

L'ultime combat

Robert Muchamore

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Robert Muchamore



L'ULTIME COMBAT

CHERUB - *les origines*

Robert Muchamore



L'ULTIME COMBAT

CHERUB - *les origines*

Robert Muchamore

L'ULTIME COMBAT

Traduit de l'anglais par Antoine Pinchot

casterman

Muchamore Robert

Henderson's boys T7 - L'ultime combat

Henderson's boys T7

Casterman

Maison d'édition : Flammarion

Casterman

Dépôt légal : 03/09/2014

ISBN numérique : 978-2-203-09430-7

ISBN du pdf web : 978-2-203-09431-4

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-203-06082-1

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Pendant que les Alliés débarquent au Nord de la France, Charles Henderson et son équipe de jeunes agents ont traversé la Manche eux aussi pour mener à bien, dans les environs de Beauvais, et en compagnie d'un groupe d'une centaine de résistants, des opérations de déstabilisation contre les Nazis : sabotage d'un convoi ferré transportant des blindés allemands, cambriolage dans l'hôtel de ville de Beauvais afin de récupérer du matériel pour fabriquer des pièces d'identité, etc. Dans cette ambiance électrique survient la tragédie : une des jeunes agents, Rosie, la sœur de Paul, est tuée lors d'un accrochage avec la milice. Tandis qu'Henderson reçoit des instructions pour éviter à tout prix qu'un bataillon de Panzers ne rejoigne la ligne de front, les jeunes espions, quant à eux, sont bien déterminés à retrouver l'assassin de leur camarade, quitte à ne pas en référer à leur supérieur...

En ces premiers jours du mois de juin 1944, le Reich de mille ans prophétisé par Adolf Hitler est à l'agonie. À l'Est, l'Union soviétique a reconquis ses territoires, et son armée marche sur l'Allemagne. Débarquées en Sicile moins d'un an plus tôt, les forces américaines ont investi les faubourgs de Rome. En Angleterre, un demi-million d'hommes s'apprêtent à prendre d'assaut les côtes normandes.

Si la France demeure sous le joug allemand, un vent de révolte souffle parmi la population. Les groupes de résistance se multiplient. Des milliers de jeunes hommes ont pris le maquis pour se soustraire au Service du travail obligatoire imposé par l'occupant.

Retranchés dans les forêts et les montagnes, vivant dans le plus extrême dénuement, ils ne quittent leurs cachettes que pour procéder à des exécutions et des opérations de sabotage. Menacées sur tous les fronts, les autorités allemandes sont déterminées à tout mettre en œuvre pour les éliminer.

PREMIÈRE PARTIE
5 et 6 juin 1944

CHAPITRE PREMIER

LUNDI 5 JUIN 1944

— Les lundis, ça n’a jamais été mon truc, gémit Paul Clarke en grimaçant de douleur.

Il venait de se tordre la cheville et de glisser sur le dos au bas d’un talus. Son sac lesté de trente kilos d’explosifs avait atténué le choc, mais ses vêtements étaient maculés de boue et ses chaussures gorgées d’eau.

— Jolie cascade, ricana Luc Mayefski.

On aurait difficilement pu imaginer deux adolescents plus dissemblables. Paul, qui n’avait que la peau sur les os et ployait sous son fardeau, éprouvait des difficultés à se redresser. Véritable montagne de muscles, Luc saisit sa main et le remit sur pied sans ciller.

Il se garda d’adresser le moindre reproche à son coéquipier. En tant que membres de l’unité d’infiltration et de sabotage placée sous le commandement de Charles Henderson, ils devaient faire bonne figure devant Michel et Daniel, les deux garçons inexpérimentés qui les accompagnaient.

Michel, dix-huit ans, qui avait pris le maquis neuf mois plus tôt, était maigre et échevelé. Un morceau de fil de fer retenait la semelle de sa chaussure droite. Son père croupissait dans un camp de prisonniers en Allemagne, sa mère dans une geôle de la Gestapo. Âgé de onze ans, son petit frère Daniel l’avait suivi dans la clandestinité pour échapper à l’orphelinat.

— Comment se fait-il que les explosifs n’aient pas détoné ? souffla ce dernier en s’épongeant le front.

— Le plastic est extrêmement stable, expliqua Paul en posant prudemment le pied pour éprouver l’état de sa cheville. Tu peux le découper et le façonner comme bon te semble. Tant qu’il n’est pas relié à un détonateur, il n’y a rien à craindre.

Luc jeta un coup d’œil à sa boussole puis ouvrit la marche.

Le commando avait déjà parcouru une quinzaine de kilomètres. Paul et Michel commençaient à accuser le coup, mais Daniel faisait preuve d’un courage hors du commun. Un peu plus tôt, avant l’aube, il avait refusé de faire halte malgré le point de côté qui le forçait à marcher plié en deux.

Luc, qui avait reconnu les lieux deux jours plus tôt, ralentit à l’approche de deux branches plantées verticalement dans la terre puis quitta le sentier

forestier.

— Vous allez voir, la vue est parfaite, dit-il. Surtout, ne faites pas de bruit. Dans la vallée, le moindre son est amplifié, et nous ne serons pas très loin du poste de garde.

— Rien ne dit que la sentinelle sera en service, ajouta Paul.

Leur progression se trouva ralentie par un sous-bois extrêmement dense. Michel aida son petit frère à enjamber un ruisseau gonflé par la pluie qui n'avait cessé de tomber au cours de la nuit. Lorsqu'ils eurent atteint la berge opposée, il l'embrassa sur le front.

— Je suis très fier de toi, dit-il.

Daniel sourit, puis s'empourpra lorsqu'il réalisa que Paul les observait.

À dix pas de là, Luc s'accroupit, écarta un rideau de branchages et se glissa sur une corniche dominant une vallée encaissée traversée de part en part par deux voies de chemin de fer. Soixante mètres sur la droite, ces dernières s'engouffraient dans un tunnel.

— Cette cible ne peut pas être détruite depuis les airs, chuchota Luc en sortant de son étui une paire de jumelles de marque Zeiss.

D'un revers de manche, il chassa la condensation qui s'était formée sur les lentilles, braqua le dispositif sur le poste de garde situé près de l'entrée du tunnel et constata qu'il était inoccupé.

— On a du bol, lâcha-t-il. Pas de Boches à l'horizon.

La voie ferrée reliait Paris à Calais, à la Belgique et au nord de l'Allemagne. Des guérites avaient été bâties à proximité des points stratégiques, comme les ponts et les tunnels, mais les troupes d'occupation étaient désormais si clairsemées qu'un bon nombre de ces postes de sécurité demeuraient inoccupés.

— Chouettes jumelles, dit Paul. Où tu les as trouvées ?

— Ce sont des Osttruppen¹ qui me les ont refourguées, expliqua Luc. Ces gars-là seraient prêts à changer d'uniforme pour une bouteille de gnôle.

Il jeta un œil à sa montre.

— S'il y a un garde de l'autre côté du tunnel, on le prendra à revers. Notre cible devrait se pointer à sept heures du matin, si elle échappe aux frappes aériennes et autres actes de sabotage. Ça nous laisse une demi-heure pour placer les explosifs le long du tunnel et nous mettre en position.

Paul recula dans le sous-bois, posa son sac et en sortit les deux musettes en toile de jute qui contenaient les pains de plastic reliés par du cordon détonant, à la façon d'une guirlande de Noël.

Il se tourna vers Luc et Michel.

— Rappelez-vous ce qu'a dit Henderson. Il faut piéger en priorité l'entrée du tunnel. C'est la partie la plus vulnérable.

Michel et Luc se saisirent des sacs de Paul.

— Prêts à tout faire péter ? lança joyeusement ce dernier.

Luc remit les jumelles à Daniel.

— Gare à tes dents si tu les casses, menaçait-il.

Conformément à la stratégie établie lors de la phase de préparation de la mission, Luc et Michel devaient dévaler les marches taillées dans la falaise, progresser jusqu'au tunnel, dérouler la chaîne d'explosifs sur trois cents mètres puis battre en retraite afin de procéder à la mise à feu.

Pendant ce temps, Paul et Daniel se déplaceraient jusqu'à une colline boisée dominant le tunnel. Une fois en position, ils identifieraient leur cible : un convoi de marchandises de six cents mètres de long transportant vingt chars Tiger II, des dizaines de canons d'artillerie de 88 mm et suffisamment de pièces de rechange pour assurer la bonne marche du 108^e bataillon de panzers pendant plusieurs semaines.

Tout en cheminant sur le sentier menant à leur poste d'observation, Paul et Daniel dévorèrent du pain, du fromage et des pommes avant de partager une gourde de lait.

À l'approche de leur objectif, ils virent un train de passagers déboucher du tunnel et filer en direction du sud. Quelques secondes plus tard, des volutes de fumée noire jaillirent des deux extrémités du boyau.

— J'espère qu'ils n'ont pas été asphyxiés, s'étrangla Daniel.

— Ils connaissent la procédure. Il suffit de se tenir accroupi et de placer un linge humide sur son visage, le rassura Paul. Ce n'est pas une partie de plaisir, mais il n'y a rien à craindre, je t'assure.

À cet instant, Daniel remarqua une croix formée de deux branches posée sur le bas-côté, un repère placé par Luc lors de sa mission de reconnaissance.

Daniel n'avait pas été enrôlé pour faire de la figuration. Durant son enfance à Paris, il avait gagné une réputation de tête brûlée. Par défi, il y avait passé le plus clair de son temps à sauter de toit en toit et à escalader les piles de pont, autant d'exploits qui lui avaient valu une belle collection de fractures. Lorsqu'il avait rejoint le maquis, son extraordinaire capacité à grimper aux arbres lui avait permis de tenir le rôle de guetteur.

— Prends mon sac, lança-t-il à l'adresse de son coéquipier avant d'ôter ses chaussures, son pantalon et sa veste, ne conservant que son caleçon, son maillot de corps et les jumelles de Luc suspendues autour de son cou.

Aux yeux de Paul, Daniel ressemblait davantage à un chimpanzé qu'à un être humain lorsqu'il entama l'ascension de l'arbre le plus proche.

— Fais gaffe, lança-t-il lorsque le garçon disparut dans le feuillage.

Paul sortit de son sac les grenades au phosphore qui lui serviraient à alerter Luc et Michel à l'instant où Daniel apercevrait la cible.

Perché à vingt mètres du sol, ce dernier s'assit à califourchon sur une branche.

— C'est plutôt glissant par ici, mais la vue est idéale, lança-t-il.

1. Soldats de l'armée allemande recrutés dans les pays occupés, comme la Russie, l'Ukraine ou la Pologne. La plupart s'étaient portés volontaires pour éviter de mourir de faim dans les camps de travail. Les Ostruppen étaient généralement chargés de tâches ingrates et subalternes, comme le nettoyage des latrines, l'enterrement des corps et le service des officiers.

CHAPITRE DEUX

Panier d'osier sous le bras, Édith Mercier foulait les pavés de la rue Desgroux rendus glissants par une récente averse. En cette heure matinale, elle n'avait jusqu'alors croisé qu'un facteur qui débutait sa tournée en centre-ville de Beauvais.

Les bombes larguées par les avions alliés en 1943 avaient achevé le travail de destruction entamé par la Luftwaffe trois ans plus tôt. La moitié des bâtiments du quartier avaient été détruits. La façade de l'hôtel de ville était zébrée de larges brèches et ses flancs étaient soutenus par des étais. Un auvent en filet de camouflage et des murets constitués de sacs de sable formaient un sas devant l'entrée de l'édifice. Pourtant, on continuait à y célébrer des mariages et à y délivrer des documents officiels, comme si de rien n'était.

Le deuxième et dernier étage était occupé par les administrateurs allemands de la ville. Au-dessus du fronton, un drapeau nazi détrempe pendouillait lamentablement sur sa hampe. Édith jeta un bref coup d'œil à la sentinelle chargée de surveiller l'entrée, s'administra volontairement un croc-en-jambe, poussa un cri perçant puis s'étala de tout son long. Elle lâcha son panier, et des dizaines d'oignons roulèrent sur le trottoir.

Contre toute attente, le garde n'était nullement disposé à quitter la chaise longue de fortune constituée de deux sacs de sable sur laquelle il était étendu. Seuls un bombardement ou l'apparition d'un officier supérieur brandissant la menace d'un passage en cour martiale semblaient pouvoir le tirer de sa léthargie.

Édith, qui avait longuement répété cette chute dans la forêt de façon à offrir un spectacle réaliste, était ulcérée.

— Oh, mon dos... gémit-elle. Auriez-vous la gentillesse de m'aider à me relever, s'il vous plaît ?

Le jeune soldat ne mordit pas à l'hameçon. Elle remit le panier d'aplomb et entreprit de ramasser son contenu en se déplaçant à quatre pattes.

— Vous n'êtes vraiment pas très courtois, lança-t-elle en s'emparant de l'oignon le plus proche de la sentinelle.

Le garde haussa un sourcil et posa son livre sur ses genoux. À l'ombre de l'auvent, il lui semblait plutôt séduisant, et il n'avait pas plus de vingt ans. Édith trouvait cela fort étrange : d'ordinaire, l'armée allemande envoyait ses jeunes recrues au combat et laissait ses vétérans occuper les fonctions

subalternes, à l'écart du front.

Soudain, le soldat se pencha en avant, exposant à la lumière du jour une joue et une main gauche horriblement mutilées.

Il esquissa un sourire, puis s'exprima dans un français irréprochable.

— Et qu'est-ce qui me dit que je n'ai pas affaire à une petite espionne chargée de me distraire ? Et si l'un de ces oignons m'explosait au visage au moment où je le ramassais ?

Édith se redressa d'un bond.

— Ai-je une tête à semer des oignons explosifs ? répliqua-t-elle, les mains posées sur les hanches.

— Je ne sais pas. À vrai dire, je n'ai jamais rencontré d'espionne.

À l'évidence, le jeune homme, assommé d'ennui, était désireux d'entamer la conversation.

— Qu'est-il arrivé à votre main ? demanda Édith.

— Oh, ça ? C'est un souvenir du front.

— Vous n'aimez pas en parler, c'est ça ?

— J'ai vu bien pire, quand j'étais au combat. Finalement, je ne m'en suis pas si mal tiré. Et comme je ne peux plus tenir un fusil, les ennuis sont derrière moi.

Sur ces mots, il posa la semelle d'une botte sur un oignon, recula vivement le talon afin de lui imprimer un mouvement de rotation, le fit voltiger d'un pied à l'autre, jonglant avec expertise, puis le saisit dans sa main valide.

— Vous jouez au football ? sourit Édith.

L'homme hocha la tête.

— Avant de m'engager, dans l'équipe de mon usine.

— Vous voulez dire que vous vous êtes porté volontaire ?

L'Allemand haussa les épaules puis exhiba sa main mutilée.

— Ce n'est pas la décision la plus sensée que j'aie prise, mais de toute façon, j'aurais tôt ou tard été rattrapé par la conscription.



Tandis que le garde se concentrait sur son exercice de jonglage, l'agent PT Bivott, dix-huit ans, s'était engouffré dans la ruelle qui séparait l'aile droite de l'hôtel de ville du bâtiment gravement endommagé qui abritait avant guerre la plus grande quincaillerie de Beauvais.

Jean Leclerc, instituteur âgé d'une cinquantaine d'années, le suivait de près. Après avoir enjambé une montagne de gravats, ils s'immobilisèrent devant la petite porte à la peinture écaillée menant à la cave de la mairie. PT sortit de la poche de son pantalon une copie de clé sommairement usinée à la main qui résista longuement avant de faire céder la serrure.

— Ne traînons pas, dit-il. Il nous reste moins d'une demi-heure avant l'arrivée des employés.

Les deux complices dévalèrent une volée de marches. Une puissante odeur d'urine et de renfermé leur sauta aux narines. Jean brandit une lampe électrique et s'engagea dans le couloir obscur qui courait sous la salle des mariages.

— C'est là-haut que j'ai épousé ma seconde femme, ricana-t-il en pointant un doigt vers le plafond.

PT poussa une porte, gravit un escalier étroit et déboucha dans le hall d'entrée de l'hôtel de ville. Jean sur les talons, il se précipita vers les marches tapissées de velours rouge menant aux services administratifs, grimpa jusqu'au deuxième étage et déboucha sur le couloir qui desservait les locaux du personnel.

— Salle F, sur la gauche, dit son coéquipier.

Trouvant la porte entrouverte, PT entra dans la pièce. Aussitôt, un mouvement aperçu du coin de l'œil le fit battre en retraite dans le couloir.

— Merde, il y a quelqu'un, lâcha-t-il en sortant un pistolet équipé d'un silencieux de son étui d'épaule.

Il ferma les yeux, prit une profonde inspiration puis déboula dans le bureau, l'arme braquée à hauteur du visage. Il ne vit pas âme qui vive.

Soudain, un énorme chat roux jaillit de l'espace étroit qui séparait deux armoires de classement puis détala dans le couloir.

— Contrairement à nous, on dirait que ce greffier mange à sa faim, s'esclaffa Jean.

PT rengaina son arme puis se dirigea vers l'un des trois bureaux alignés contre l'une des cloisons. Il ouvrit le tiroir central, passa une main sous le fond et décolla deux clés retenues par un morceau de ruban adhésif.

— Votre amie a tenu parole, dit-il.

— Je n'en ai jamais douté. Je la connais depuis trente ans. J'ai eu ses trois fils pour élèves.

Ils se ruèrent dans le couloir et entrèrent dans la salle 2B. Beaucoup plus vaste, elle disposait de cinq bureaux placés derrière un comptoir de bois et d'une zone d'attente rassemblant six chaises dépareillées. Les dispositions réglementaires mises en place par l'occupant étaient affichées sur un panneau de liège, des horaires de couvre-feu aux modalités de délivrance des tickets de rationnement. Un écriteau rappelait aux citoyens de Beauvais que toute assistance portée aux groupes de terroristes et de saboteurs serait punie de mort.

Jean et PT se glissèrent derrière le comptoir puis se dirigèrent vers un large coffre-fort encastré dans le mur, à l'extrémité opposée de la pièce.

Les clés, placées dans des serrures séparées de trois mètres, devaient être tournées simultanément. Jean lança le décompte.

— Trois, deux, un... zéro.

Un claquement sec se fit entendre, puis PT tira la lourde porte du coffre. Il découvrit des rayonnages où étaient entreposés des cartes d'identité, des laissez-passer et des certificats de naissance vierges, mais il n'avait d'yeux

que pour une haute pile de cartes de rationnement jaune citron.

— Magnifique, dit-il avant d'entasser les documents dans sa sacoche.

Jean rafla les sceaux officiels et les tampons encreurs qui se trouvaient sur les bureaux.

— Il ne me reste plus qu'à trouver l'encre au radium pour les cartes d'identité, dit-il en plaçant son butin dans une musette.

À l'instant où PT franchit le comptoir, trois cartes de tabac violettes tombèrent de sa sacoche. Lorsqu'il se pencha pour les ramasser, un coup de feu retentit.

Il passa la tête dans le couloir et vit le chat détalé dans sa direction, traînant la moitié de ses entrailles dans son sillage. L'individu qui avait fait feu sur l'animal apparut à son tour. Il était vêtu d'une veste bleu marine et coiffé d'un béret noir incliné sur le côté gauche.

— La Milice¹, cria PT tandis que le chat rendait son dernier souffle dans un renforcement du couloir. Bordel, vous aviez dit que cette femme était fiable.

Selon le plan établi, ils devaient quitter le bâtiment grâce à une échelle télescopique mise à leur disposition dans les toilettes des femmes. Mais s'ils avaient été trahis, se trouverait-elle à l'endroit prévu ?

PT ouvrit le feu sur le milicien, qui bascula en arrière et disparut de son champ de vision. Des cris et des bruits de pas précipités se firent entendre dans l'escalier, signe que sa victime était accompagnée d'un détachement.

Jean brandit un revolver de service datant de la Grande Guerre et remit son sac à PT.

— Cours, tu es plus rapide que moi, dit-il. Je vais tâcher de les retenir aussi longtemps que possible.

Jean lâcha plusieurs balles au jugé. PT sprinta vers les toilettes, ouvrit la porte d'un coup de pied et trouva l'échelle à l'endroit convenu.

— Jean, la voie est libre ! dit-il en ouvrant la fenêtre donnant sur la ruelle.

Armée d'un pistolet-mitrailleur Sten, Édith était postée trois mètres plus bas.

— C'était quoi, ces coups de feu ? demanda-t-elle.

PT plaça l'échelle dans le vide puis la déploya en ôtant les goupilles qui en maintenaient les trois sections.

Lorsqu'il eut dévalé les échelons, il leva les yeux vers le deuxième étage, redoutant que son complice ne soit tombé aux mains de l'ennemi. Quelques instants plus tard, l'instituteur enjamba le rebord de fenêtre et se laissa glisser jusqu'au sol avec une agilité surprenante.

— J'ai descendu deux de ces salopards, dit-il en faisant basculer l'échelle afin que nul ne puisse se lancer à leur poursuite.

Ils filèrent dans l'allée jonchée de briques et de tuiles brisées. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Édith aperçut une silhouette penchée à la fenêtre des toilettes. Elle épaula sa mitraillette, lâcha une rafale, forçant sa

cible à se mettre à couvert, puis le trio hâta le pas.

— Je croyais que vous connaissiez votre contact depuis trente ans, lança PT à l'adresse de Jean.

Au bout de la ruelle, ils débouchèrent dans une artère plus large. Après s'être assuré que les miliciens ne les avaient pas encore pris en chasse, PT désigna le muret derrière lequel, la nuit précédente, il avait dissimulé trois bicyclettes.

— Je n'exclus pas que nous ayons été trahis, mais je suis certain qu'elle est hors de cause, répondit Jean en enfourchant l'un des vélos. Si elle avait joué double jeu, elle aurait informé l'ennemi que nous comptions emprunter une échelle et ils nous auraient tendu une embuscade à l'extérieur.

— En tout cas, grogna Édith, le jour où je tomberai sur celui qui nous a balancés, je vous garantis que je ne ferai pas de quartier.

1. Organisation paramilitaire mise en place en 1943 par le gouvernement de Vichy, la Milice était exclusivement composée de volontaires français. Associée à la Gestapo, elle traquait avec la plus extrême brutalité les juifs, les opposants politiques, les résistants et les réfractaires au Service du travail obligatoire.

CHAPITRE TROIS

— Daniel, qu'est-ce que tu fiches ? cria Paul. J'entends le train. Est-ce que tu le vois ?

Il patienta quelques secondes puis, surpris de ne pas recevoir de réponse, renouvela son appel.

— Daniel ?

Perché vingt mètres plus haut, Daniel, qui s'était brièvement assoupi, ouvrit les yeux. Brutalement ramené à la réalité, il considéra la branche sur laquelle il était assis et réalisa avec effroi que ce moment de faiblesse aurait pu lui coûter la vie. Sa bouche était sèche et sa vue troublée par la fatigue.

— Oui, bien sûr que je le vois, lança-t-il, conscient que sa réputation de guetteur était en jeu. Je ne suis pas aveugle.

Un convoi de marchandises avait traversé la vallée quelques minutes plus tôt, semant la confusion dans l'esprit des deux maquisards.

— Cette fois, c'est le bon, confirma Daniel. Tu peux donner le signal.

Paul sortit la grenade de sa poche.

— Tu es certain ?

— À cent pour cent. Je vois deux locos, des tanks bâchés et un canon antiaérien monté sur une plateforme en queue de convoi.

— Parfait, dit Paul. Bouche-toi les oreilles.

De crainte que la grenade ne rebondisse contre un tronc, il ôta la goupille, visa attentivement entre deux arbres, lança l'engin en cloche au-dessus des buissons et s'accroupit derrière une souche.

— Attends une seconde ! cria Daniel.

La grenade dévala la pente abrupte avant d'exploser, projetant du phosphore blanc dans toutes les directions. Lorsque Paul se redressa, il vit les jambes de Daniel se balancer moins d'un mètre au-dessus de sa tête.

— Il y a un autre train, dit le petit garçon en se laissant tomber au sol.

— Un deuxième ? répéta Daniel.

— Oui, je te dis. Il roule en sens inverse vers l'autre extrémité du tunnel.

— Civil ou militaire ?

— Huit wagons de passagers.

— Bon Dieu, tu crois qu'il va entrer dans le tunnel avant le convoi allemand ?

Paul était terrifié à l'idée que des voyageurs perdent la vie lors de

l'opération. Le réseau ferroviaire et le matériel de la SNCF ayant été mis à mal par les frappes aériennes et les actes de sabotage menés par les maquisards, les rares trains en circulation étaient bondés.

Tandis que Daniel lançait ses chaussures, Paul estima la distance qui les séparait de la voie ferrée.

— Je doute que nous ayons une chance d'atteindre les rails avant qu'il n'entre dans le tunnel. Et même si nous y arrivions, comment pourrait-on l'arrêter ?

— Pas moyen de rejoindre Luc et Michel avant qu'ils n'actionnent les détonateurs ?

— Nous ne savons même pas précisément où ils sont postés.

Paul savait que la mission, selon les termes employés par l'état-major, consistait à « tout mettre en œuvre pour arrêter le convoi militaire ». Luc, qui avait été placé à la tête du commando, ne faisait pas dans le sentiment. Il appliquerait ces consignes sans prendre en compte les éventuelles pertes civiles.

— Il doit bien y avoir quatre-vingts passagers par wagon, fit observer Daniel, ce qui nous fait un total de...

— On ne peut rien y faire, l'interrompit Paul. Il ne reste qu'à se mettre à l'abri et à espérer que les pertes ne seront pas trop lourdes.



Des bouchons de cire enfoncés dans les oreilles, Luc et Michel étaient accroupis derrière un tronc d'arbre, sur une saillie rocheuse, à une cinquantaine de mètres de l'embouchure opposée du tunnel. En dépit des deux puissantes locomotives à vapeur qui tractaient le convoi militaire, sa vitesse n'excédait pas vingt kilomètres-heure.

Compte tenu de leur position, ils ne pouvaient pas voir le train de passagers qui filait en sens inverse. Luc se réjouissait par avance de nuire durablement au fonctionnement d'un bataillon de panzers et de démolir un tunnel essentiel aux mouvements stratégiques de l'armée allemande.

Les charges placées sur la voie auraient suffi à faire dérailler le convoi, mais seuls l'onde de choc et l'incendie provoqués par une explosion dans un lieu clos pouvaient avoir raison des engins blindés. Dès que les motrices s'engagèrent dans le tunnel, Luc saisit les deux fils de cuivre aux extrémités dénudées du dispositif de mise à feu. Ses mains se mirent à trembler légèrement. Il pensa aux innombrables chocs encaissés par les détonateurs au cours de la marche nocturne du commando et aux conditions de mise en place des pains de plastic, dans une galerie obscure, humide et saturée de suie. Si un seul maillon de la chaîne d'explosifs était défaillant, l'opération se solderait par un échec.

— Baisse-toi, cria Luc à l'adresse de son camarade. Garde la bouche ouverte si tu ne veux pas que l'onde de choc te déchire les tympans.

Lorsque le seizième char bâché se fut engouffré dans le tunnel, Luc plaça les fils électriques en contact, faisant jaillir quelques étincelles, puis s'allongea à plat ventre.

Une seconde plus tard, le sol se mit à trembler. Le souffle de l'explosion arracha les feuilles des arbres alentour. Un effroyable fracas métallique se fit entendre. Luc, qui redoutait que la corniche ne se détache, commit l'erreur de lever la tête au moment où une gigantesque boule de feu jaillissait de la galerie. Un vent brûlant lui fouetta le visage.

Les wagons qui ne s'étaient pas encore engagés dans le tunnel quittèrent les rails et se placèrent en accordéon dans un sinistre concert de grincements. Une pluie d'oiseaux tués net par l'onde de choc s'abattit sur la vallée.

— Je crois qu'on aurait dû se poster un petit peu plus loin ! lança Luc.

À cet instant, la langue de feu atteignit un wagon chargé d'obus, déclenchant une série d'explosions en chaîne. Des milliers de shrapnels chauffés à blanc fendirent les airs, taillant en pièces les buissons et étendant l'incendie aux pentes abruptes qui encadraient la cuvette.

Constatant que Michel restait pétrifié, Luc le saisit par la main et l'entraîna vers le sommet de la colline. Moins de vingt mètres devant eux, un essieu percuta un tronc d'arbre, le coupant net un mètre au-dessus des racines.

— Dégage de là ! Il va nous tomber sur la poire !

Cette fois, Michel ne se fit pas prier. Il prit ses jambes à son cou et détala sur le sentier menant à l'endroit où ils s'étaient séparés de Paul et de Daniel, une heure et demie plus tôt.

— On l'a fait ! s'exclama-t-il, tout sourire, en ôtant ses bouchons de cire.

Luc, qui s'efforçait de maîtriser son rythme cardiaque, se contenta de hocher la tête. Au loin, les wagons qui avaient déraillé se déversaient de leur chargement, produisant un vacarme infernal. De temps à autre, on entendait détoner des munitions de petit calibre.

— Il pourrait y avoir des survivants à l'arrière du convoi, dit-il. Il vaudrait mieux que nous...

Avant qu'il n'ait pu achever cette phrase, un tremblement de moindre importance ébranla le sol, puis un grondement retentit.

— Qu'est-ce que c'était ? s'étonna Michel. Un autre train ?

Aussitôt, Luc se remit en route. S'agissait-il d'un phénomène d'écho ou du son produit par un wagon qui, ayant brisé son attelage, avait poursuivi sa course avant de heurter un obstacle à la sortie du tunnel ?

Il poursuivit sa progression au pas de course, distança rapidement son camarade et déboucha sur un chemin plus large. À flanc de colline, à une trentaine de mètres de sa position, il aperçut deux petits disques de lumière.

— Paul ? lança-t-il.

— Luc ? répondit une voix.

Luc lâcha un soupir de soulagement, fila dans les fourrés et arracha les jumelles des mains de son coéquipier.

— Je t'avais dit de faire gaffe aux reflets, grogna-t-il. Qu'est-ce qui s'est

passé, en bas ?

— J'ai lancé la grenade une seconde avant que Daniel n'aperçoive un train qui roulait dans l'autre sens, expliqua Paul. Le mécano a dû actionner les freins après l'explosion, mais il n'a pas eu le temps de s'arrêter.

Luc chaussa les jumelles et scruta le fond de la vallée. La locomotive et les deux premières voitures de passagers avaient disparu dans le tunnel. Les deux suivantes, qui s'étaient encastrées l'une dans l'autre, étaient livrées au brasier, mais le mécanicien, grâce à sa manœuvre d'urgence, avait sauvé de nombreuses vies en queue de convoi. Les wagons avaient déraillé sans se renverser.

— Je vois beaucoup de soldats allemands, mais aussi un grand nombre de civils, dit Luc en observant un homme qui vomissait sur le ballast.

La majorité des passagers qui titubaient le long de la voie ferrée étaient commotionnés mais indemnes. Les plus valides avaient déjà entrepris l'évacuation des blessés graves.

Lorsque Michel rejoignit ses coéquipiers, Daniel se jeta dans ses bras, tenta vainement d'articuler un mot puis, submergé par l'émotion, fondit en sanglots.

— Eh, ne pleure pas, dit Michel en frottant affectueusement le dos de son frère. Je suis très fier de toi.

Luc baissa ses jumelles et lâcha un soupir agacé.

— Daniel, nous ne pouvions pas savoir, dit Paul. Pense à toutes les victimes qu'auraient causées ces chars...

— Je sais bien, dit le petit garçon en se frottant les yeux. Mais quand je vois ces pauvres gens, en bas...

— Vu le nombre de soldats qui voyageaient à bord de ce train, je parie que ceux qui en ont réchappé ne vont pas tarder à lancer des recherches, avertit Luc.

Il se tourna vers Daniel.

— Il faut qu'on se tire. Tu peux rester ici si ça te chante, mais quand les nazis t'auront capturé, ils te donneront une bonne raison de pleurer.

Paul fusilla son coéquipier du regard.

— Allez, en route, dit-il en ébouriffant les cheveux du petit garçon. Tu verras, quand nous serons de retour au campement, tu seras accueilli en héros.

CHAPITRE QUATRE

Après avoir quitté la ville, PT, Édith et Jean roulèrent vers le nord-est pendant une quinzaine de minutes. La campagne n'avait pas été visée par les bombardements, mais les autorités d'occupation, non contentes de faire main basse sur les récoltes, avaient forcé la majeure partie des journaliers à travailler en usine, emporté les chevaux de ferme et saisi les engrais afin de fabriquer des explosifs.

Le trio filait sur une route étroite encadrée de haies à l'abandon et de champs en jachère. Le pays s'enfonçait chaque jour davantage dans la misère. La population citadine redoutait que l'hiver à venir ne les précipite dans la famine.

Jean avait reçu un éclat lors de la fusillade croisée de la mairie. La blessure n'était pas invalidante, mais une large tache de sang s'était formée sur sa chemise, à hauteur de l'épaule droite. PT insista pour que la plaie soit nettoyée et recousue dans les plus brefs délais. Il confia à Édith les sacs contenant les documents volés.

— Rejoins les autres dans la forêt. Je vais accompagner Jean à l'orphelinat.

— Je n'ai pas besoin d'escorte, fit observer l'intéressé.

PT secoua la tête.

— Il fait chaud, vous êtes essoufflé et vous avez déjà perdu beaucoup de sang.

Édith, qui soupçonnait PT d'user de ce prétexte pour rendre visite à la jeune résistante qui tenait l'infirmerie, lui adressa un sourire entendu avant de se mettre en route.

L'orphelinat et le couvent tout proche formaient une oasis dans un paysage en décomposition. Un potager avait été aménagé dans l'ancien terrain de jeux. L'école du visage voisin ayant fermé ses portes, les jeunes résidents, assis sur les marches du perron inondé de soleil, assistaient à une leçon donnée par une religieuse. PT et Jean empruntèrent l'allée menant à la demeure de l'ancien directeur, une bâtisse au sol de terre battue qui abritait désormais l'infirmerie où les maquisards venaient se faire soigner.

— Il y a quelqu'un ? lança PT après avoir mis pied à terre.

Une jeune fille portant l'habit de religieuse l'accueillit sur le seuil de la maisonnette.

— Bonjour, Rosie.

Rosie Clarke, dix-sept ans, marmonna un mot de bienvenue puis lui fit signe d'entrer.

Les deux adolescents avaient vécu une histoire d'amour qui s'était achevée dix-huit mois plus tôt, lorsque PT, se montrant trop empressé, avait commis des gestes déplacés.

Ils restaient fous l'un de l'autre, mais leur relation était comme empoisonnée par l'incident qui avait provoqué leur rupture.

— Tu vas bien ? demanda PT.

— J'ai assez de patients pour me tenir occupée, répondit Rosie, les traits tirés.

— Tu veux prendre une pause ? On pourrait aller faire un tour, tout à l'heure.

— Navrée, mais je ne peux pas abandonner mon poste.

Jean entra dans la maison.

— Enlevez votre chemise, dit Rosie en considérant la tache écarlate sur l'épaule de l'instituteur. Je vais jeter un coup d'œil.

Le rez-de-chaussée de la demeure ne comptait qu'une seule pièce équipée d'un lavabo, d'un poêle et d'un panneau de bois posé sur des tréteaux qui faisait office de table d'examen. Un jeune maquisard dormait, étendu sur des coussins près de l'escalier. Blessé à une jambe, il avait été conduit à l'infirmerie quelques heures plus tôt. Rosie avait ouvert toutes les fenêtres sans parvenir à dissiper la puanteur qu'exhalaient ses vêtements crasseux.

Jean s'assit sur la table et déboutonna sa chemise. Rosie se lava les mains sous le robinet d'eau froide.

— Je pense à toi tous les jours, chuchota PT à son oreille. J'ai beaucoup réfléchi. J'ai honte de ce que j'ai fait. Mais je crois qu'il y a toujours quelque chose entre nous.

— Peut-être, répondit la jeune fille en humidifiant une compresse stérile. Mais je t'ai déjà dit que j'avais besoin de temps.

— Je sais, mais ça fait déjà un an et demi... soupira PT.

Rosie se dirigea vers la table sans lui adresser un regard. Une croûte avait commencé à se former autour de la blessure de Jean. Ce dernier grimaça lorsque Rosie entreprit de séparer le tissu de la plaie.

— Ne vous inquiétez pas, je vais y aller tout doucement, dit-elle.

L'opération achevée, elle brandit la chemise souillée de sang.

— PT, dépose-la à la buanderie de l'orphelinat, ordonna-t-elle.

Lorsque le garçon eut quitté l'infirmerie, elle tamponna délicatement le sang coagulé qui l'empêchait de distinguer la blessure. Balles et shrapnels filaient à une telle vitesse qu'une petite plaie pouvait masquer des dégâts internes irréparables. Rosie, dont le père avait été tué par un semblable éclat, était bien placée pour le savoir.

— Ça va sans doute faire un peu mal, annonça-t-elle en se saisissant d'une pince.

Dès qu'elle l'eut plongée dans la blessure, elle sentit un objet solide. Jean lâcha un gémissement entre ses dents serrées. Rosie sortit le corps étranger millimètre par millimètre puis le laissa tomber dans un bol émaillé.

— On dirait un fragment d'ampoule électrique, dit-elle.

— L'un des miliciens a dégommé une applique alors que je prenais la fuite, confirma Jean. Sur le coup, je n'ai rien senti. Les effets de l'adrénaline, sans doute.

— Maintenez cette compresse pour interrompre le saignement. La plaie aurait besoin d'être recousue, mais nous n'avons plus de fil stérile et presque plus de bandages. Je vais la désinfecter, mais vous devrez garder ce morceau de gaze en place jusqu'à nouvel ordre.

— Henderson a dit que nous avons reçu un stock de fournitures médicales, fit observer Jean.

— Pour ce qui nous concerne, tout ce dont nous disposons a été utilisé pour recoudre notre jeune ami, près de l'escalier.

L'instituteur se tourna vers le maquisard blessé.

— On le surnomme Franco, sourit-il. C'est un bon élément, mais son hygiène est déplorable.

PT regagna l'infirmerie.

— Les religieuses m'ont prêté ça, lança-t-il en exhibant une chemise d'homme élimée. L'autre devrait être propre et sèche dans la soirée.

Jean inspecta le vêtement.

— Vous avez perdu beaucoup de sang, dit Rosie. Vous devriez rester ici et vous reposer quelques heures. PT, pourrais-tu m'accompagner au campement ? J'ai besoin de fil et de bandage. Et puis, tout bien pesé, j'ai besoin de prendre un peu l'air. Jean, m'autoriseriez-vous à emprunter votre vélo ?

L'homme hocha la tête.

À l'instant même, PT vit une silhouette filer précipitamment devant l'une des fenêtres ouvertes. Une seconde plus tard, un homme portant l'uniforme de la Milice ouvrit la porte d'un coup de pied et déboula dans la pièce, fusil brandi.

— Les mains en l'air ! hurla-t-il.



Le maquis du nord de Beauvais était composé d'un noyau de soixante hommes et de quelques femmes placés sous les ordres de Jean Leclerc. Le reste des troupes s'élevait à une centaine de partisans qui rejoignaient temporairement l'organisation secrète en fonction des saisons, des vivres disponibles, des rumeurs et des activités allemandes.

En théorie, le chef en second de ce groupe aux effectifs changeants était le capitaine Charles Henderson. Fervents patriotes, la plupart des maquisards se défiaient de cet officier anglais au tempérament inflexible. Si leur chef

appuyait son autorité sur son expérience d'instituteur de campagne, un jugement pondéré et des exploits accomplis durant la Grande Guerre, Henderson restait un mystère. Il avait le goût du secret. Il menait des opérations sans en référer à Jean et employait en priorité une bande de gamins surentraînés qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Les partisans le soupçonnaient de recevoir ses ordres directement du gouvernement britannique, et non des autorités de la France libre en exil à Londres. Même si ses liens avec le légendaire réseau Lacoste permettaient au maquis d'être régulièrement approvisionné en vivres, explosifs et matériel de survie, il restait extrêmement impopulaire.

Les résistants devant se contenter de l'équipement largué depuis les airs, ils ne disposaient que d'armes légères. Quelques mois plus tôt, plusieurs maquis avaient été anéantis par des bataillons allemands équipés de mortiers, de pièces d'artillerie et de mitrailleuses lourdes. Redoutant que ses hommes ne subissent un sort comparable, Jean avait choisi de diviser ses troupes en unités d'une dizaine de partisans qui changeaient fréquemment de cachette.

Édith déposa sa bicyclette derrière une haie avant de s'enfoncer dans les bois et de rejoindre l'ancien campement de bûcherons où Henderson avait établi son quartier général. Elle décrivit en détail les incidents qui s'étaient déroulés à l'hôtel de ville de Beauvais.

— La Milice, gronda Henderson, avant de cracher dans l'herbe. Les pires des salopards.

Joël et Samuel, les jeunes agents qui se trouvaient à ses côtés, l'imitèrent.

Au cours des dix-huit mois qui s'étaient écoulés depuis sa fondation, la Milice s'était bâti une réputation exécrationnelle. Ses chefs avaient ouvert ses rangs aux éléments les moins recommandables de la société française. Voyous et criminels avaient revêtu l'uniforme bleu marine et coiffé le sinistre béret noir. Répondant au doigt et à l'œil aux ordres de leurs chefs, ils procédaient avec enthousiasme à l'arrestation des juifs, des communistes et des homosexuels, infiltraient les groupes de maquisards et menaient une guerre sanglante aux mouvements de résistance.

Ils terrorisaient leurs propres concitoyens et utilisaient leurs pouvoirs réglementaires à des fins criminelles. Ils se livraient au marché noir, rançonnaient les commerçants et pillaient les habitations en toute impunité.

— Nous avons dû être trahis par notre informatrice, dit Joël.

— Si c'était le cas, pourquoi nous aurait-elle fourni l'échelle qui nous a permis de quitter l'hôtel de ville ?

— En effet. Alors, qui a bien pu vous dénoncer ?

— Peut-être a-t-elle agi sous la contrainte, suggéra Samuel. Supposez que la Gestapo ait découvert ses activités clandestines et l'ait soumise à la torture ? Elle aurait prononcé des aveux partiels afin de vous laisser une chance de vous en sortir.

— Si on ne la revoit jamais, nous saurons qu'elle était aux mains des

Boches, dit Édith.

— Une foule de gens savait que Jean avait l'intention de se rendre à Beauvais, fit observer Samuel. Nous ne sommes pas en sécurité dans ces bois, avec tous ces gars qui vont et viennent. Un espion à la solde des Allemands pourrait facilement se glisser parmi eux.

— Mais seuls les membres du noyau sont informés des détails de nos opérations, dit Joël.

— À moins que nous n'ayons...

— Stop, interrompit Henderson. Nous n'allons pas passer la journée à lancer des spéculations. Lorsque nous aurons des faits, nous aviserons. Pour le moment, nous devons rester plus vigilants que jamais. Nous allons établir des postes de guet supplémentaires et nous retirer plus profondément dans la forêt.

— Voulez-vous que je communique un message aux autres unités ? demanda Édith.

— Tu dois te reposer. Joël et Samuel s'en chargeront. Les nazis doivent être sur les dents, après la fusillade de la mairie. La Milice va se mettre en chasse. Nous allons nous faire très discrets pendant quelques jours. Dites à toutes nos escouades de doubler la surveillance et de ne pas quitter les bois jusqu'à nouvel ordre.

— Certains gars rechignent à observer vos ordres, fit observer Samuel.

— Oui, merci, ça ne m'a pas échappé... Vous direz qu'ils émanent de Jean. Je suis convaincu qu'il aurait pris la même décision.

CHAPITRE CINQ

Les miliciens étaient cruels, mais sommairement entraînés. Dans une telle situation, tout soldat digne de ce nom aurait tenu ses cibles en respect depuis les fenêtres, de façon à pouvoir se mettre à couvert. Lorsque l'homme se rua à l'intérieur de la maison, PT lui infligea un plaquage digne d'un joueur de rugby. Sa victime lâcha une balle dans le plafond. Il l'immobilisa au moyen d'une clé de bras, puis entreprit de l'étrangler.

Dans le même temps, Jean dégaina son vieux pistolet d'ordonnance. Gêné par sa blessure, il saisit l'arme de la main gauche et abattit un second individu apparu dans l'encadrement d'une fenêtre, à moins de trois mètres de sa position. Lorsque l'écho de la détonation se fut dissipé, un silence irréal régna dans la pièce. On n'entendait plus que les talons de Rosie martelant le plancher du premier étage.

Épouvanté, Franco se redressa péniblement sur sa couche. PT rampa vers la porte et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il vit deux voitures stationnées sur la route menant à l'orphelinat, l'une à une vingtaine de mètres de la maison, l'autre devant le portail d'accès à l'institution. Les enfants avaient quitté les marches du perron pour se rassembler devant le parvis. Ils semblaient en proie à la plus vive anxiété.

Rosie se glissa sur le balcon dominant l'arrière de la maisonnette et aperçut deux miliciens tapis derrière une clôture. L'un d'eux lança un objet semblable à un vieux presse-purée en bois en direction d'une fenêtre du rez-de-chaussée.

— Grenade ! hurla-t-elle.

Aussitôt, PT effectua un roulé-boulé à l'extérieur de l'infirmerie. L'engin survola la table d'examen et atterrit sur le sol. Instinctivement, Jean repoussa la grenade d'un coup de pied vers la porte. PT s'en saisit et la jeta vers la fenêtre donnant sur l'arrière de la maison.

La grenade explosa à l'extérieur, projetant dans la pièce une pluie de verre brisé et d'éclats de bois.

— Personne n'est blessé ? cria-t-il.

Au premier étage, Rosie s'empara d'un pistolet dissimulé sous une latte du plancher et cribla de balles les deux miliciens.

Par miracle, aucun des occupants du rez-de-chaussée n'avait été blessé, mais une bouteille d'alcool posée sur la table s'était brisée. Son contenu

s'étant embrasé sous l'effet de la chaleur émise par la grenade, un rideau de flammes s'éleva au milieu de la pièce. Aussitôt, un nuage de fumée noire se forma au plafond.

— Descends, Rosie ! hurla PT. La maison est en feu !

Embarrassée par sa robe et sa coiffe de religieuse, cette dernière dévala maladroitement les marches.

— J'ai dégommé deux salauds postés à l'arrière, dit-elle.

— Et s'il s'agissait d'une embuscade ? s'inquiéta Franco qui avait chaussé précipitamment ses bottes et boitait vers la porte.

— C'est peu probable, répondit Rosie. Ils ont essayé de nous prendre par surprise, ce qui prouve qu'ils ne sont pas très nombreux.

— Ne prenons aucun risque, dit PT avant de se précipiter vers le fond de la pièce et d'enjamber la fenêtre donnant sur le jardin.

Il dut sauter au-dessus du corps ensanglanté du milicien que Jean avait refroidi d'une balle en pleine tête.

Il aida Franco à le rejoindre, à contourner la maison et à se traîner jusqu'à la route.

Lorsqu'elle eut quitté la maison à son tour, Rosie constata que l'un des hommes qu'elle avait pris pour cible était à l'agonie. Elle lui tira une balle dans le cœur puis fit main basse sur son pistolet-mitrailleur Sten et sa ceinture bourrée de grenades et de munitions.

Elle attendit que Jean se lance sur ses talons avant d'ôter sa coiffe puis de rejoindre au pas de course le fossé où PT et Franco étaient embusqués.

Ils virent un officier de la Milice courir comme un dératé vers le muret qui ceignait l'orphelinat, l'enjamber et disparaître parmi les draps suspendus à des fils à linge. Quelques instants plus tard, ils entendirent des miliciens brailler des ordres et des enfants fondre en sanglots.

— D'ici, on ne peut pas voir le parvis, dit Rosie. Mais il n'y a que deux voitures. Je pense que nous avons affaire à huit hommes, dix tout au plus.

— Et nous en avons déjà éliminé quatre, ajouta PT.

Une religieuse lâcha une plainte déchirante. Des petits garçons se mirent à crier, comme s'ils venaient d'assister à une scène épouvantable.

— Nous devons quitter les lieux immédiatement, dit PT.

Jean secoua la tête.

— Pas question d'abandonner ces femmes et ces gamins sans défense.

— Ils vont sans doute secouer les nonnes et gifler quelques morveux, dit PT. Si nous donnons l'assaut, ils se retrouveront entre deux feux.

— C'est un risque à prendre, gronda Jean. Je vous interdis de vous replier, c'est compris ?

Une voix amplifiée par un mégaphone se fit entendre.

— Jean Leclerc !

Rosie, PT et leurs coéquipiers échangèrent un regard interdit.

— C'est le commandant Robert qui vous parle, reprit l'inconnu. Nous savons que vous vous trouvez dans les parages. Quatre-vingts de mes hommes

entourent votre position. Rendez-vous, les mains en l'air, et personne ne sera maltraité.

— Quatre-vingts hommes, mes fesses, grogna PT.

— Comment sait-il que nous sommes encore ici ? s'étonna Franco.

— Il bluffe, dit Rosie.

— Si vous refusez d'obtempérer, continua le commandant de la Milice, l'orphelinat sera détruit et les religieuses exécutées. Je vous donne trente secondes.

Jean fit un pas en avant, mais PT le retint fermement par le bras.

— Vous ne pouvez pas vous rendre, dit-il. Ils vous soumettront à la torture et vous forceront à dévoiler les noms de tous nos hommes. Ensuite, ils s'en prendront à leurs familles.

— Je ne parlerai pas. Au pire, je trouverai un moyen d'en finir avant qu'on ne me force à tout déballer.

— Vingt secondes, aboya le chef des miliciens.

Rosie remit son pistolet à Franco et arma sa Sten. Soudain, une partie du toit de la maison s'affaissa et creva, relâchant un nuage de fumée noire.

— Cinq secondes.

— Il baratine, dit PT. Tirons-nous d'ici.

Une détonation retentit, puis les enfants poussèrent des hurlements épouvantés.

— Le premier otage a été exécuté, annonça le commandant Robert. Je vous donne trente secondes. Passé ce délai, vous aurez une autre mort sur la conscience.

Jean avança vers l'orphelinat. Cette fois, PT ne fit rien pour l'arrêter.

— Je ne peux pas laisser ces salopards massacrer des innocents.

— Ne tombez pas dans son piège, dit PT.

Jean lui lança un regard noir.

— Une centaine d'enfants vivent ici. Que deviendront-ils s'ils brûlent le bâtiment ?

— Il n'y a pas plus de six miliciens, plaida Rosie.

— Reste ici en couverture, lança Jean à l'adresse de Franco.

— Vingt secondes, cracha le commandant Robert.

Jean progressait jambes fléchies, masqué par la fumée.

— Rosie, PT, dit-il. Remontez vers le portail à l'abri du muret. Je vais me rendre, mais faites tout ce qui est en votre pouvoir pour les empêcher de m'emmener à Beauvais. J'ai bien dit *tout*. Je ne dois pas être questionné.

— Cinq secondes.

— Arrêtez ! cria Jean en émergeant de la fumée, torse nu, les mains levées au-dessus de la tête.

Après avoir crevé les pneus du véhicule le plus proche, PT et Rosie poursuivirent leur progression le long du mur puis s'immobilisèrent à proximité du portail, de façon à pouvoir observer la scène qui se déroulait devant l'orphelinat. Étendue sur les marches du perron, une religieuse se

vidait de son sang. Les garçons, âgés de trois à treize ans, hurlaient à pleins poumons. Une seconde nonne priait à genoux, le canon du pistolet du commandant posé sur la tempe. Ce dernier tendit son mégaphone à l'un de ses collègues et afficha un sourire satisfait.

— Bien, bien, dit-il avant de rengainer son arme et de repousser son otage d'un coup de pied. Où sont vos complices ?

— Je suis blessé, dit Jean en exhibant son épaule sanglante. Ils m'ont accompagné à l'infirmerie, puis ils ont décampé.

Un milicien gigantesque lui ordonna de s'agenouiller, lui passa aux poignets une paire de menottes équipée d'une lanière de cuir puis le tira vers la route.

— Je n'ai dénombré que quatre miliciens, dit Rosie, mais rien ne prouve qu'il n'y en a pas davantage dans le bâtiment ou dans les bois alentour.

— Ils ont attrapé un gros poisson, et Robert a l'air plutôt nerveux. Quatre de ses hommes ont été abattus, et il sait qu'il se trouve sur le territoire de la Résistance. Je te garantis qu'ils ne vont pas moisir.

Comme le supposait PT, les religieuses furent autorisées à reconduire les enfants à l'intérieur du bâtiment, puis les miliciens et leur prisonnier coururent vers la voiture décapotable stationnée devant le portail.

— Je vais liquider le garde de Jean, chuchota-t-il. Prépare-toi à descendre les autres.

— Compris, dit Rosie en ôtant le cran de sûreté de son pistolet-mitrailleur.

Elle posa un baiser sur les lèvres de PT et murmura :

— Sois prudent.

Soudain, une voix se fit entendre dans leur dos.

— Lâchez vos armes.

En se retournant, PT découvrit un milicien de petite taille posté derrière la voiture aux pneus crevés, à une dizaine de mètres de sa position. Rosie effectua un tir réflexe et tailla sa victime en pièces d'une seule rafale. Alerté par les détonations, le géant lâcha son prisonnier et plongea à plat ventre. Jean en profita pour détalier en direction du muret.

PT lâcha deux balles, dont l'une toucha le garde à la cuisse. Rosie mit en joue le chef du détachement et deux de ses complices alors qu'ils se précipitaient vers le véhicule.

Le géant répliqua par quelques tirs au jugé, forçant PT à se baisser derrière le mur. Constatant que son coéquipier était en danger, Jean fit demi-tour, se précipita sur l'agresseur puis utilisa les menottes qui entravaient ses poignets pour l'étrangler.

Après avoir franchi le portail, le commandant Robert brava une pluie de balles et sauta à plat ventre sur la banquette arrière de la voiture décapotable. Ses deux collègues s'installèrent à l'avant, puis le véhicule se mit en mouvement.

Jean fouilla les poches de son garde à la recherche des clés de menottes.

— Gardez l'œil ouvert, dit PT. Ces salauds se sont tirés si rapidement que je ne serais pas surpris qu'ils aient abandonné des hommes derrière eux.

Rosie visa la voiture et enfonça la détente, mais le percuteur claqua à vide. Consciente qu'elle n'avait aucune chance de recharger son arme avant que le véhicule n'ait disparu de son champ de vision, elle décida de se mettre à l'abri derrière le muret. À l'instant où elle se préparait à sauter, le commandant Robert lâcha deux balles depuis la banquette arrière de la décapotable.

L'une d'elles frôla le bras droit de PT et déchira la manche de sa chemise. Il plongea maladroitement dans les hautes herbes, sur le bas-côté de la route.

— Il était moins une, soupira-t-il. Ce salopard est soit un excellent tireur, soit un veinard de première.

PT souhaitait demeurer embusqué jusqu'à ce que la Milice soit hors de vue, mais il entendit les pas précipités de Jean de l'autre côté du muret.

— Rosie ! cria ce dernier avant de sauter au-dessus de l'obstacle.

À proximité du portail, Rosie était étendue sur le dos, les jambes largement écartées. PT quitta sa cachette et se précipita auprès d'elle.

— Bon sang, mais qu'est-ce qu'elle a ? cria-t-il à l'adresse de Jean, qui se tenait accroupi près de la jeune fille.

Lorsque PT aperçut le sang sur la chaussée, il eut l'impression de recevoir un coup de couteau en plein cœur.

La seconde balle du commandant Robert avait atteint Rosie à la base du nez, poursuivi une trajectoire rectiligne et emporté une partie de son crâne.

— Non, Rosie ! Non ! Tu n'as pas le droit !

PT tomba à genoux, le visage ruisselant de larmes, saisit le poignet de celle qu'il aimait et chercha vainement son pouls.

CHAPITRE SIX

Relayée par une maquisarde de dix-neuf ans dont le fiancé travaillait au central téléphonique de la ville de Beauvais, la nouvelle du succès de l'opération menée dans le tunnel parvint à Henderson peu après dix heures du matin.

Il avait quitté le camp de bûcherons et s'était déplacé d'un kilomètre à l'intérieur de la forêt. Redoutant que les Allemands n'exercent des représailles, il avait doublé le nombre de postes de guet et ordonné aux huit autres groupes disséminés dans les bois d'appliquer de semblables mesures.

Piètre opérateur radio, Henderson chargeait le plus souvent Édith et Samuel de ses échanges quotidiens avec le quartier général de CHERUB, mais ni l'un ni l'autre n'étant pour l'heure disponibles, il s'assit sous un arbre et entreprit de chiffrer le rapport du jour à l'aide d'une grille à usage unique imprimée sur un carré de soie. Ce matériel extrêmement inflammable avait été conçu par les spécialistes britanniques du renseignement pour faciliter le codage. Une fois brûlé – ou avalé, dans les cas d'extrême urgence –, seul un interlocuteur disposant d'une grille identique pouvait prendre connaissance du message.

— Et merde, marmonna Henderson lorsque son stylo-plume lâcha une large tache d'encre sur la feuille de papier à carreaux où il tentait de reconstituer le message.

Le souvenir des coups de règle sur les doigts que lui avaient jadis infligés ses professeurs lui revint en mémoire. Un garçon aux pieds nus le tira de sa rêverie. Gilles n'appartenait pas à son unité de renseignement, mais il lui était entièrement dévoué et avait participé à plusieurs opérations sur le terrain.

— Deux silhouettes remontent la colline, annonça ce dernier. Ce sont probablement des gars à nous, mais j'ai pensé que vous aimeriez être au courant.

— Merci, répondit Henderson. Retourne à ton poste, et ne laisse passer personne avant qu'on ne t'ait donné le mot de passe.

Quelques minutes plus tard, Jean et PT rejoignirent la clairière. Le capitaine considéra leurs visages bouleversés et comprit aussitôt qu'un drame s'était produit.

PT se chargea de rapporter les circonstances de la mort de Rosie. Henderson, qui avait toujours chéri la seule fille de son unité, chancela

imperceptiblement. Il pensa à Paul, qui se retrouvait désormais seul au monde, se tourna vers Jean et s'efforça de faire bonne figure.

— Qu'est-il arrivé à votre épaule ? lâcha-t-il d'une voix étranglée.

— C'est sans importance, répondit l'instituteur.

— Les Boches et leurs caniches miliciens risquent de retourner à l'orphelinat pour interroger les nonnes ou exercer des représailles.

— C'est à craindre, en effet, dit Jean.

— Devons-nous évacuer ses occupants ? demanda PT.

Henderson s'accorda quelques secondes de réflexion.

— Où trouverions-nous de quoi satisfaire les besoins d'une centaine de gamins ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est dépêcher un escadron de protection. Si les Allemands s'approchent de l'orphelinat, ils les repousseront, le temps d'évacuer le bâtiment.

— PT, tu commanderas ce détachement, ordonna Jean. Tu feras en sorte que les enfants soient prêts à foutre le camp vers la forêt en cas de danger. Tu mettras en place des postes de guet sur la route. Tu organiseras des rondes et définiras un itinéraire de retraite sécurisé.

Au cours des quatre mois passés dans la forêt, PT avait démontré son sens du commandement.

— Je connais les liens qui t'unissaient à Rosie, dit Henderson, même si vos rapports étaient un peu tendus depuis votre rupture.

— Aujourd'hui, elle m'a sauvé la vie en abattant un milicien qui nous avait pris à revers. Pour ma part, j'ai manqué ma cible à deux reprises, et elle s'est retrouvée sans couverture, dans la ligne de mire du tireur installé à l'arrière de la voiture.

Henderson se leva et posa une main sur l'épaule de PT.

— Pas un mot de plus, lança-t-il d'un ton ferme. La culpabilité est un sentiment destructeur. C'est à cause de la guerre menée par les nazis que nous nous trouvons rassemblés dans cette forêt. Si tu ressens de la haine, ne la retourne pas contre toi-même, mais réserve-la à ce salopard d'Adolf Hitler.

Sur ces mots, il étouffa un sanglot et serra PT dans ses bras.

— Je n'arrive pas à réaliser qu'elle est morte, gémit le garçon.

— J'ai confiance en toi, dit le capitaine. Choisis huit de nos meilleurs hommes. Assure-toi qu'ils disposent de tout l'armement nécessaire, mais n'oublie pas que vous devrez rester mobiles. N'empORTEZ que le strict nécessaire.

— Je me rappelle tout ce que vous m'avez enseigné, monsieur, dit PT.

Dès qu'il eut tourné les talons, Henderson observa pensivement les rayons qui filtraient entre les branchages, puis il s'adressa à Jean.

— La première fois que j'ai rencontré Rosie, elle n'était pas plus haute que ça, dit-il en plaçant une main à hauteur de la taille. C'était dans les jardins de l'ambassade britannique, à Paris. Et voilà qu'il me faut annoncer à son petit frère Paul que nous ne la reverrons jamais.

Convaincus qu'ils n'étaient pas suivis, les membres du commando responsable de la destruction du convoi allemand firent halte à cinq kilomètres du tunnel, dans une ferme abandonnée repérée par Luc lors de sa mission de reconnaissance.

Ils prirent une douche froide puis partagèrent un petit-déjeuner composé de gâteaux secs, de fromage et d'œufs durs. Ils s'accordèrent une heure de repos avant d'abandonner leur armement, de récupérer les faux papiers cachés au grenier puis de quitter la bâtisse en tirant une charrette à bras chargée de bois de chauffage.

Ils franchirent un barrage tenu par un gendarme français qui, accablé d'ennui, inspecta sommairement leur chargement et éclata de rire lorsqu'il découvrit Daniel recroquevillé parmi les bûches, ronflant comme un sonneur. Hilare, il les autorisa à circuler.

Épuisés, les garçons se remirent en route d'un pas traînant. Le souvenir des civils blessés se traînant hors du train de passagers ternissait leur triomphe.

Ils atteignirent la zone boisée située au nord-ouest de Beauvais à deux heures de l'après-midi. En ces lieux, ils ne redoutaient ni les soldats allemands ni les traîtres de la Milice, mais une bande de maquisards forte d'une trentaine d'hommes qui, ayant refusé d'obéir aux ordres de Jean, avait été chassée de son organisation.

Privés des vivres et du matériel largués par les appareils alliés, ces jeunes rebelles ne survivaient qu'en pillant fermes et boutiques. Les habitants de la région, incapables de différencier les véritables groupes de résistants, vivaient dans la crainte de ces razzias.

Bientôt, le commando abandonna la charrette pour s'enfoncer dans les bois et parcourir les deux kilomètres qui les séparaient du campement.

La nouvelle de la mort de Rosie se répandit comme une traînée de poudre à mesure que PT rassemblait les membres de son équipe, mais chacun prit soin d'épargner Paul, qui s'était isolé sous un abri de feuillages, ainsi que les membres de son commando.

Henderson le trouva étendu sur un sac de couchage. Ses côtes saillantes se soulevaient avec lenteur et régularité, signe qu'il dormait d'un profond sommeil.

Luc était assis sur une souche d'arbre à proximité de la cabane. Il se leva, salua son supérieur et lança sur un ton martial :

— Souhaitez-vous un rapport détaillé, monsieur ?

— Ne te fatigue pas, répondit Henderson. Vous avez fait exploser le train et bloqué tout accès au tunnel. Selon mes sources en ville, la ligne restera impraticable pendant deux semaines, voire davantage si les poutres métalliques ont été déformées sous l'effet de la chaleur.

— Il est regrettable que des civils aient été touchés, ajouta Luc, sans que

ses traits trahissent la moindre émotion.

— Il s'agissait d'un axe très fréquenté. Nous étions conscients des risques. Tu as fait du bon travail. Maintenant, tâche de te reposer, et demande à Paul de venir me voir dès qu'il sera réveillé.

Luc surprit un rictus douloureux sur le visage de son supérieur et devina aussitôt de quoi il retournait.

— Oh, il est arrivé quelque chose à Rosie ?

Henderson tourna la tête.

— Par pitié, pour une fois, fais ce que je te demande sans poser de questions.

CHAPITRE SEPT

Lorsqu'ils ne procédaient pas à des patrouilles, les maquisards passaient le plus clair de leur temps à chasser et à collecter du bois. De temps à autre, un changement de campement, une opération de ravitaillement en ville ou, plus rarement, une mission de sabotage venait troubler cette routine.

Lorsqu'ils se trouvaient désœuvrés, les résistants jouaient aux cartes ou aux dés, autant d'activités propices à la propagation de rumeurs. Peu d'entre eux avaient été informés que le réseau avait tenu un rôle dans la destruction du tunnel, mais chacun savait que Jean et Henderson avaient été impliqués dans la fusillade de l'hôtel de ville, et le massacre de l'orphelinat avait profondément frappé les esprits.

Pour l'heure, les hommes avaient reçu l'interdiction de quitter la forêt. Ils voyaient là un signe que la Milice s'apprêtait à exercer des représailles.

En cette fin d'après-midi, chacun s'interrogeait : l'ennemi s'en prendrait-il aux occupants de l'orphelinat ou mènerait-il une opération de grande envergure afin de débusquer le maquis de Beauvais, soutenu par des blindés et des pièces d'artillerie ?

Henderson trônait sous un dais constitué de branchages.

— Tous les jours, on m'annonce que nous sommes sur le point d'être liquidés, dit-il. Mais si les Allemands avaient les moyens humains et matériels de nous chasser de ces bois, il y a longtemps qu'ils seraient passés à l'action.

— Dans le Sud, d'autres maquis ont été décimés, fit observer Gilles.

— Mais tous ont commis la même erreur stratégique, répliqua Henderson. Ils ont opté pour une guerre de position. Tant que nous resterons mobiles, les Boches ne pourront rien contre nous.

— Et que faites-vous de l'orphelinat ?

— J'admets que ses occupants sont vulnérables. Contrairement à nous, ils ne peuvent pas disparaître dans les bois. Mais je doute que ces salauds s'en prennent sans raison à des religieuses et à des enfants. Ils ont d'autres chats à fouetter. On ne se bouscule pas dans les bureaux de recrutement de la Milice. Leurs effectifs sont squelettiques.

— Surtout depuis que les communistes ont décidé de s'en prendre aux membres de leurs familles.

À cet instant, Paul, vêtu d'un maillot de corps et d'un caleçon élimé, jaillit d'un fourré et déboula sous l'abri.

— Oh, il faut que je vous laisse, bredouilla Gilles avant de piétiner accidentellement une batterie de gamelles en fer-blanc puis de disparaître dans les sous-bois.

— Rosie est morte ? demanda Paul, blanc comme un linge.

— Luc n'a pas su tenir sa langue ? gronda Henderson. Je lui avais pourtant strictement défendu de...

— Personne ne m'a informé, mais je ne suis pas complètement idiot, vous savez. J'ai bien vu la façon dont Gilles a détalé. Tout le monde réagit de la même façon en ma présence.

— Assieds-toi, mon garçon, soupira le capitaine en cédant son tabouret.

— Je n'ai pas peur de la vérité, dit Paul. J'ai vu tellement d'horreurs depuis quatre ans...

Henderson observa quelques secondes de silence puis décrivit les événements dramatiques qui s'étaient déroulés à l'orphelinat.

— Je pense que tu devrais quitter le maquis pendant un moment. Un séjour à la ferme de monsieur Morel te ferait le plus grand bien.

— Elle a déjà été enterrée ?

— Non, pas encore. Mais avec cette chaleur, nous ne pourrions pas attendre très longtemps.

— J'aimerais la voir une dernière fois.

— En es-tu bien sûr ?

— Oui. Je sais à quoi m'attendre.

— Très bien. Je dois inspecter le dispositif de sécurité mis en place par PT à l'orphelinat. Tu m'accompagneras, et tu pourras te recueillir à ses côtés.

Quelques instants plus tard, Édith et Samuel dévalèrent la colline où était installé l'émetteur radio qui permettait au groupe d'Henderson de communiquer avec le quartier général de CHERUB.

Édith serra Paul dans ses bras.

— Nous sommes tous tellement tristes, murmura-t-elle.

Samuel remit à Henderson trois feuilles de papier à carreaux.

— Nous venons de recevoir ce message. Il est beaucoup plus long qu'à l'ordinaire. Je pense que c'est urgent.

En règle générale, les consignes quotidiennes transmises par les services de renseignement comportaient rarement plus d'une page. Par mesure de sécurité, elles débutaient par un mot de passe indiquant leur caractère d'urgence, une nomenclature dont seul Henderson connaissait la signification. Lorsqu'il découvrit le document, les yeux lui jaillirent littéralement des orbites.

— Bordel de merde ! s'exclama-t-il.

Le message faisait état de trois opérations de sabotage à accomplir dans les plus brefs délais. Il débutait par le mot FURET qui, selon le code adopté par l'Intelligence Service, signifiait : *Cette mission doit être accomplie quoi qu'il en coûte, sans considération pour les éventuelles pertes humaines.* C'était la première fois qu'il lisait un tel ordre.

— Une affaire importante, monsieur ?

— En effet, confirma Henderson, la mine sombre.

Sur ces mots, il quitta son abri et se dirigea à travers bois vers une clairière toute proche en prenant connaissance du document.

— Je vais devoir former deux équipes, annonça-t-il. Édith, va trouver Luc et Joël. Qu'ils me retrouvent ici dans les plus brefs délais.

— À vos ordres, capitaine, dit-elle avant de tourner les talons et de disparaître dans la végétation.

Henderson transmit ses ordres à Samuel. Il devrait se porter à la rencontre d'un train de voyageurs et remettre au contrôleur vingt-quatre grenades au phosphore qui, selon toute probabilité, seraient confiées un peu plus tard à un groupe de résistance contrôlant une zone desservie par le convoi.

Luc, Joël et Édith se présentèrent dans la clairière quelques minutes plus tard. Ils reçurent l'ordre de constituer une équipe de quatre partisans et de neutraliser les moyens de communication de la base de la Luftwaffe située à l'est de Beauvais. À peine eut-il livré les détails de cette opération que Jean Leclerc jaillit de la vieille tente de l'armée française dont il avait fait son centre de commandement.

— Nous avons décidé de battre en retraite et de nous tenir tranquilles, tempêta-t-il. Si nous aiguillons les Boches, ils déferleront sur cette forêt, nous essuierons des pertes irréparables et nous serons privés de base arrière. Rappelez-vous ce qui s'est produit aux Glières, bon sang ! Les gars se sont sacrifiés. Ils n'avaient pas la moindre chance.

— J'admets que le moment est mal choisi, mais j'ai reçu des ordres prioritaires.

— Comme tous ceux que vous me présentez, capitaine Henderson, quand vous ne faites pas carrément vos coups en douce ! répliqua Jean. Avez-vous seulement pensé aux dangers que courent mes hommes ?

— Ils ne seront hors de danger que lorsque nous aurons remporté cette guerre, et c'est aujourd'hui mon seul objectif.

— Et vous fêterez cette victoire sur les cadavres des patriotes français ? hurla Jean. Pour vous, ils ne sont qu'un moyen d'atteindre les objectifs fixés par les Britanniques. De la chair à canon !

— Disons que je garde les pieds sur terre, gronda Henderson, ulcéré par ces accusations. Sans les vivres et le matériel largués par les Alliés, la moitié de vos gars seraient morts de faim ou de froid au cours de l'hiver. Alors soyez gentil, retournez dans votre tente et continuez à remplir vos cartes de rationnement.

— Vous me donnez des ordres, à présent ?

Si tous les membres du maquis avaient déjà assisté à des disputes, la vingtaine de partisans présents dans la clairière n'avaient jamais vu Leclerc et Henderson exprimer aussi ouvertement leurs divergences. Ce dernier n'ignorait pas que son rival était populaire. Si les maquisards avaient pu

arbitrer ce différend, il aurait été immédiatement chassé des bois.

— Menez vos affaires, dit-il, et laissez-moi m'occuper des miennes.

Ulcéré, Jean le fusilla du regard, marmonna un juron puis regagna sa tente.

— Voulez-vous que je m'occupe de lui cette nuit ? chuchota Luc, tout sourire, en faisant glisser l'ongle du pouce sur sa gorge.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, gronda Henderson en remettant à Joël la troisième page du message. Au boulot.

Tandis que les deux garçons quittaient la clairière, Paul et Édith demeurèrent plantés devant leur chef.

— Puis-je l'accompagner à l'orphelinat, monsieur ? demanda cette dernière.

— Affirmatif, dit Henderson. Mettez-vous en route, je vous rattraperai en chemin.

— Vous ne restez pas ici pour superviser les opérations ? demanda Édith.

— Joël, Luc et Samuel sont parfaitement capables de remplir à bien leurs missions, et le message fait état d'une tâche que je suis seul en mesure d'accomplir.

CHAPITRE HUIT

Marc Kilgour avait passé les douze premières années de son existence dans l'orphelinat où Rosie avait perdu la vie. Il avait fui l'établissement lors de l'invasion allemande de juin 1940, rencontré Charles Henderson, rejoint le Royaume-Uni, intégré le premier groupe d'agents de l'histoire de CHERUB, accompli plusieurs missions d'infiltration, passé un an dans un camp de prisonniers en Allemagne avant de s'évader et de prendre part à deux opérations majeures en territoire occupé. À seulement seize ans, il avait depuis longtemps quitté le monde de l'enfance.

Contrairement à Paul, Luc, Samuel, PT et Édith, qui se terraient dans les bois, il vivait avec Jade, sa fiancée, dans la plus grande ferme de la région.

Le domaine s'étendait sur plusieurs hectares, mais la pénurie de main-d'œuvre avait contraint son propriétaire à laisser la moitié des terres en jachère. Des partisans quittaient quotidiennement leur cachette pour épauler un personnel squelettique en échange de produits alimentaires. Les fermiers qui avaient recours à cet expédient risquaient la prison et la confiscation de leurs biens.

— Je ne sais pas quoi dire, lâcha Marc en accueillant Paul et Édith devant la porte principale du corps de ferme.

Henderson, qui tirait la charrette à bras où reposait le corps de Rosie enveloppé d'un drap blanc, s'immobilisa au pied du perron. Il était neuf heures du soir, mais le soleil, en ce début du mois de juin, brillait encore.

— Où sont les autres ? demanda Marc.

— Luc, Joël et Samuel sont en opération, expliqua Édith. PT a préféré rester auprès de ses hommes postés autour de l'orphelinat.

— Quelle est la situation là-bas ?

— Le dispositif est en place, et la Milice ne donne aucun signe d'activité, répondit Henderson. Mais les gamins ont assisté à l'exécution de sœur Madeleine. Les nonnes font de leur mieux, mais tu peux imaginer dans quel état ils se trouvent.

Marc invita ses coéquipiers à entrer dans le vestibule. Au même instant, Jade Morel descendit les marches du grand escalier.

— J'ai dû aider mon père à se mettre au lit, dit-elle.

Chacun savait que M. Morel, brisé par les difficultés, avait sombré dans l'alcoolisme.

Jade serra Paul dans ses bras.

— Tu pourras rester auprès de nous aussi longtemps qu'il te plaira, dit-elle.

Elle se baissa pour ramasser un panier d'osier rempli de fleurs sauvages posé au pied des marches.

— Je crois qu'elles auraient plu à Rosie.

Enfin, Henderson, Jade, Édith et les agents quittèrent la maison puis, formant une procession, rejoignirent l'étang situé aux limites de l'exploitation. Ils contemplèrent en silence ce lieu paisible, les hauts bouquets de roseaux et les araignées d'eau qui filaient à la surface de l'eau. Avec l'aide de deux ouvriers agricoles, Marc avait creusé un profond trou rectangulaire, à quelques mètres de la berge. Henderson s'efforça de tirer Rosie de la charrette avec un maximum de dignité mais, son corps présentant déjà une forte rigidité cadavérique, il dut se résoudre à la laisser tomber dans la fosse.

C'est à cet instant que Paul, réalisant qu'il ne reverrait jamais sa sœur, fondit en sanglots.

— Je ne suis pas prêtre, dit Henderson, conscient qu'Édith, Jade et les agents attendaient qu'il prononce quelque parole solennelle. Je ne sais pas où se trouve Rosie en ce moment, mais j'espère qu'il s'agit d'un monde meilleur et que nous aurons tous, un jour, le bonheur de l'y retrouver.

— Amen, bredouilla Paul en essuyant ses larmes. Je t'aime, grande sœur.

Il lança une fleur sur le suaire, puis chacun l'imita sans dire un mot.

— Je comblerai la fosse avant d'aller me coucher, annonça Marc. Venez, il y a de quoi dîner à la maison.

— Malheureusement, je ne vais pas pouvoir m'attarder, dit Henderson. Et j'ai besoin de bras pour m'aider à déplacer de lourdes charges.

— Je vous accompagne, lança Paul. De toute façon, je ne vois pas comment je pourrais trouver le sommeil. Autant me tenir occupé.

— Il n'en est pas question, dit Henderson. À vrai dire, cette opération n'est pas sans risques, et je n'exclus pas d'être confronté à l'ennemi. Tu n'as pas dormi la nuit dernière. Retourne à la ferme avec Jade et Édith. Elles te feront couler un bain et soigneront tes ampoules.

Édith adressa à Paul un sourire plein de tendresse.

— Nous nous occuperons bien de toi, dit-elle.

Chargé de veiller à la bonne marche du domaine, Marc ne participait plus guère aux opérations menées par Henderson. Il brûlait de retrouver ses camarades et de faire le coup de poing contre les Allemands.

— Je viens avec vous, annonça-t-il.

— Tu m'avais promis de ne plus t'exposer au danger, murmura Jade.

— Ne t'inquiète pas, mon ange, sourit Marc en hochant la tête en direction d'Henderson. Avec tout ce que nous avons traversé, le capitaine et moi, nous sommes invincibles.

Lorsque Paul et Édith se furent éloignés, Jade désigna la tombe de Rosie.

— Se croyait-elle invincible, elle aussi ?

Lorsque Marc essaya de l'embrasser, elle se déroba vivement puis courut retrouver Paul et Édith.

— Elle tient à toi, dit Henderson. Tu devrais t'en féliciter.

— Alors, en quoi consiste l'opération ?

— Tu te souviens de ce camion militaire dérobé à l'ennemi ? Nous allons enfin le sortir de la grange où nous l'avons planqué. J'ai huit cents kilos d'explosifs entreposés dans une cache, à deux kilomètres d'ici. Nous sommes chargés de les livrer à Abbeville. Là-bas, tu devras expliquer aux gars le fonctionnement des détonateurs.

— Vous ne pouvez pas vous en charger ? s'étonna Marc.

— Il semblerait que l'état-major m'ait réservé d'autres réjouissances. Viens, ne traînons pas. Abbeville se trouve à une heure et demie de route, mais vu qu'Amiens abrite une importante garnison, il nous faudra sans doute une heure de plus pour franchir tous les postes de contrôle.



Le camion Berliet repeint aux couleurs de la Heer s'immobilisa devant le barrage routier. Vêtu d'un bleu de travail, Marc occupait le siège passager. Henderson, lui, portait l'uniforme brun de l'Organisation Todt¹.

La sentinelle étudia leurs faux papiers avant de s'exprimer en allemand.

— J'espère que vous avez assez de carburant pour arriver à destination et regagner votre garnison. Les terroristes ont saboté deux dépôts de carburant. Toute la région est à sec.

— Nous avons ce qu'il nous faut, répondit Henderson dans un allemand irréprochable. Merci pour le tuyau.

Il se remit en route dès que le soldat souleva la barrière, puis s'engagea sur la route filant vers le nord-ouest en direction d'Abbeville. Une demi-heure plus tard, il découvrit un grand panneau jaune placé sur le bas-côté indiquant qu'il se trouvait à quinze kilomètres de la zone interdite, une bande côtière à laquelle seuls les civils munis d'un laissez-passer spécial pouvaient accéder.

La route éclairée par le seul éclat de la lune était déserte. Henderson conduisait lentement afin d'économiser l'essence. À la sortie d'une courbe, il dut freiner brutalement pour ne pas percuter un cadavre de cheval étendu en travers de la chaussée. N'apercevant ni véhicule accidenté ni débris, il comprit que l'animal avait été placé à cet endroit intentionnellement.

— Ça ne sent pas bon, lança-t-il. Marc, planque-toi à l'arrière.

Henderson recula, mais avant qu'il n'ait pu lâcher la pédale d'embrayage, un individu bondit sur le marchepied et braqua un pistolet dans sa direction.

— Coupe le moteur ou je te fais sauter la cervelle, gronda l'inconnu.

Henderson lâcha le volant puis leva les mains.

— Je suis l'un des vôtres, expliqua-t-il.

Un homme aux cheveux blancs ouvrit la portière côté passager et se

glissa dans la cabine.

— Dehors, on te dit, ordonna-t-il.

Il tira Henderson à l'extérieur, lui cracha au visage puis le plaqua contre le capot. Un troisième homme jeta un coup d'œil rapide à l'arrière du camion sans apercevoir Marc qui se cachait entre les deux énormes sacs de plâtre où étaient dissimulés les explosifs.

— Il n'y a qu'une chose pire qu'un Boche, grogna le vétéran qui malmenait Henderson. C'est un Français portant l'uniforme nazi.

— Vous commettez une grave erreur. Regardez dans mon sac. Vous trouverez des cartes et des détonateurs de fabrication américaine. Si vos chefs ont des contacts haut placés dans la Résistance, ils n'auront aucun mal à vérifier mon identité.

— Mais bien sûr, mon gars ! Et pendant que nous y sommes, aimerais-tu visiter notre base arrière et rencontrer mes camarades avant de retourner faire ton rapport à la Gestapo ?

— Estime-toi heureux de faire partie de l'OT, ajouta le maquisard qui avait intercepté le camion. Si tu étais membre de la Milice, je t'aurais déjà coupé la gorge et servi à bouffer à mes cochons.

Marc souleva la bâche qui recouvrait l'arrière du camion de quelques centimètres et jeta un œil à l'extérieur. Il était impossible de deviner combien de partisans se cachaient dans les buissons qui encadraient la route. Trois individus étaient postés à l'arrière. L'un d'eux surveillait les alentours tandis que deux de ses camarades siphonnaient le réservoir du Berliet à l'aide de tuyaux flexibles.

Marc était armé, mais il ne donnait pas cher de ses chances à un contre cinq. Il envisagea d'effectuer une manœuvre de diversion à l'aide d'un morceau de plastic, mais les détonateurs se trouvaient sur le siège conducteur, dans le sac d'Henderson.

— Véhicules en approche ! cria un maquisard embusqué à une cinquantaine de mètres du véhicule.

Henderson dressa l'oreille et entendit plusieurs moteurs gronder dans le lointain. Le maquisard qui avait arrêté le camion le tira à l'écart de la route et posa le canon de son pistolet sur son front.

— Baisse ton arme, ordonna l'homme aux cheveux blancs en pointant un doigt vers l'est. Il y a un village de l'autre côté de ce bois. Si tu l'exécutes, ils subiront des représailles.

Henderson s'en tira avec un coup de crosse à la tempe. Les résistants s'éparpillèrent en un clin d'œil, puis plusieurs paires de phares balayèrent l'asphalte.

Le convoi composé de quatre camions s'immobilisa derrière le Berliet. Convaincu lui aussi d'avoir affaire à un guet-apens, un officier brailla des ordres, puis une nuée de soldats portant l'uniforme de la SS investit la route.

— Organisation Todt ! cria Henderson, en levant les mains au-dessus de sa tête. Nous sommes tombés dans une embuscade. Les terroristes se sont

enfuis à votre approche.

— Combien étaient-ils ? demanda l'officier qui commandait le détachement.

— Nombreux, répondit le capitaine, qui voulait dissuader les Allemands de se lancer à la poursuite des maquisards. Au moins une vingtaine. Ils portaient des armes de fabrication américaine. Je doute que nous parvenions à les rattraper. Ils doivent connaître chaque champ, chaque haie du secteur.

Marc descendit du camion et tendit une gourde à son supérieur.

L'officier chargea ses hommes de traîner le cheval à l'écart de la route.

— Piégez-le à l'aide d'une grenade. Si ces salopards essaient à nouveau de bloquer la route avec cette charogne, ils auront la pire surprise de leur vie.

Le SS se tourna vers Henderson.

— Quelle est votre destination ?

— Nous avons reçu l'ordre de nous rendre à Abbeville.

— Les routes de la région sont dangereuses durant la nuit. Nous allons vous escorter.

— Je vous en suis très reconnaissant, dit Henderson. J'avoue que nous n'en menions pas large, avant votre arrivée.

Lorsqu'il reprit place au volant du camion, il jeta un œil inquiet à la jauge de carburant.

— Nous avons de quoi rouler jusqu'à Abbeville, mais pas de quoi retourner à Beauvais, chuchota-t-il. Mais estimons-nous heureux de nous en tirer à si bon compte.

— Et nous avons maintenant la preuve que les Allemands ne sont en sécurité nulle part, sourit Marc.

1. Organisation Todt (OT) : organisation allemande chargée de la mise en œuvre des grands travaux civils et militaires.

CHAPITRE NEUF

MARDI 6 JUIN 1944

Peu après minuit, le convoi fit halte devant un modeste hôtel d'Abbeville qui avait fermé ses portes une heure plus tôt en raison du couvre-feu. Alertés par un guetteur, la dizaine de résistants qui occupaient le bâtiment descendirent précipitamment à la cave puis se retranchèrent dans un réduit secret comportant un accès au collecteur des eaux usées.

Ignorant qu'ils se trouvaient dans la ligne de mire de trois mitrailleuses dissimulées dans les taillis, Marc et Henderson descendirent du camion. Ce dernier se dirigea vers le véhicule de tête et remercia l'officier qui lui avait offert sa protection.

— Heil Hitler, lança-t-il en guise d'adieu.

À sa grande surprise, le SS le considéra d'un œil consterné puis secoua la tête avec lassitude. Compte tenu des circonstances, Henderson n'aurait pas été surpris de voir un soldat de l'armée régulière afficher son défaitisme, mais c'était une attitude inattendue de la part d'un représentant de l'élite nazie.

Lorsque les Allemands se furent remis en route, il sonna à la porte de l'établissement puis se baissa pour glisser sous la porte un détonateur de la taille d'une cigarette.

— C'est la livraison de Beauvais, dit-il.

Vingt secondes s'écoulèrent avant que le directeur de l'hôtel n'apparaisse dans l'encadrement de la porte.

— Je peux voir vos dents ? demanda-t-il. Simple vérification.

Le capitaine ouvrit la bouche puis, de la pointe de la langue, souleva sa prothèse dentaire inférieure.

— Le nom de votre dentiste ? ajouta l'homme.

— Dr Helen Murray, de Londres.

— Parfait. Tout est en ordre. Bienvenue à Abbeville, capitaine.

Marc et Henderson entrèrent dans le hall de réception de l'hôtel. Les lieux étaient déserts, mais l'atmosphère enfumée. Des verres de cognac étaient posés sur une console, et un cigare se consumait dans un cendrier. Quelques instants plus tard, les résistants qui avaient décampé à l'arrivée des Allemands commencèrent à émerger d'une trappe située derrière le comptoir.

— Si je comprends bien, notre arrivée a semé un léger vent de panique,

sourit Henderson. Je vous prie de nous excuser, mais nous avons dû nous adapter à des événements imprévus.

Il y avait là quatre hommes et deux femmes. Henderson connaissait deux d'entre eux, d'importants chefs de réseau rencontrés à Paris. Il devina que leurs compagnons remplissaient des fonctions analogues.

— Quelle entrée en scène spectaculaire, capitaine, lança une jeune femme prénommée Céline avant de l'embrasser sur la joue. Ces sauvages m'ont forcée à ramper dans les égouts.

Âgée de vingt-deux ans, elle était la fille de la fondatrice d'un important groupe de partisans de l'Est parisien. Ses camarades lui avaient permis de s'évader de prison à deux reprises, mais sa mère et ses deux sœurs avaient été fusillées par la Gestapo.

— Attendons-nous encore du monde ? demanda Henderson.

Ce rassemblement en un seul lieu d'autant de figures de la lutte antiallemande constituait une entreprise extrêmement risquée. Si un seul des convives avait été pris en filature ou soumis à des pressions, l'ennemi pourrait, en une seule rafle, décapiter toute la Résistance au nord de la France.

— En effet, répondit le maître des lieux. Et je peux à présent vous annoncer que Lacoste sera des nôtres.

Lacoste était le nom d'emprunt de Maxine Clerc, une jolie trentenaire avec laquelle Henderson avait entretenu une brève liaison. Son groupe de partisans parisiens avait connu de nombreux succès et commencé à essaimer hors de son territoire.

Nombre de ses complices avaient été arrêtés et torturés par les nazis, mais des mesures de prudence et de confidentialité extrêmement strictes avaient permis à son organisation de se soustraire aux investigations de la Milice et de la Gestapo.

Tandis que le directeur de l'hôtel servait un cognac à Henderson, un individu taillé comme une armoire à glace conduisit Marc jusqu'à l'office, un lieu obscur et exigu qui empestait le graillon. Il y trouva un autre groupe de partisans, des garçons et des filles à peine sortis de l'adolescence.

Lorsqu'il eut avalé un verre de vin et un morceau de pain noir, il reçut l'ordre de garer le camion dans l'allée de service de l'établissement. Cette manœuvre effectuée, il regagna les cuisines, posa sur la longue table commune un sac d'explosifs puis donna aux jeunes résistants une leçon sur la manière de disposer, d'amorcer et de déclencher les charges. Il passa en revue les propriétés du cordon détonant, les mérites respectifs des différents dispositifs de retardement ainsi que les techniques de mise à feu en fonction des objectifs.

Peu après deux heures du matin, Maxine se présenta à la porte de service de l'office en compagnie de deux autres chefs de la Résistance et d'une poignée de gardes du corps. Ravie de retrouver Marc, qu'elle connaissait depuis quatre ans, elle le serra brièvement dans ses bras, salua le reste de l'assistance puis rejoignit les pontes regroupés dans le hall d'accueil de

l'hôtel.

Bouche bée, les jeunes résistants se tournèrent vers Marc.

— C'est elle, Lacoste ? demanda l'un d'eux.

— Vous êtes amis ? bredouilla une jeune fille médusée.

— Je ne peux malheureusement rien dire, répondit Marc.

La dizaine de gardes du corps chargés de veiller sur la sécurité des chefs de réseau prit position dans le bâtiment, dans l'allée et sur le toit de l'hôtel.

Si les responsables réunis dans le bar se comportaient de façon courtoise, leurs subordonnés entretenaient des relations plus tendues. Tous se battaient pour libérer le pays, mais ils étaient profondément divisés. Communistes et nationalistes se vouaient une haine farouche. Certains groupes prônaient l'usage de la violence et espéraient qu'une insurrection populaire balaierait le vieux monde. D'autres mettaient tout en œuvre pour éviter les représailles de l'ennemi. Au-delà de ces considérations d'ordre politique, ces organisations s'entre-déchiraient sur des questions liées au partage du territoire et du ravitaillement largué par les Alliés.

À mesure que les gardes piochaient sans vergogne dans les réserves d'alcool, la tension se fit si palpable que Marc commença à redouter que ce différend ne se règle une bonne fois pour toutes par un échange de coups de feu.

Cependant, la tenue de cette réunion au sommet témoignait de la montée en puissance de la Résistance. Deux ans plus tôt, écrasés par l'appareil de répression nazi, les membres de ces groupes n'auraient même pas osé rêver d'un tel rassemblement.

Perdu dans un nuage de fumée de cigarette, Henderson était adossé au bar. Lorsque Maxine fit son apparition, il reconnut l'un des hommes qui l'accompagnaient : Hawk, un colonel de l'armée américaine rencontré trois mois plus tôt à l'occasion d'un rapatriement périlleux vers l'Angleterre à bord d'un appareil Lysander.

— Bonsoir, annonça publiquement le nouveau venu sans chercher à masquer son accent américain. Je suis navré de vous avoir fait attendre, mais l'information que je m'apprête à vous dévoiler est d'une importance capitale. Il est exactement trois heures du matin. En cette nuit de pleine lune, les avions de reconnaissance allemands ont peut-être déjà aperçu la flotte d'invasion rassemblée au large des côtes françaises. Nos parachutistes mènent en ce moment même des raids visant à affaiblir les défenses côtières. Il y a quatre ans, Hitler a fondu sur votre pays et vous a imposé la barbarie nazie. En ce matin du 6 juin 1944, les États-Unis et leurs alliés sonnent l'heure de la reconquête.

Tandis qu'un tonnerre d'applaudissements saluait cette annonce, Henderson siffla son deuxième cognac. Une minute s'écoula avant que Hawk ne puisse poursuivre.

— Maintenant que l'invasion a commencé, les partisans seront nos yeux et nos oreilles derrière les lignes allemandes. Chacune de vos organisations

s'est vu attribuer une série de tâches. Dans trois heures, lorsque les premières troupes d'infanterie prendront d'assaut les plages françaises, les partisans auront mené sept cents opérations de sabotage visant les moyens de communication et les capacités de déplacement de l'ennemi. Le plus dur reste à accomplir, et nombre d'entre nous ne verront pas le jour se lever, mais c'est le prix à payer pour libérer la France de la tyrannie.



Le chef de la Résistance d'Abbeville accepta de mauvaise grâce de procurer à Henderson les vingt litres de carburant qui lui manquaient pour regagner Beauvais.

— Vous comprendrez aisément qu'il n'est pas possible de braver le couvre-feu, ajouta-t-il. Mes hommes feront le nécessaire demain matin. En attendant, vous devrez demeurer dans cet hôtel.

Aux alentours de quatre heures et demie, lorsque Maxine, Hawk, les chefs de réseau et leurs gardes du corps eurent quitté l'établissement, Marc et Henderson se retirèrent dans une chambre du premier étage.

Être assigné à résidence à l'endroit même où s'était tenue la réunion n'avait rien de rassurant. Redoutant qu'un traître à la solde de la Gestapo ne se soit glissé parmi les convives, Henderson eut les pires difficultés à trouver le sommeil.

Il ouvrit un œil à huit heures du matin et trouva Marc planté devant la fenêtre.

— Ce doit être terrible, là-bas, sur la côte, dit ce dernier. Les Allemands ont eu quatre ans pour fortifier les plages.

— Le vent souffle fort. La mer doit être mauvaise. Les gars de l'infanterie ont dû passer un sale quart d'heure, dans leurs barges de débarquement.

— Vous pensez qu'ils ont une chance d'y arriver ?

— Ceux qui ont planifié cette opération en sont convaincus. C'est tout ce qui importe.

— Que contient le dossier que vous a remis le colonel Hawk ? demanda Marc en désignant l'épaisse enveloppe posée sur la table de nuit.

— Nous avons une tâche particulière à remplir. Nous devons nous concentrer exclusivement sur cet objectif jusqu'à nouvel ordre.

Henderson sortit une carte de l'enveloppe et la déploya sur son lit.

— Je n'ai eu que quelques minutes pour m'entretenir avec le colonel, car il devait distribuer les consignes à tous les chefs de réseau. Le commandement militaire s'inquiète de l'opposition à laquelle seront confrontées nos troupes, lorsqu'elles auront établi leur tête de pont et s'enfonceront dans les terres. Il redoute notamment les panzers allemands, comme les chars Tiger et Königstiger.

— Nous avons des blindés, nous aussi, fit observer Marc.

— Naturellement. Ceux de l'ennemi sont moins nombreux et plus difficiles à entretenir, mais supérieurs sur tous les plans : blindage, calibre, portée. À l'Est, des bataillons entiers de T34 soviétiques ont été anéantis à trois contre un.

— Mais nos tanks sont meilleurs que les chars russes, n'est-ce pas ?

Henderson haussa les épaules.

— Les Sherman américains sont rapides, mais leur blindage est insuffisant, et leurs équipages inexpérimentés. Les Britanniques sont plus aguerris, mais leurs engins ne font pas le poids.

— Les panzers ne sont sans doute pas indestructibles, dit Marc. Ils reculent depuis des mois devant les Soviétiques.

— En effet, confirma Henderson. Comme tous les tanks, ils ont un point faible : les chenilles et la tourelle, dont le blindage est moins épais afin de favoriser la mobilité. Un morceau de plastic ou une grenade judicieusement placée peuvent en venir à bout, pourvu qu'on parvienne à s'en approcher.

— En quoi consistera notre mission ?

— Selon nos renseignements, le commandement allemand a ignoré jusqu'au dernier moment si le débarquement aurait lieu près de Calais, par la voie la plus courte, ou plus à l'ouest, sur les plages normandes.

— Et vous, le savez-vous ?

Henderson secoua la tête.

— Sur ce point, le colonel est resté évasif. Sans doute l'ignore-t-il encore. Je gage que nous en apprendrons davantage dans quelques heures, en écoutant la BBC. Mais revenons à nos moutons, si tu le veux bien. L'état-major d'Hitler a décidé de fusionner deux unités de panzers pour créer le 108^e bataillon de chars lourds, qui est actuellement stationné dans l'Oise, pile entre Calais et la côte normande.

— À Beauvais, conclut Marc. Et c'est pour cette raison que Luc et Paul ont été chargés de détruire ce convoi ferroviaire.

— Exact. Cette opération faisait partie d'une vaste campagne de sabotage visant à affaiblir les forces ennemies avant le jour J.

À cet instant, on frappa à la porte. Henderson cacha précipitamment la carte sous une couverture. Une femme au dos voûté entra dans la chambre en traînant des pieds puis déposa sur un guéridon une cafetière et une assiette de tartines beurrées.

— Votre essence sera là dans une heure, dit la femme. Il serait préférable que vous vous mettiez en route aussitôt. Votre camion est visible depuis la rue.

— N'ayez pas d'inquiétude. Nous ficherons le camp dès que nous aurons fait le plein.

Dès que l'employée eut quitté la pièce, Marc commença à étudier la carte.

— Si le dossier dit vrai, le 108^e compte actuellement cinquante-six panzers, vingt-deux de modèle Tiger et trente-quatre de type Königstiger. Suite au sabotage, le bataillon souffre probablement d'une pénurie de

carburant et de pièces de rechange. Notre mission est la suivante : nous devons tout mettre en œuvre pour que l'unité demeure aux environs de Beauvais aussi longtemps que possible. Dans un deuxième temps, lorsqu'elle se mettra en route vers la ligne de front, nous nous efforcerons de ralentir sa progression.

DEUXIÈME PARTIE
15 et 16 juin 1944

CHAPITRE DIX

JEUDI 15 JUIN 1944

En 1940, les Allemands avaient déferlé sur la France en uniformes flambant neufs. Aux yeux de la population, leur équipement ultramoderne avait un aspect futuriste. Ces premières troupes d'occupation avaient reçu l'ordre de se comporter de façon civilisée envers la population. Ceux qui se livraient au pillage ou brutalisaient les civils étaient frappés de lourdes punitions.

Quatre ans plus tard, les soldats qui avaient investi l'un des plus importants cafés du centre-ville offraient un spectacle plus inquiétant. Autrefois ville de garnison de la Luftwaffe, Beauvais grouillait désormais de tankistes du 108^e bataillon de chars lourds, survivants de deux unités longuement engagées sur le front de l'Est.

Six millions d'Allemands et quinze millions de Soviétiques avaient perdu la vie depuis l'invasion de la Russie. Les deux camps avaient tour à tour employé la stratégie de la terre brûlée et encouragé leurs troupes en déroute à incendier cités et villages au cours de leur retraite.

Bon nombre de civils qui avaient réchappé aux combats avaient été fusillés ou déportés, soit dans les goulags de Sibérie, soit dans les camps de concentration nazis.

Rompus au spectacle de tels actes de cruauté, les vétérans du front russe redéployés en France se comportaient comme des barbares. Leur fréquentation rendait Henderson extrêmement nerveux. Tenter d'établir un lien avec ces brutes, c'était comme caresser un dogue affamé qui pouvait mordre à tout instant.

Leurs uniformes étaient rapiécés. À l'exception des adolescents recrutés de fraîche date, tous portaient la barbe.

Engoncé dans sa veste brune de l'OT, Charles Henderson disputait une partie de poker avec quatre tankistes aux mines patibulaires. Jugeant le service trop lent, l'un d'eux brandit son pistolet de service et menaça le serveur de lui tirer une balle dans le pied.

Les soldats manifestèrent bruyamment leur hilarité. Conscient que ceux qui contrariaient les hommes du 108^e finissaient souvent pendus à un réverbère ou au fond d'un fossé, Henderson les imita.

— Paire de huit et paire de cinq, annonça-t-il dans un allemand parfait

en posant ses cartes devant lui.

L'individu qui lui faisait face, un chef de tank nommé Otto Scholl, esquissa un sourire.

— Paire de reines et paire de neuf, dit-il. Je remporte la mise.

Tandis que son adversaire raflait l'équivalent de deux mois de solde, Henderson fit mine d'afficher une expression contrariée. En vérité, il se réjouissait d'avoir perdu. Il régnait dans le café une atmosphère électrique, et les choses auraient pu déraiper si Scholl avait été éliminé.

— Je suis à sec, messieurs, dit-il avant de quitter la table. Je vous souhaite une excellente fin de journée.

— Quant à moi, je crois qu'il est temps de ramasser mes billes, gloussa le chef de char.

Ses deux autres compagnons de jeu, qui comptaient bien se refaire, braillèrent leur mécontentement.

— Vous n'êtes pas en veine, OT, dit Scholl en adressant à Henderson une grande claque dans le dos.

Dans sa bouche, *OT* sonnait un peu comme une insulte. Comme tous les soldats, il éprouvait un certain ressentiment à l'égard des organisations non combattantes.

— Accepteriez-vous que je vous paye un verre... avec votre propre argent ?

Les deux hommes s'installèrent au bar et commandèrent des ballons de vin rouge.

— Vous devez voir du pays, dans votre branche, dit Scholl. Des nouvelles de la Normandie ?

— Rien de particulier. J'ai écouté la radio, comme tout le monde. Nos ennemis ont établi une tête de pont, mais ils progressent lentement. Je suis surpris que votre bataillon ne se soit pas encore mis en mouvement.

— Le haut commandement pense que ce débarquement pourrait être une manœuvre de diversion précédant une seconde opération à Calais ou à Dieppe.

— En tout cas, vous devez être impatients d'en découdre, dit Henderson. Scholl secoua la tête.

— Je crois que j'ai fait ma part du boulot, et je ne suis pas mécontent de laisser d'autres gars prendre le relais. Et puis, la Normandie, ce n'est pas la porte à côté.

Henderson feignit la surprise.

— Je ne comprends pas. Vous n'êtes qu'à deux jours des côtes.

— Les panzers ne sont pas conçus pour parcourir de longues distances. Il nous faudrait les acheminer par voie ferrée.

— Et il n'y a plus une ligne qui n'ait été sabotée par les terroristes...

— Ces foutus tanks ont besoin d'une révision tous les cent cinquante kilomètres. Leur vitesse de pointe est correcte, mais ils commencent à déguster dès qu'on les pousse au-delà de vingt kilomètres-heure. De version

en version, les ingénieurs n'ont pas cessé d'alourdir le Tiger, et le moteur atteint ses limites. Aucun char n'atteindrait la Normandie par la route sans tomber en carafe une ou deux fois.

— Et pour l'essence ?

— En quoi est-ce que ça vous intéresse ?

— Simple curiosité. Ces monstres doivent être plutôt gourmands. Et puis, pour être tout à fait franc, je ne serais pas mécontent que vous restiez dans les parages. Ça me laisserait une chance de récupérer mon oseille.

Scholl éclata de rire, puis palpa le magot qui gonflait la poche de sa veste.

— Je vais envoyer cette petite fortune à ma sœur avant que vous ne remettiez vos sales pattes dessus.

— Vous êtes impitoyable, sourit Henderson en consultant sa montre. Mais l'heure tourne. Il faudrait vraiment que je me remette au boulot.

— Je ne vous retiens pas.

— Le problème, c'est que je suis censé surveiller les ponts sur la route d'Amiens, mais mon camion est à sec. J'ai entendu dire qu'un train de carburant devait arriver en ville cette semaine.

— Ne vous faites pas d'illusions. Vous n'en recevrez pas une goutte. Le bataillon sera servi en priorité. Et pour votre gouverne, il n'est pas question d'un train, mais de camions-citernes. Si tout se passe comme prévu, ils seront ici ce soir même.

— Si vous me procurez cinquante litres d'essence, vous n'aurez pas à le regretter, sourit Henderson.

— Pourquoi êtes-vous si impatient de retourner au travail ? Pourquoi ne pas rester ici et vous la couler douce ?

— Je préfère me tenir occupé. Et ces parties de poker me coûtent les yeux de la tête.

Soudain, un coup de feu retentit. Le tankiste qui avait menacé le serveur venait de mettre sa menace à exécution. Les hommes du 108^e éclatèrent de rire et applaudirent à tout rompre tandis que le pauvre garçon se tordait de douleur sur le carrelage.

— On t'avait dit de te dépêcher, feignant de Français ! hurla Scholl.

N'écoutant que son courage, la jeune femme qui tenait le bar se précipita auprès de son collègue blessé.

— Tout le monde dehors ! cria-t-elle dans un mauvais allemand. On ferme !

Les soldats s'esclaffèrent de plus belle. Lorsque la serveuse se baissa pour aider le blessé à se redresser, l'un d'eux la saisit par la taille, laissa ses mains glisser sur ses fesses puis déchira sa jupe d'un coup sec. Ses compagnons produisirent un concert de cris bestiaux.

— Oublie ton fiancé, ma belle, et cours chercher nos commandes, aboya-t-il. Et si tu ne te presses pas, nous mettrons le feu à ce café, gronda ce dernier avant de porter un coup de pied au serveur.

— Ces bouffeurs de grenouilles nous regardent de haut, ajouta l'un de ses camarades, mais ils ne se privent pas pour empocher notre argent !

Une bouteille de vin fendit les airs et brisa le grand miroir placé derrière le comptoir. L'instant suivant, les tankistes entamèrent une mise à sac méthodique de l'établissement.

— Ça me rappelle la Pologne ! s'exclama joyeusement Scholl tandis que les rideaux s'embrasaient.

Henderson tenta d'échafauder une stratégie permettant de sauver l'établissement du désastre et de soustraire les employés à la cruauté de leurs tourmenteurs, mais il dut se rendre à l'évidence : il devait faire face à une quarantaine de soldats sans foi ni loi, et son uniforme de l'OT le mettait en position de faiblesse. Il ne lui restait plus qu'à quitter discrètement les lieux et à prier pour que les tankistes abandonnent leurs proies et rejoignent leur cantonnement sans laisser de cadavres dans leur sillage.



— Qu'est-ce que tu fiches ? gronda Luc. Ça fait une heure que je te cherche.

D'un coup de pied, il renversa le tabouret de traite sur lequel Paul était assis. Ce dernier parvint à éviter la chute *in extremis*, mais une petite aquarelle et un carnet de croquis atterrirent dans l'herbe.

— J'ai charrié dix-huit sacs d'oignons et quarante de patates, lança Luc en brandissant un poing menaçant. Ta sœur est morte, c'est entendu. Ce n'est pas une excuse pour jouer les tire-au-flanc et passer la journée à gribouiller.

Paul était perplexe. Chaque fois que Luc lui donnait l'impression d'agir de façon plus civilisée, un événement imprévu réveillait son comportement tyrannique.

— Il reste des choses à porter ? demanda-t-il. Je t'aurais volontiers donné un coup de main, si tu me l'avais demandé.

Luc lui adressa un sourire méprisant.

— Regarde-toi. Tu es maigre comme un clou. Si je ne t'avais pas vu à poil sous la douche de l'école, je jurerais que tu es une fille.

Paul envisagea de lui dire ses quatre vérités, mais ils se trouvaient près de l'étang, non loin de la tombe de Rosie, à distance de la ferme des Morel. Si Luc perdait la tête, personne ne viendrait s'interposer.

— Sa Majesté Jade m'a chargé de t'avertir que le déjeuner serait bientôt servi, dit ce dernier.

Dès que Paul se fut penché pour ramasser ses dessins, Luc lui arracha le carnet des mains. Il y jeta un bref coup d'œil et resta en arrêt devant un croquis magnifiquement exécuté. À la place de la tombe, Paul avait représenté sa sœur en pied, posant parmi les roseaux.

— Tu es peut-être un minus, mais un minus talentueux, admit Luc avant de lui remettre le calepin. Rosie est très ressemblante.

Paul, qui vivait ici depuis la mort de sa sœur, prenait généralement ses repas dans la salle à manger du corps de ferme. Cependant, Marc et PT ayant passé le plus clair de leur temps à accomplir les travaux agricoles les plus ingrats, l'odeur de fumier qui les accompagnait conduisit la cuisinière à rassembler tout le monde à l'office.

— Personne ne meurt de faim ici, à ce que je vois, dit Luc en se servant une louche de ragoût d'agneau.

Paul se garda d'évoquer ce qui s'était passé au bord du lac. Il préférait mener seul ses batailles, et ne voulait passer ni pour un mouchard, ni pour un dégonflé.

— J'ai découvert quelque chose, ce matin, annonça PT. Vous connaissez tous Corentin ?

Paul, Luc et Marc hochèrent la tête.

— Un brave gars, dit ce dernier. Je ne le connais pas très bien, mais il travaillait dur quand je vivais ici, à la ferme.

— Il a un cousin, Gilbert, qui est concierge à Beauvais, poursuivit PT. Il se plaignait du comportement des locataires du dernier étage. Il a mené sa petite enquête, et découvert que l'appartement abritait des membres de la Milice.

Paul afficha une expression stupéfaite.

— Ces salauds ont tellement peur que les résistants s'en prennent à leur famille. Je pensais que leurs femmes et leurs enfants se trouvaient en lieu sûr.

— C'est le cas, confirma PT. Selon Corentin, il s'agit d'une planque. Les miliciens vont et viennent. L'appartement accueille entre deux et vingt personnes, selon les circonstances.

— Voilà une information primordiale, dit Marc. Les effectifs de la Milice semblent varier en fonction des opérations ordonnées par les autorités d'occupation. Si nous plaçons les lieux sous surveillance, nous saurons à quoi nous en tenir.

— Qu'en dit le capitaine ? demanda Luc.

— J'ai demandé à Corentin de ne rien dire à Jean et à Henderson pendant un jour ou deux, dit PT.

— Pour quelle raison ? s'étonna Marc.

— Parce que Jean est tenaillé par la peur des représailles. Il ne veut prendre aucun risque. Et Henderson ne se préoccupe que de la mission qui lui a été assignée : saboter le 108^e bataillon.

— Il n'y a aucun signe d'activité de la Milice depuis la fusillade de l'orphelinat, dit Paul. Je pense qu'il est préférable de ne pas les provoquer.

— Mon point de vue, c'est que nous avons une chance de déroutier ces salopards, dit PT.

Marc hocha la tête en signe d'assentiment.

— D'autant que le débarquement a pris tout le monde de court.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous n'informez pas Henderson, s'agaça Paul. Je sais qu'il est concentré sur le 108^e, mais il y a

deux cents gars qui se roulent les pouces dans les bois. Nous n'aurions aucun mal à placer la planque des miliciens sous surveillance.

— Je pense que nous devrions commencer par y jeter un œil, expliqua PT. Le cousin de Corentin possède un double des clés de tous les appartements et j'aimerais en savoir davantage sur le commandant Robert.

À l'évocation de ce nom, Paul se raidit.

— Je veux qu'il crève, dit-il. Mais les Allemands sont à cran depuis que les Alliés ont mis le pied sur le sol français. Si un haut gradé de la Milice était liquidé, ils fusilleraient des centaines de personnes, ou mettraient le feu à la ville.

— Je sais, répliqua PT. Je ne dis pas que nous devons passer à l'action immédiatement, mais nous savons que les miliciens vivent loin de chez eux. Ils emploient de fausses identités pour nous empêcher de remonter jusqu'à leurs familles.

Paul commençait à comprendre.

— Selon toi, nous devrions nous renseigner sur sa véritable identité ? C'est pour cela que tu veux fouiller l'appartement ?

PT hocha la tête.

— Il est responsable de la Milice dans la région de Beauvais. Il doit conserver des papiers compromettants. Je ne sais pas encore si nous lui brûlerons la cervelle la semaine prochaine ou s'il sera jugé par un tribunal après l'armistice, mais je refuse de respirer le même air que l'ordure qui a tué Rosie.

Paul hocha solennellement la tête.

— J'aimerais t'accompagner à l'appartement.

— C'est entendu, dit PT. Et vous deux, qu'est-ce que vous en dites ?

— Quatre garçons ne peuvent pas se balader dans les rues de Beauvais sans attirer l'attention, dit Marc. Et je ne peux pas abandonner la ferme.

— Je viendrai avec vous, annonça Luc.

— Un guetteur sur le trottoir, un autre dans l'escalier et un agent pour fouiller l'appartement, c'est tout ce dont nous avons besoin.

— Un trio fera l'affaire, confirma PT. Nous irons jeter un œil à cette planque dès que nous aurons terminé notre déjeuner.

CHAPITRE ONZE

Les maquisards du nord-est de Beauvais avaient la gâchette facile. Redoutant d'être abattu sans sommations, Henderson ôta son uniforme de l'OT et enfila des vêtements civils avant de s'enfoncer dans la forêt.

Lorsqu'il atteignit la clairière, il découvrit que la rumeur l'avait précédé.

— Avez-vous appris ce qui s'est passé à Beauvais ? demanda Jean, planté devant sa tente de commandement. On dit que le centre-ville est à feu et à sang.

— Je me trouvais dans le café où tout a commencé, dit Henderson. Un gars du 108^e a tiré une balle dans le pied d'un serveur, puis ils ont décidé de démolir l'établissement.

— On m'a dit que le pillage s'était étendu à tout le quartier.

— Avant de foutre le camp, j'ai vu ces salauds débouler dans la rue et s'en prendre aux passants.

— Pire que des bêtes, gronda Jean. Par chance, ils ne devraient pas demeurer très longtemps dans la région, si mes renseignements sont exacts.

— Qui sont vos informateurs ?

— Les Allemands ont du mal à tenir leur langue, lorsqu'ils sont en bonne compagnie. Et nous comptons plusieurs contacts parmi les prostituées. Leurs témoignages se recoupent. Tout porte à croire que le bataillon s'apprête à rejoindre la zone des combats.

Henderson, dont l'objectif consistait à entraver la progression des blindés, ne partageait pas l'enthousiasme de son rival.

— Les membres de mon équipe se trouvent-ils dans les parages ? demanda-t-il.

— J'ai aperçu Édith et Joël il y a quelques minutes. Ils ne peuvent pas être bien loin.

Henderson les trouva avec Samuel, dans un campement établi à quelques centaines de mètres du quartier général. Lorsqu'il apprit que Paul, Luc et PT s'étaient rendus en ville sans son autorisation, il entra dans une colère noire.

— Et que comptent-ils faire, là-bas ? rugit-il.

Édith connaissait les projets de ses camarades, mais elle se refusa à vendre la mèche.

— Nous n'en avons pas la moindre idée, monsieur.

— Bon sang, j'ai une opération à mettre sur pied. Nous devons frapper

dès ce soir. Il me faut des gens de confiance.

— Ce bois grouille de partisans prêts au combat, fit observer Samuel.

— Jean n'appuiera pas une opération visant à retarder le départ du 108^e. Ces salauds de tankistes ont toujours été indisciplinés, mais depuis le débarquement, ils laissent libre cours à leurs pires instincts.

— Mais bon nombre de gars n'en peuvent plus d'être réduits à l'inaction. Ils passent leurs journées à dévorer toutes ces publications clandestines qui appellent au sacrifice patriotique. Je suis convaincu qu'ils vous suivront. Ils sont prêts à tout pour débarrasser leur pays des fascistes, et impatients de se battre.

— C'est une possibilité à envisager... dit Henderson en se frottant pensivement le menton.

— Ce sont des bleus, grommela Édith. Nous avons des fusils et du plastic, mais nous n'en ferons pas des soldats en un après-midi.

— En effet, approuva Henderson en se dirigeant vers sa tente. Mais nous n'avons guère le choix. Samuel, Joël, rassemblez les volontaires que vous jugerez les plus expérimentés. Et tâchez d'être discrets. Jean ne doit rien savoir.

Lorsque les deux garçons se furent mis en route, Édith étudia les cartes exposées dans l'abri d'Henderson.

L'aviation alliée s'étant assuré la maîtrise de l'espace aérien français, les véhicules du 108^e bataillon, dissimulés sous des filets de camouflage, étaient dispersés dans plusieurs campements aux environs de Beauvais. Les maquisards qu'Henderson avait envoyés en reconnaissance avaient localisé cinquante des cinquante-six panzers, une vingtaine de pièces d'artillerie motorisée et plusieurs véhicules spéciaux, comme des blindés de déminage et des tanks lance-flammes.

Penché sur la carte où il avait fait figurer ces points stratégiques, Henderson s'efforçait de deviner le trajet qu'emprunteraient les camions-citernes et de définir les lieux les plus propices aux embuscades.

— Ils ne prendront pas le risque de former une colonne, dit-il. Une seule bombe lâchée depuis les airs suffirait à détruire tout le convoi. Nous aurons affaire à des véhicules isolés empruntant des routes différentes sur une période d'au moins sept heures.

— Nous devons donc former plusieurs équipes, conclut Édith.

— On dirait que je n'ai plus rien à t'apprendre en matière de stratégie, sourit Henderson.



Paul, Luc et PT ne savaient rien de l'émeute provoquée par la 108^e, mais les rues désertes de Beauvais leur inspiraient un étrange sentiment d'insécurité.

Avec sa façade de marbre et sa porte à tambour, l'immeuble où les miliciens avaient établi leur planque était digne des quartiers les plus aisés de

la capitale.

Assis sur un banc, les trois garçons observèrent l'édifice pendant une trentaine de minutes. Ils ne virent qu'une jeune femme entrer précipitamment et deux officiers de la Luftwaffe quitter les lieux pour prendre place à l'arrière d'une voiture avec chauffeur.

Lorsque Gilbert, le cousin de Corentin, apparut dans le hall d'accueil armé d'un balai et d'un seau, Paul et PT se levèrent et traversèrent la rue, laissant Luc à son poste de guet.

— Nous sommes des amis de Corentin, chuchota PT à l'oreille de son contact. J'ai quelques questions à vous poser à propos des miliciens qui occupent le dernier étage.

Gilbert était un jeune homme d'une vingtaine d'années aux épaules larges et au menton carré. Il avait échappé au Service du travail obligatoire en raison de légers troubles de la motricité d'origine nerveuse.

— Il n'y a personne là-haut, répondit-il. Vous voulez jeter un œil ?

— Moins fort ! lança Paul. Les murs ont des oreilles.

Gilbert posa son balai contre le mur et poussa une porte de service dissimulée dans un panneau de bois. Il les invita à pénétrer dans une petite pièce aveugle où étaient entreposés les produits d'entretien.

— Enfilez ça, dit-il en leur remettant deux blouses identiques à la sienne.

— Comment pouvez-vous être certain que l'appartement est inoccupé ? demanda PT en boutonnant le vêtement étroit.

— Je suis chargé d'arroser les plantes quand les gars de la Milice sont absents.

— Qui vous a donné cette consigne ?

— Le commandant, répondit Gilles en s'emparant d'une clé suspendue à un crochet. Tenez, elle vous sera utile.

— Le commandant Robert ? demanda Paul.

Gilbert hocha la tête.

— A-t-il dit quand il serait de retour ?

— Dans un jour ou deux. Peut-être davantage. Parfois il s'absente pendant plusieurs semaines.

Paul et PT, qui n'imaginaient pas se procurer aussi facilement un moyen de pénétrer dans l'appartement, échangèrent un sourire.

Les deux agents regagnèrent le hall puis gravirent les douze volées de marches menant au sixième.

Les quartiers de la Milice occupaient tout l'étage. De toute évidence, ceux qui se cachaient là ne souffraient pas des restrictions alimentaires. Un vaste potager avait été aménagé sur la terrasse. Une pièce abritait un clapier à lapins.

Avant guerre, cet appartement avait sans nul doute été l'un des plus luxueux de la ville. Désormais, il embaumait la crasse et le tabac froid. Des dizaines de bouteilles vides jonchaient le sol du salon. Les tapis anciens étaient criblés de brûlures de cigarettes.

Reconverties en dortoirs, la salle à manger et les deux chambres attenantes pouvaient accueillir une vingtaine de miliciens. Si la plupart des lits étaient garnis de matelas nus, deux d'entre eux disposaient de draps et de couvertures. Des photos étaient punaisées aux murs les plus proches, signe que ces couchettes étaient régulièrement occupées par les mêmes personnes.

Les agents se concentrèrent sur une petite chambre qui ne comptait qu'un lit, une armoire et un bureau. Dans une commode, Paul trouva deux vieux pistolets d'ordonnance. Sur une photo posée près du téléphone, PT reconnut Robert posant en compagnie de deux jeunes filles. Il démontra le cadre mais ne trouva aucune inscription au dos du cliché.

En fouillant dans la corbeille à papier, Paul dénicha quelques documents riches d'enseignements.

Le premier était une carte de membre d'un club de tir parisien établie au nom de Pierre Robert.

— L'ordure qui a tué Rosie n'a pas fait mouche par hasard, annonça Paul en montrant sa trouvaille à PT. J'ai aussi un reçu venant d'une blanchisserie de Beauvais, et une facture d'eau impayée adressée à Pierre Robert. Apparemment, il tient un café à Billancourt, tout près de Paris.

— On a son adresse, se réjouit PT en détachant une photo de Robert punaisée sur le mur, derrière le bureau.

— Eh, fais gaffe, dit son camarade. Il va s'apercevoir qu'elle a disparu.

— Dans ce foutoir ? Il pensera qu'elle s'est décrochée et qu'elle a été jetée par inadvertance.

Sur ces mots, il scruta intensément le visage du chef milicien.

— Toi, mon petit pote, tu n'imagines pas à quel point je suis impatient de te retrouver.

CHAPITRE DOUZE

Après avoir étudié sa carte d'état-major, Henderson définit trois positions où, selon toute probabilité, ses hommes auraient de bonnes chances d'intercepter les camions-citernes et leur escorte.

Il forma trois escouades de quatre combattants, plaça la première sous les ordres de Joël, la deuxième sous l'autorité de Samuel et d'Édith, et prit le commandement de la troisième.

À huit heures et demie du soir, il était embusqué dans les hautes herbes, à l'intérieur d'un virage, en compagnie de Marc et Paul. Ce dernier lui offrit un pilon de poulet emporté dans sa musette. Henderson, qui ne lui avait pas pardonné son escapade en ville, lui lança un regard noir.

— Je ne m'attendais pas à ce que trois de mes meilleurs éléments s'octroient une permission sans mon autorisation, gronda-t-il. Ne vous avais-je pas dit que nous devons nous concentrer exclusivement sur le 108^e ?

— Tout est ma faute, dit Paul. PT a reçu une information capitale concernant le commandant Robert, et je pensais que...

— Je me fiche de vos explications ! Je vous rappelle que je suis votre supérieur et que vous devez appliquer mes ordres, rien que mes ordres. Et toi, Marc, tu les connais aussi bien que moi depuis la réunion d'Abbeville.

— En effet, monsieur.

— Où sont Luc et PT ?

— Quand nous avons regagné la forêt, on nous a informés que vous étiez partis en opération. Nous avons récupéré notre équipement et étudié les cartes dans votre tente. Paul et moi sommes venus vous retrouver. PT et Luc comptaient rejoindre l'escouade d'Édith et de Samuel.

Si ces décisions témoignaient du sens de l'initiative de ses agents, Henderson, hors de lui, n'était pas disposé à les approuver.

— Nous pleurons tous la disparition de Rosie, dit-il. C'est en sa mémoire que nous devons continuer à nous battre. Elle n'approuverait pas que vous vous détourniez de votre mission pour traquer un seul homme.

— C'est exact, monsieur, dit Paul.

Le capitaine hocha longuement la tête puis annonça :

— J'ai choisi ce lieu en raison de sa position centrale. Les deux autres escouades se trouvent à moins d'un kilomètre. Si des échanges de tirs se font entendre, nous pourrons leur prêter main-forte.

— Capitaine ! lança Daniel, perché au sommet d'un arbre à une vingtaine de mètres de là. Je vois huit véhicules, dont trois camions-citernes. Ils se trouvent à six cents mètres, et ils filent à plein régime.

Henderson se tourna vers Marc et Paul.

— Une chance que vous m'ayez rejoint. Nous allons frapper puis battre aussitôt en retraite.

Puis il s'adressa aux trois partisans.

— Et que personne ne joue au héros. Est-ce bien clair ?

— Oui, monsieur.

Henderson brandit une planche sur laquelle étaient ficelés des pains de plastic et s'apprêta à la lancer sur la route avant le passage du véhicule de tête.

Daniel, qui avait quitté son poste d'observation, jaillit des fourrés, le souffle court, tandis que le grondement des moteurs s'amplifiait.

— Je peux vous filer un coup de main ?

— Non, fiche le camp, ça va chauffer. Cours sans t'arrêter jusqu'au campement, aussi vite que possible.

La lumière du jour commençant à décliner, le véhicule qui ouvrait le convoi roulait tous phares allumés.

— Écartez-vous, ordonna Henderson à l'adresse des partisans. Attendez la première explosion, puis balancez tout ce que vous avez sur le camion-citerne.

Paul piocha quelques grenades dans son sac. Marc s'allongea à plat ventre et colla l'œil à la lunette de son fusil. Le capitaine se redressa, posa un genou à terre, et fit glisser la planche sur la chaussée, devant un camion transportant un lourd canon antiaérien.

La roue avant gauche dispersa les pains d'explosifs qui explosèrent une seconde plus tard, soulevant l'arrière du véhicule et détruisant l'essieu arrière.

Henderson se baissa pour éviter une pluie de shrapnels. Le chauffeur du camion qui roulait en deuxième position fut tué net par l'onde de choc. La bâche s'étant embrasée, les soldats qui voyageaient à l'arrière enjambèrent les ridelles et s'égaillèrent dans les champs voisins.

Marc, qui s'était positionné en avant de la colonne, remonta tranquillement la route arme au poing. Il abattit froidement les chauffeurs de deux des trois camions-citernes avant de se mettre à couvert. Paul et les trois maquisards lâchèrent une pluie de grenades, puis tous les membres du commando se mirent à courir.

Les trois citernes explosèrent simultanément, soulevant un rideau de flammes, puis une intense vague de chaleur balaya les sous-bois. Redoutant d'être avalé par le brasier, Paul continua à sprinter droit devant lui. Lorsque le fracas produit par la destruction des véhicules se fut dissipé, il entendit des pas précipités dans son dos. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, espérant trouver Henderson lancé sur ses talons, et aperçut un berger allemand suivi de deux soldats. Si Paul était en excellente forme physique grâce à l'entraînement reçu en Angleterre, il n'avait rien d'un athlète.

L'animal gagna rapidement du terrain, lui bondit dessus et le renversa sur le sol. Paul roula sur le dos, saisit le couteau glissé dans sa ceinture, fléchit les jambes et tenta vainement de repousser son agresseur. Lorsque le chien enfonça les crocs dans sa cuisse, il plonge la lame dans son cou, sectionnant sa moelle épinière. Il se redressa, dégaina son pistolet mais réalisa aussitôt qu'il n'aurait pas le temps d'abattre les deux soldats avant qu'ils n'atteignent sa position.

Un coup de feu claqua dans son dos. L'un des Allemands s'effondra. Un couteau de jet fendit les airs et se ficha dans le cou de son compagnon. En se retournant, Paul découvrit Marc et Daniel accroupis derrière un buisson. Ce dernier, l'air hagard, tenait en main un pistolet fumant.

— Tu n'es pas blessé ? demanda Marc avant de se pencher sur sa victime afin de récupérer son couteau.

— Ce clebs m'a mordu, gémit Paul.

Marc se tourna vers Daniel.

— Joli tir, dit-il.

— S'il te plaît, ne dis rien à Henderson. Il m'avait défendu d'emporter une arme.



Henderson rejoignit le quartier général à vingt-deux heures dix. Marc le suivait à la trace, mais Paul et Daniel s'étaient laissé distancer d'un demi-kilomètre en vingt-cinq minutes de course.

Jean et ses adjoints prirent le capitaine à partie avant qu'il n'ait pu reprendre son souffle.

— Cette fois, vous avez dépassé les bornes ! cria l'ancien instituteur. Cet après-midi, quatre citoyens de Beauvais ont été massacrés. Des commerces ont été saccagés, et une dizaine de femmes violentées. Comment avez-vous osé prendre des décisions dans mon dos et recruter mes gars pour vous livrer à de telles provocations ?

Au même instant, hors d'haleine, Luc déboula dans la clairière.

— Monsieur, dit-il, PT et moi avons rejoint le groupe d'Édith et Samuel. Apparemment, le convoi qu'ils étaient chargés d'intercepter n'a pas emprunté l'itinéraire prévu. En désespoir de cause, nous avons progressé discrètement jusqu'au camp ennemi afin de recueillir des renseignements.

— Vous avez outrepassé mes ordres, gronda Henderson.

Luc ignore cette remontrance.

— Les équipages sont sur le départ, et plusieurs véhicules de soutien logistique se sont déjà mis en route. Cependant, il semblerait qu'une unité d'artillerie motorisée ait été chargée d'exercer des représailles.

— Et comment le sais-tu ? demanda Jean.

— Édith comprend l'allemand. Elle s'est approchée d'un groupe d'officiers. Ils savaient qu'un convoi avait été attaqué et ils avaient l'intention,

je cite, « de donner une bonne leçon aux terroristes avant de foutre le camp ».

— Je savais que ça finirait par arriver ! rugit Jean.

— Les Boches sont déjà en route vers notre position ?

— Je ne sais pas, répondit Luc. Nous avons placé des charges à retardement sous les camions. J'ai volé un vélo et sprinté jusqu'ici pour vous avertir. Si tout s'est passé comme prévu, PT a disposé des explosifs sur la route.

Ivre de colère, Jean aboya au visage d'Henderson.

— Vous n'êtes même pas capable de contrôler une bande de gamins ! Les Allemands vont nous tomber dessus. Que comptez-vous faire pour sauver mes hommes du massacre, capitaine ?

Avant que ce dernier n'ait pu formuler une réponse, l'un des jeunes adjoints de Jean brandit un pistolet et le braqua sur la poitrine d'Henderson.

— Vous étiez notre invité dans ces bois, mais vous ne nous avez apporté que du malheur.

— Assez ! lança Jean. Range ton arme. Où nous mènerait ce règlement de comptes ?

— Nous aurons bientôt fichu le camp, dit Henderson. Quant aux représailles, vous n'avez plus de souci à vous faire.

— Nos ennemis disposent de blindés et de pièces d'artillerie !

— Les soldats du 108^e ont une sale réputation, mais ils ont reçu l'ordre de faire route vers la Normandie. Pas question pour eux de gâcher leurs maigres réserves en munitions et en carburant pour liquider ce maquis.

Henderson se tourna vers Marc.

— Va chercher les cartes.

Paul, Daniel, Édith et Joël se présentèrent l'un après l'autre au rapport. Leurs témoignages confirmèrent que les tankistes achevaient leurs préparatifs de départ.

Henderson déplia sa carte de la région sur le sol de façon à ce que Jean, ses adjoints et les agents de CHERUB puissent l'étudier.

— Ils ont reçu l'ordre de se porter au plus vite au-devant de l'ennemi. En conséquence, ils ne se détourneront pas vers Beauvais pour exercer des représailles. En revanche, cette zone-là pourrait être menacée.

Du bout du doigt, le capitaine décrivit un ovale englobant l'exploitation de Morel, l'orphelinat et les deux hameaux voisins.

— Nous devons les protéger, dit Jean.

— Que peuvent des fusils et des grenades contre un bataillon de blindés ? grogna Luc.

Henderson approuva d'un signe de tête.

— Nous ne pouvons pas nous lancer bille en tête à l'assaut du 108^e. Mais dès que leurs colonnes se seront mises en route, nous ne cesserons de les harceler jusqu'en Normandie. Leur progression sera délicate. Les panzers ne dépassent pas quinze kilomètres-heure. Ils devront contourner des ponts incapables de supporter leur poids et être ravitaillés en carburant au moins

deux fois par jour.

Luc se tourna vers Jean et esquissa un sourire malveillant.

— Une fois de plus, nous allons nous battre pendant que vos gars se terrent dans cette forêt.

Henderson fusilla son agent du regard, puis il se tourna vers l'ancien instituteur.

— Les vivres et le matériel que nous allons laisser derrière nous resteront à la disposition de vos hommes. Je vais devoir former deux équipes. Cinq ou six de vos partisans rendraient notre mission plus facile.

Le capitaine s'efforçait d'être conciliant, mais Jean éprouvait à son égard un vif ressentiment.

— Je n'essaierai pas de dissuader ceux qui se porteront volontaires, répondit-il.

Henderson jeta un œil au cadran de sa montre, puis s'adressa à ses agents.

— Les premiers panzers vont se mettre en route. Vous avez vingt minutes pour préparer votre équipement.

CHAPITRE TREIZE

Si un petit nombre de maquisards se cachaient dans les bois dans le seul but d'échapper au Service du travail obligatoire, la plupart n'aspiraient qu'à en découdre avec l'ennemi. Henderson en sélectionna six parmi les plus aguerris puis passa ses troupes en revue en présence d'Édith, de Daniel, de Michel et des agents de CHERUB.

— Nous formerons deux unités, annonça-t-il. PT, tu dirigeras l'escouade A, avec Luc, Marc, Édith, Daniel, Michel et deux partisans sous tes ordres. Votre mission consistera à traquer le 108^e bataillon, à détruire les véhicules victimes de panne mécanique immobilisés en queue de convoi et, si possible, à le dépasser afin de leur bloquer le passage ou de saboter les ponts.

Marc et Édith quittèrent les rangs pour distribuer des rations de survie, des gourdes, des grenades et des munitions.

— Ce ne sera pas une promenade de santé, poursuivit le capitaine. Tout au long de cette opération, vous devrez vous procurer des vivres par vos propres moyens. Nous n'aurons aucun moyen de communiquer, mais j'ai prévu des points de repli ici, près de Beauvais. Si vous avez épuisé vos munitions ou si vous vous trouvez, pour une raison ou pour une autre, dans l'impossibilité de poursuivre la mission, vous regagnerez Paris. Pour ma part, je dirigerai l'escouade B.

Henderson s'agenouilla puis posa l'index sur un point de la carte situé à mi-chemin de la côte normande.

— Rouen est une importante base logistique allemande. À moins que le 108^e ne se soit lancé dans une opération de diversion, tous ses véhicules devront s'y rendre pour faire le plein. Je vais emprunter le camion de l'OT. Compte tenu de la lenteur des panzers, je pense pouvoir gagner Rouen avant eux. Et vous ferez tout votre possible pour freiner leur progression. Des questions ?

À cet instant, agents et partisans se tournèrent vers Daniel.

— Je sais que vous pensez qu'il est trop jeune, dit Henderson. Mais il s'est porté volontaire, et il a déjà prouvé sa valeur à plusieurs reprises. Si j'ai appris une seule chose au cours de cette guerre, c'est qu'il n'existe aucun lien entre l'âge d'un combattant et son aptitude au combat. En conséquence, il rejoindra l'escouade B aux côtés de Michel.

Sur ces mots, le capitaine se retira dans son abri afin d'enfiler son

uniforme de l'OT et de rassembler les faux papiers qui lui permettraient de rejoindre Rouen en compagnie de ses complices costumés en ouvriers du bâtiment.

Les six membres de l'équipe de PT avaient reçu l'ordre de récupérer des bicyclettes dissimulées sous les branchages, à la lisière de la forêt, puis de rester au contact des panzers, dont la vitesse de pointe n'excédait pas vingt kilomètres-heure. Henderson leur remit des cartes détaillant les points de passage probables du 108^e, ainsi que les lieux propices aux embuscades.

Enfin, les agents échangèrent des adieux.

— Allez, il faut se mettre en route, annonça PT, qui méprisait ce genre d'effusions.

— Bonne chance, dit Henderson en lui serrant fermement la main.

Quelques minutes après le départ de l'escouade A, alors que le capitaine achevait ses ultimes préparatifs, le ciel s'illumina. Trois puissantes détonations se firent entendre, puis une formidable onde de choc balaya la clairière.

— Que tout le monde se mette à couvert ! cria Henderson en se jetant à plat ventre.

Au début de la guerre, les blindés allemands lancés sur la Pologne avaient inauguré une tactique permettant de déloger les soldats retranchés dans les forêts sans risquer la vie de leurs fantassins : ils effectuaient des tirs d'artillerie dans la canopée, transformant troncs et branchages en une averse d'éclats mortels.

Tout autour du capitaine, des javelots incandescents sifflaient dans toutes les directions, criblant le sol et les hommes.

Alors que Jean avait déplacé son quartier général le matin même, l'état-major du 108^e bataillon avait découvert son emplacement. La tente de commandement était en feu. Un partisan gisait sans vie, écrasé par un arbre déraciné, à trois mètres d'Henderson.

— Équipe B, en mouvement, cria-t-il en se redressant.

Paul jaillit d'un fourré, la démarche gauche, le visage ensanglanté.

— Bon Dieu, tu es blessé ? s'affola le capitaine.

— Ce n'est pas... ce n'est pas mon sang, bégaya le garçon.

— Nous nous en tiendrons au plan, dit Henderson. Tâche de rassembler les autres puis conduis-les jusqu'au camion.

— Et si les Boches ont formé une ligne de blindés entre nous et la grange ? demanda Paul.

— On ne peut rien exclure, mais si nous restons ici, nous serons tués.

Un nouveau tir de barrage illumina la cime des arbres, puis une seconde vague d'obus s'abattit sur la forêt. Après avoir retrouvé deux membres de son escouade et leur avoir ordonné de se mettre en route, Henderson courut jusqu'à son abri et se baissa pour récupérer la besace de cuir où il rangeait ses cartes. À l'instant où il se redressa, Jean se précipita sur lui.

— Espèce de salaud ! hurla-t-il. Vous êtes le responsable de ce

massacre !

Si Henderson ne pouvait pas donner tort à son rival, il n'éprouvait pas la moindre culpabilité. Il était un rouage de la machine de guerre alliée. En ces heures sombres, des innocents tombaient aux quatre coins du monde. En tant que militaire, il savait que la guerre ne pouvait être gagnée qu'au prix de lourds sacrifices.

— Rassemblez vos hommes, battez en retraite au cœur de la forêt et tenez-vous tranquilles, dit-il. Le 108^e est un bataillon mécanisé. Ils ne disposent pas d'infanterie pour vous chasser dans les bois, et ils n'ont pas le temps de soutenir un siège.

Sur ces mots, Henderson dégoupilla une grenade puis la lança dans son abri afin de détruire les notes et les plans qu'il ne pouvait emporter.

— Chaud devant ! cria-t-il.

À peine l'engin eut-il éclaté que Paul fit son apparition en compagnie de Joël et de Samuel.

— Où sont les autres ? demanda le capitaine.

— Deux partisans sont morts, deux autres ont disparu, répondit Samuel.

Tous les résistants capables de se déplacer avaient quitté les lieux. Henderson jeta un dernier regard aux corps mutilés qui jonchaient le sol.

— Il est trop tard pour lancer des recherches. Attrapez votre équipement et suivez-moi.

CHAPITRE QUATORZE

Si Henderson avait perdu la moitié de ses effectifs avant même d'avoir quitté la forêt, l'escouade de PT était parvenue à s'éloigner sans encombre de la zone ciblée par l'artillerie allemande. Ses membres pouvaient entendre les cris des agonisants et distinguer l'épaisse colonne de fumée noire qui s'était formée au-dessus de la clairière, à un kilomètre de leur position.

— Ils ont besoin d'aide, s'alarme Édith.

— On ne peut plus rien faire pour eux, dit Luc d'une voix blanche. Nous avons une mission à mener et aucun moyen de les secourir. Fin de l'histoire.

Tandis que des explosions continuaient à se faire entendre, l'escouade A atteint la lisière de la forêt. Au-delà, la campagne ne ressemblait en rien à l'exploitation de M. Morel. Elle était bâtie de fermettes délimitées par de hautes haies reliées entre elles par d'étroits chemins de terre. Ce bocage formait un labyrinthe qui permettait aux maquisards de quitter et de rejoindre la forêt en toute discrétion. En progressant vers la cache où étaient entreposées les bicyclettes, les agents entendirent des bruits de moteur et des grincements de chenilles, à quelques champs de là. Enfin, ils débouchèrent sur une pâture où un blindé avait laissé de profondes ornières.

PT se baissa pour en estimer l'écartement.

— Elles sont plus étroites que celles d'un Panzer. Il doit s'agir d'une autochenille, ou d'une pièce d'artillerie motorisée.

Après avoir suivi les traces jusqu'au sommet d'une colline, ils distinguèrent la silhouette d'un canon d'artillerie léger, à deux cents mètres de là.

— Objectif en vue, dit PT en poursuivant sa progression à l'abri d'une haie.

Soudain, il aperçut une tache sombre dans l'herbe, pile sur la trajectoire suivie par le blindé, devant une vieille bâtisse au toit affaissé.

— Nom de Dieu ! souffla-t-il, saisi d'horreur.

Ses camarades se regroupèrent à ses côtés et purent observer le cadavre d'un vieillard coupé en deux par une chenille. De toute évidence, le pilote du blindé n'avait rien fait pour éviter l'agriculteur.

— Ce pauvre gars n'était même pas armé, fit observer Marc. Mais ce salopard de Boche a foncé droit sur lui.

Luc fut le premier à atteindre l'extrémité du champ. L'éclat d'un énième

tir de barrage illumina le blindé posté au milieu du champ voisin.

— Je vois un camion bâché Henschel et un canon autoporté Wespe 105 mm stationnés en bordure de route.

— C'est ce truc qui a provoqué tous ces dégâts dans la forêt ? demanda Édith.

— Oui, répondit Marc. Il doit y en avoir au moins trois dans les parages.

— J'ai aussi entendu des pièces de calibre inférieur, tout à l'heure, précisa Luc. Sans doute du 88 mm.

— Éliminons cette saloperie, gronda PT. Avec un peu de chance, nous pourrions même nous emparer du Henschel, ce qui facilitera nos déplacements vers l'ouest. Nous sommes tout près et les haies nous offrent une excellente couverture.

— OK, dit Marc. Je vais rebrousser chemin et me poster entre le blindé et la forêt. Ensuite, je descendrai quelques Allemands au fusil à lunette, afin de leur faire croire qu'ils ont affaire à une bande de partisans jaillis des bois. Dès qu'ils auront orienté leur canon dans cette direction, vous les prendrez par le flanc. Liquidez autant d'hommes que possible, mais surtout, faites sauter les chenilles du Wespe avant qu'il ne puisse se tirer.

— Cette stratégie se tient, dit Luc.

— Très bien, confirma PT. Marc, mets-toi en mouvement.

Ce dernier déposa son paquetage au pied d'une haie puis se mit en route, n'emportant que son fusil, son couteau de jet et un boudrier garni de grenades et de munitions.

Il parcourut à couvert quelques centaines de mètres, s'allongea à plat ventre puis colla l'œil à sa lunette. Juché sur le toit du camion Henschel, un officier observait l'orée du bois à l'aide d'une paire de jumelles. Marc se redressa, courut jusqu'à un arbre et se hissa jusqu'à la fourche formée par deux branches maîtresses afin de bénéficier d'une vue dégagée au-dessus des haies. Il s'adossa au tronc, prit l'officier pour cible, bloqua sa respiration puis enfonça la détente.

Frappé en plein cœur, l'Allemand bascula en arrière et s'affala sur la bâche. La seconde balle emporta le crâne d'un tankiste qui venait de passer la tête hors de l'écoutille du Wespe. À cet instant, plusieurs grenades explosèrent, contraignant les soldats postés dans la clairière à se mettre à couvert derrière le camion.

Contrairement aux panzers destinés à enfoncer les lignes ennemies, le blindé, conçu pour tirer des obus de 105 mm en retrait de la ligne de front, disposait d'un blindage plus léger. Pourtant, c'était un adversaire redoutable pour un groupe de partisans armés de pistolets, de grenades et de pains de plastic.

Fidèle à sa réputation de trompe-la-mort, Luc jaillit d'une haie et se précipita vers le Wespe. Il comptait lâcher un engin explosif sous l'une des plaques garde-boue afin d'endommager le train de roulement.

Au même instant, le pilote du blindé entama une manœuvre en marche

arrière, si bien que Luc se retrouva pile sur sa trajectoire. Ce dernier n'eut d'autre solution que de plonger à plat ventre sous le véhicule, entre les chenilles.

Le son produit par l'arbre de transmission était assourdissant. Soudain, une détonation et un bref échange de coups de feu se firent entendre, puis le Wespe s'immobilisa.

Redoutant que le pilote ne modifie sa trajectoire et ne le coupe en deux, Luc rampa dans l'axe des chenilles, se redressa d'un bond puis grimpa sur la caisse avant du blindé. La tourelle pivota lentement sur son axe avant de se figer, prête à ouvrir le feu sur la haie la plus proche.

Luc posa une main sur le canon brûlant, prit appui sur un échelon et se hissa jusqu'à l'écoutille. Il écarta le corps du tankiste abattu à son poste d'observation puis laissa tomber une grenade dans l'habitacle. Aussitôt, un concert de cris épouvantés se fit entendre. Une balle siffla à ses oreilles à l'instant où il sautait du blindé.

L'explosion tua net les quatre membres d'équipage et provoqua la mise à feu accidentelle des obus stockés dans le magasin à munitions. Luc aurait sans nul doute été tué par l'onde de choc si la trappe restée ouverte n'avait pas permis à l'énergie de se libérer verticalement.

Il se remit sur pied, mais il n'entendait plus rien et se sentait totalement désorienté. Édith courut à son secours, le saisit par le poignet et le tira à l'écart.

— Zone sécurisée ! lança Marc.

Lorsque Luc regarda autour de lui, il comprit que ses camarades avaient mis la totalité du détachement allemand hors d'état de nuire pendant qu'il prenait d'assaut le Wespe.

— Tu vas bien ? demanda PT.

— Je me suis brûlé la main en touchant le canon, gémit Luc.

— J'ai des bandages dans mon sac, dit Édith.

— Il doit y avoir d'autres unités positionnées tout près d'ici, annonça PT. Il faut foutre le camp immédiatement. Je conduirai le Henschel. Marc, comme tu parles bien l'allemand, tu occuperas la place du passager et tu te chargeras de communiquer avec les sentinelles postées aux barrages routiers. Tous les autres, à l'arrière. Dépouillez les Boches de leur uniforme et raflez les armes. Et nous avons besoin d'essence. *Surtout* d'essence.

— Et pour les vélos ? demanda Marc.

— Embarquez-les, au cas où. Ils pourraient nous permettre de franchir les lignes, mais ce camion nous offre une chance inespérée de coller au train du 108^e.

CHAPITRE QUINZE

Le camion saisi par l'escouade A constituait une prise inespérée. L'une des vitres avait été pulvérisée et la bâche percée de quelques balles durant la fusillade, mais il n'avait subi aucun dommage important. Les agents y trouvèrent deux jerrycans de carburant, ainsi qu'une caisse bourrée d'outils et de pièces de rechange.

Édith, Luc et Michel grimpèrent à l'arrière et se ménagèrent un peu de place parmi les bicyclettes. Daniel s'étendit sur un monticule de cottes de travail, posa la tête sur son sac et sombra aussitôt dans un profond sommeil. Marc et PT, vêtus de l'uniforme du 108^e bataillon de panzers, avaient pris place à l'avant.

Âgé de dix-neuf ans, PT avait l'âge des plus jeunes recrues de l'unité. Marc, de trois ans son cadet, avait des traits juvéniles, mais rien qui puisse éveiller les soupçons.

— Que devrai-je dire si nous sommes interceptés ? demanda-t-il.

PT aborda une courbe serrée à vive allure, si bien que tous les passagers installés à l'arrière glissèrent sur le plancher dans un enchevêtrement de bicyclettes.

— Nos uniformes portent les distinctives du 108^e. Je n'ai jamais vu un véhicule militaire contrôlé à un barrage.

— C'est exact. Mais si une sentinelle jette un œil à l'arrière et découvre les autres ?

— Il suffira de prétendre qu'il s'agit de prisonniers.

— Encore faudrait-il qu'ils soient ligotés, dit Marc avant de passer la tête par la lucarne aménagée au fond de la cabine. Luc, tu accepterais d'être attaché ?

Ce dernier écarta le pan de bâche qui séparait l'avant du Henschel de la partie destinée au chargement.

— Je vais enfiler une combinaison de mécano, dit-il. Si on nous pose des questions, on dira que Daniel, Michel et Édith sont des partisans que nous avons capturés en chemin. Ça justifiera l'absence de paperasse officielle.

— Ça tient debout, approuva Marc en tirant de sa poche les papiers d'identité raflés sur les cadavres des soldats. Tiens, jettes-y un coup d'œil. Avec un peu de chance, tu ressembles vaguement à l'un de ces salauds.

PT emprunta un chemin vicinal.

— Je connais bien cette route, dit Marc. Pendant des années, je l'ai empruntée chaque jour pour me rendre à l'école, quand je vivais à l'orphelinat.

PT remarqua que les arbres qui bordaient la route étaient criblés d'impacts de balles et d'obus.

— Ce sont des blindés qui ont causé ces dégâts.

— Tu ferais mieux de ralentir, avertit Marc. Nous risquons de tomber nez à nez avec une colonne de chars.

— Les panzers ne sont pas très discrets, le rassura PT. Nous les entendrons avant qu'ils ne nous voient.

En cette chaude nuit de fin de printemps, ils avaient baissé les vitres. Alors que le camion roulait à tombeau ouvert sur le chemin encadré de fermettes, une discrète odeur de fumée chatouilla les narines de Marc.

PT leva le pied à l'approche d'une haie démolie par le passage d'un convoi de tanks. Il remarqua une série d'ornières, signe que les blindés avaient délibérément quitté la route pour se diriger vers un hameau à travers champs. Le détachement avait traversé trois demeures de part en part, ne laissant que des ruines fumantes sur son passage.

Des malheureux erraient parmi les décombres. Marc reconnut quelques visages familiers. Deux corps étaient étendus aux abords du chemin.

— Les ordures, gronda-t-il.

L'œil accusateur, les paysans regardèrent passer le camion allemand. PT, le regard braqué sur la route, enfonça la pédale d'accélérateur.

— Une vieille dame vivait dans la dernière maison au bout du chemin, dit Marc, la gorge serrée. Un jour, avec mes camarades, nous avons été surpris par l'orage. Elle nous a recueillis et nous a servi du lait chaud. C'était il y a si longtemps... Je n'avais pas plus de six ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier. Nous étions assis par terre, les cheveux trempés, de la boue jusqu'aux genoux.

— Tu crois qu'elle est toujours ici ?

— Je ne l'ai pas vue depuis des années. Mais un de ses fils travaillait à la ferme de monsieur Morel.

Soudain, l'odeur de brûlé se fit plus forte, puis la fumée commença à troubler la visibilité.

— Ça vient de l'orphelinat, lâcha Marc. Il se trouve droit devant, juste derrière cette colline.

L'antique bâtiment apparut, nimbé de lueurs orangées. Il était intact, mais la chapelle et le couvent où logeaient les religieuses étaient la proie des flammes.

— Laisse-moi descendre, dit Marc. Je veux savoir à combien de chars nous avons affaire, et à quelle heure ils sont passés par ici.

Armés de seaux et de cuvettes, les jeunes résidents avaient formé une chaîne entre la rivière toute proche et les lieux du sinistre. Les bâtiments en feu semblant perdus, ils arrosaient la portion d'herbe sèche qui séparait la

chapelle de l'orphelinat dans l'espoir d'interrompre l'avancée de l'incendie.

— Ne traîne pas, dit PT. Je te donne deux ou trois minutes.

Lorsque Marc sauta du camion, une balle siffla à ses oreilles. Il tomba à genoux, les mains en l'air, et s'adressa au tireur invisible.

— Halte au feu ! cria-t-il. C'est moi, Marc Kilgour !

Alertées par l'apparition du Henschel aux couleurs de la Wehrmacht, les religieuses ordonnèrent aux garçons de se disperser dans les prés environnants. Une jeune sœur prénommée Marie vint à la rencontre de Marc, M. Morel sur les talons.

— Les Allemands sont passés il y a vingt-cinq minutes, avec six chars et un convoi de camions, expliqua la jeune femme. Ils étaient à court de vivres. Apparemment, ils savaient que nous disposions de provisions. Ils ont menacé de raser l'orphelinat si nous ne leur livrions pas toutes nos réserves, puis ils ont ordonné aux garçons les plus costauds de charger leur butin. Enfin, ils ont forcé cinq résidents à monter dans l'un des véhicules. Les choses ont mal tourné quand nous avons essayé de les en empêcher. Ils ont abattu sœur Françoise et ont lancé des grenades dans la chapelle.

Marc se sentit gagné par la nausée.

— Quel âge ont les gamins qu'ils ont emmenés ?

— Lucien est le plus jeune, mais il paraît plus âgé que ses douze ans. Les autres ont treize ou quatorze ans.

— Ont-ils précisé ce qu'ils comptaient faire d'eux ?

Cette fois, M. Morel prit la parole.

— Non. Mais j'ai entendu dire qu'ils agissaient de la sorte, sur le front de l'Est. Il y a beaucoup de tâches ingrates à effectuer, dans une unité en campagne : creuser des feuillées, des tranchées et des fosses pour faire disparaître les cadavres. Pourquoi faire ça soi-même quand on peut y contraindre des civils ?

— Et Jade, comment va-t-elle ? demanda Marc.

— Les Boches ont traversé nos terres en abattant haies et clôtures. Mais elle va bien. Elle est en train d'aider les garçons de ferme à réparer les dégâts et à rassembler les animaux qui ont quitté leur enclos.

— Hé, Marc, il faut qu'on y aille, cria PT depuis le camion. Il est presque une heure du matin. Tu restes ici ou tu nous accompagnes ?

— J'arrive, cria-t-il à l'adresse de son camarade.

— Où allez-vous ? demanda Morel.

— Nous avons reçu l'ordre d'entraver la progression du bataillon de chars vers la Normandie. Je ne peux rien vous promettre, mais je tâcherai de ramener les garçons qui ont été enlevés. Dites à Jade que je serai de retour dans quelques jours. Et que je l'aime, monsieur.

— Ça, elle le sait déjà. Soyez prudents. À ce propos, il y a un camion en panne sur la route, tout près de l'entrée de l'exploitation.

— Un véhicule allemand ?

Morel hocha la tête.

— Oui, mais pas du même modèle que le vôtre.

Marc salua sœur Marie et M. Morel puis il remonta à bord du Henschel. Il informa ses compagnons de la situation tandis qu'ils roulaient vers la ferme.

Ils trouvèrent un camion Opel Blitz remorquant un petit canon de 20 mm stationné devant le portail.

PT roula au pas puis s'arrêta à hauteur du véhicule. Un jeune soldat aux cheveux blonds sommeillait sur le siège du conducteur.

— Nous avons un mécanicien à bord, lança Marc. Voulez-vous qu'il jette un œil sous le capot ?

Son interlocuteur ne semblait pas mécontent de se la couler douce pendant que son unité faisait route vers la ligne de front.

— Ne vous embêtez pas pour nous, on se débrouillera, dit-il. Mon collègue est allé chercher de l'eau pour le radiateur.

— Comme vous voudrez. Mais sachez que les gens du coin nous ont dans le nez. Je n'aimerais pas être à votre place quand les résistants comprendront que le reste du bataillon a quitté la région.

Le jeune soldat s'accorda quelques secondes de réflexion.

— J'avoue que ça ne m'avait même pas effleuré l'esprit, sourit-il.

— Alors comme ça, vous êtes livré à vous-même ? demanda Marc tandis que Luc sautait de l'arrière du Henschel, vêtu d'une combinaison tachée de cambouis.

— D'où vous vient cet accent français ?

— Ma mère est née à Paris, mais mon père est de Munich, expliqua Marc, contrarié de n'avoir pu, malgré tous ses efforts, masquer ses origines.

Luc ne connaissait de la réparation automobile que les notions élémentaires enseignées par Henderson dans le cadre des leçons de sabotage. Chargé d'un sac contenant des outils piochés au hasard dans la caisse à outils du Henschel, il vint se planter devant le capot ouvert de l'Opel Blitz et constata que le radiateur surchauffé lâchait un panache de vapeur.

Tandis qu'il scrutait le moteur d'un œil faussement expert, Édith se hissa à l'arrière du véhicule. Elle progressa discrètement jusqu'à la cabine, fit coulisser en silence la lucarne et brandit une matraque constituée d'une chaussette remplie de boulons.

Le coup qu'elle porta au chauffeur aurait dû l'atteindre à la tempe et l'assommer sur-le-champ, mais le jeune homme tourna la tête au dernier moment, si bien que l'arme improvisée lui brisa l'arête du nez.

Dès qu'Édith eut assommé sa victime d'un second coup plus ajusté, Luc le saisit par les pieds et le tira hors de la cabine.

Marc sauta sur la remorque de l'Opel et inspecta la pièce d'artillerie.

— Vous pensez que ce canon pourrait nous être utile ? demanda-t-il. Notre camion dispose-t-il d'un crochet de remorque ?

— Affirmatif, dit Michel en examinant le pare-chocs arrière du Henschel. Tu crois que tu saurais te servir de cette pétoire ?

Marc haussa les épaules.

— Selon moi, à part sa taille, il s'agit d'une arme comme les autres. Ça ne doit pas être bien sorcier.

Tandis que Luc traînait le corps du chauffeur vers un fossé, Marc et Michel détachèrent la remorque du canon, l'arrimèrent à leur véhicule puis chargèrent plusieurs caisses de munitions.

Édith fouilla la cabine de l'Opel et dénicha une carte routière sous le siège du passager avant. Comme l'avait prévu Henderson, elle y trouva une ligne rouge décrivant un itinéraire reliant Beauvais à Caen en passant par Rouen.

— Il y a plein d'indications en allemand, dit-elle. Marc, tu ne veux pas y jeter un œil ?

Dès que ce dernier eut étudié le document, il se précipita vers PT.

— Bordel, il y a tout sur cette carte : feuille de route, itinéraires secondaires, déviations, ponts à éviter.

Son camarade n'en croyait pas ses yeux. Le document était criblé de symboles tamponnés à la main. Il était accompagné d'une légende imprimée sur du papier plastifié.

— Je ne peux pas croire qu'ils aient confié une carte aussi détaillée à chaque chauffeur, soupira PT. Nous allons exploiter cet itinéraire, définir ses points faibles, nous porter au-devant des chars et en éliminer autant que nous le pourrons.

Le front barré d'une ride, Édith prit la parole.

— Mais le capitaine Henderson a dit que nous devons seulement les ralentir, harceler les traînards et les véhicules en panne...

— Je sais, mais nous devons nous déplacer à bicyclette, l'interrompt PT. Grâce à ce camion, nous irons trois fois plus vite que les panzers et nous disposons d'une carte indiquant tous leurs déplacements.

— Prenons garde à ne pas nous laisser distancer, avertit Marc. Luc, prends le volant. Lorsque nous serons en route, vu que je suis le meilleur en allemand, j'étudierai cette carte et tâcherai d'identifier les lieux les plus propices aux embuscades.

CHAPITRE SEIZE

VENDREDI 16 JUIN 1944

Une centaine de kilomètres séparaient Beauvais de Rouen, une distance qu'un panzer ne pouvait parcourir en moins de cinq heures sans courir le risque de briser son arbre de transmission.

Henderson, qui avait établi un itinéraire tortueux à l'écart des colonnes de chars et des forêts infestées de partisans, atteignit son objectif en deux heures. Le plus grand dépôt de carburant de la région se trouvait dans une zone industrielle au sud de la ville. Les principaux ponts ayant été endommagés par un récent bombardement, il suivit les panneaux rédigés en allemand qui permettaient de rejoindre le site de ravitaillement.

— Quel est votre plan, monsieur ? demanda Paul en glissant la tête par la lucarne qui séparait la cabine de l'espace réservé au chargement.

Henderson désigna la jauge de carburant.

— On est presque à sec, expliqua-t-il, alors nous allons tenter de faire d'une pierre deux coups. Nous allons faire le plein et jeter un coup d'œil aux installations. Sait-on jamais, nous trouverons peut-être un moyen de les saboter avant l'arrivée des blindés.

Le dépôt avait été établi en bord de Seine afin de permettre le transport du carburant à bord de péniches. Les trois grandes citernes cylindriques qui se dressaient au centre du complexe étaient vides. Désormais, les Allemands conservaient leurs précieuses réserves dans des citernes souterraines flambant neuves protégées par des dalles de béton d'un mètre d'épaisseur.

Les avions alliés s'étant depuis longtemps rendus maîtres de l'espace aérien, le 108^e bataillon devait à tout prix gagner Rouen avant l'aube. Les premiers panzers n'arriveraient pas à destination avant cinq heures, mais de nombreux véhicules de logistique avaient déjà rejoint le dépôt. Henderson se glissa dans la file composée de camions, de Kübelwagen¹, de pièces d'artillerie motorisées et d'autochenilles réservées au transport de troupes qui patientaient devant les pompes.

Un groupe de soldats de l'intendance équipé d'une charrette à bras remontait la colonne en distribuant pain, saucisses, café et eau potable.

— OT ? s'étonna l'un des hommes en apercevant l'uniforme d'Henderson.

Il lança à ses collègues un regard interdit. Ces derniers, qui se contentaient d'obéir aux ordres, haussèrent les épaules, puis le détachement poursuivit sa distribution.

— Quelqu'un a faim ? demanda Henderson en glissant un petit pain à la saucisse par la lucarne.

Paul secoua la tête. Samuel s'en empara, le coupa en deux et en tendit la moitié à son grand frère Joël. Il mordit dedans avec appétit puis, sentant la graisse gicler sur son palais et des morceaux de cartilage craquer sous ses molaires, recracha la bouchée dans la paume de sa main.

— C'est immangeable ! gémit-il avant de se rincer la bouche au goulot de sa gourde.

— Il faut voir le bon côté des choses, grimaça Joël. Si c'est tout ce que les Boches ont à bouffer, ils doivent avoir le moral dans les chaussettes.

Paul éclata de rire.

— Quand je vois vos têtes, le mien est au beau fixe, gloussa-t-il.

La colonne de véhicules avança d'une dizaine de mètres.

— Restez sur vos gardes, derrière, dit Henderson. Armes et grenades à portée de main. Si vous devez prendre la fuite, dirigez-vous vers la gauche après avoir sauté du camion et allez vous poster entre les pompes. Compte tenu des risques d'explosion, ils ne prendront pas le risque d'ouvrir le feu sur cette position.

Les garçons, qui ne pouvaient soulever la bâche sous peine de trahir leur présence, ignoraient ce qui se passait à l'extérieur.

— Un problème ? demanda Paul.

— Nous sommes en sixième position. Un type de l'intendance contrôle l'accès aux pompes. Il coche chaque véhicule sur une liste. Bon sang, je ne m'attendais pas à de telles mesures de contrôle.

Quelques minutes plus tard, Henderson immobilisa le camion à hauteur du soldat.

— Numéro du véhicule ? demanda ce dernier.

— OT sept-cinq-six-deux, répondit Henderson.

Il était inutile de nier l'évidence. Il portait l'uniforme de l'Organisation Todt et l'immatriculation du camion était peinte sur la portière.

— Vous ne faites pas partie du 108^e bataillon, fit observer l'homme.

— J'appartiens à une équipe d'inspection. J'ai reçu l'ordre de rejoindre la côte.

— Moi aussi, j'ai des consignes. Nos réserves de carburant sont limitées. Chaque goutte est réservée au bataillon de panzers. D'ailleurs, vous ne devriez même pas être autorisé à prendre la route tant qu'il se trouve dans la région.

— Y a-t-il un endroit où je pourrais faire le plein en ville ? demanda Henderson.

Le soldat éclata de rire.

— Mais bien sûr. Il y a une station-service, avec une grande enseigne

néon. Vous ne pouvez pas la manquer. On vous y donnera toute l'essence que vous voudrez, ainsi que de la bouffe et des filles de joie.

Soucieux de gagner la sympathie de son interlocuteur, Henderson s'esclaffa à son tour.

— Plus sérieusement, il y a un bureau de l'OT en centre-ville. Faites demi-tour, et procurez-vous un billet de réquisition. Je doute qu'il soit ouvert au milieu de la nuit, mais même si c'est le cas, n'espérez pas être servi avant les véhicules du 108^e.

— La poisse, grogna le capitaine en désignant la jauge de carburant. Je n'ai plus que dix kilomètres d'autonomie, en roulant doucement.

— Je comprends, mais malheureusement, je ne peux rien faire.

— Je sais bien, sourit Henderson. Les règles sont les règles.

Il fit demi-tour sur l'immense dalle de béton qui recouvrait les citernes.

— Nous avons patienté une heure pour rien, mais on ne s'en sort pas trop mal, dit-il en longeant la file en sens inverse. Le bon côté des choses, c'est que les pompes sont accessibles. Un pain de plastic bien placé, et l'explosion pourrait se propager aux cuves.

La voie d'accès au dépôt se rétrécit à l'approche du croisement avec la route nationale. Henderson fit halte pour laisser les hommes chargés de la distribution des vivres traverser la chaussée. Soudain, un homme portant le hausse-col caractéristique de la Feldgendarmarie² vint se planter devant la calandre du camion.

— Descendez du véhicule et présentez vos papiers ! aboya-t-il.

Henderson, qui parlait parfaitement l'allemand et disposait de faux papiers d'une qualité exceptionnelle, estima qu'il était préférable d'obtempérer.

Paul souleva la bâche d'un centimètre pour observer la confrontation.

— Eh, mais je me souviens de vous, dit le Feldgendarme. Je vous ai vu trinquer avec mes officiers, à Beauvais.

Henderson remarqua que son interlocuteur portait le grade d'Hauptmann, l'équivalent du rang de capitaine.

— Je me souviens même que vous vous intéressiez beaucoup aux activités du 108^e. Ça m'avait mis la puce à l'oreille. Et voilà que je vous trouve ici. Curieux hasard, n'est-ce pas ?

L'officier étudia le numéro peint sur la carrosserie à la lumière d'une lampe torche.

— OT sept-cinq-six-deux, dit-il. Intéressant. L'OT *un-cinq-six-sept* a été volé lors d'une embuscade terroriste au nord de Beauvais. Quelques coups de pinceau bien placés, je suppose...

L'officier semblait très fier de son travail d'enquêteur.

— Tournez-vous et placez vos mains sur la portière, dit l'Hauptmann en menaçant Henderson de son arme.

Il se tourna vers une autochenille où patientaient cinq soldats.

— Vous autres ! cria-t-il. Fouillez ce camion. Je veux être certain que

personne n'est caché à l'intérieur.

Conscient que son commando allait se trouver en infériorité numérique, Henderson fit volte-face, porta à son adversaire un violent coup de pied à l'entrejambe puis tenta de le désarmer. Au même instant, Samuel, qui s'était glissé dans la cabine par l'étroite lucarne, brandit un pistolet automatique et abattit l'Hauptmann d'une balle dans la tête.

Paul sauta sur le siège conducteur, passa la marche arrière puis renversa les soldats qui se ruaient vers le camion.

— Montez ! lança Samuel à l'adresse d'Henderson.

Lorsque ce dernier eut pris place à l'arrière, un Kübelwagen se positionna devant le camion, en travers de la chaussée.

— Fais marche arrière, ordonna le capitaine.

Par chance, les équipages des véhicules qui formaient la colonne tardant à réagir, Paul put progresser d'une centaine de mètres en direction des pompes.

— Où est-ce que vous avez foutu les armes ? cria Henderson.

— Je ne vois pas la route ! hurla Paul. On va se foutre dans le décor !

— Braque à droite, répondit le capitaine qui avait levé la bâche afin de surveiller la progression du véhicule. Que tout le monde se prépare. Ça va secouer.

Dans son rétroviseur, Paul aperçut les néons qui éclairaient la vaste dalle où Henderson avait fait demi-tour, quelques minutes plus tôt. Il tourna brusquement le volant, si bien que le camion faillit verser sur le flanc gauche. À l'instant où il actionna les freins, une balle traversa le pare-brise et se ficha dans le siège, à quelques centimètres de son épaule droite. Il passa la première et lança le camion vers les pompes. Il envisagea d'en démolir une, puis jugea plus sage de passer entre les deux véhicules en cours de ravitaillement. L'espace était à peine suffisant, si bien que les rétroviseurs extérieurs furent arrachés et la bâche déchirée sur toute sa longueur.

La quantité de plastic dont disposait le commando aurait suffi à provoquer la destruction des pompes, mais ils n'avaient pas le temps de placer les détonateurs. Henderson se contenta de lancer cinq grenades tandis que Joël ouvrait le feu avec son pistolet-mitrailleur, semant la terreur parmi les techniciens chargés des opérations de ravitaillement.

Les engins explosifs détonèrent à l'instant où le camion atteignit le sommet de la rampe menant à la sortie du dépôt. À en croire le panneau indicateur placé à une intersection en forme de T, les équipages du 108^e devaient tourner à gauche afin de rejoindre le site où, leurs véhicules mis à l'abri sous des filets de camouflage, ils attendraient l'ordre de se remettre en route vers la côte normande.

Paul tourna à droite et s'engagea sur une route pentue menant à un chantier de réparation navale établi en bord de Seine. Quelques balles traversèrent la bâche et le toit de la cabine. Soudain, le camion fit une embardée, puis le volant manqua de lui échapper des mains.

— On a crevé ! lança-t-il.

Il parvint tant bien que mal à reprendre le contrôle du véhicule et à se ranger sur le bas-côté. Aussitôt, le moteur cala.

— Je crois qu'il a rendu l'âme.

À cet instant, un détachement de blindés légers apparut au sommet de la côte.

Au moment où Paul s'apprêtait à quitter le camion, une volée de balles en balaya le flanc gauche.

— Sors de là ! lança-t-il à l'adresse de Samuel en le poussant sans ménagement vers la portière opposée.

Les deux garçons sautèrent du véhicule à l'instant où Joël et Henderson jaillissaient de la bâche déchirée.

Tandis que les projectiles de tous calibres criblaient la chaussée, ils enjambèrent la clôture du chantier naval et détalèrent en direction du fleuve.

— Pas de blessés ? demanda Henderson.

Alors qu'ils se glissaient entre deux péniches en cale sèche, un obus lâché par un blindé léger pulvérisa le camion.

— Nous sommes indemnes, haleta Joël. Mais on dirait que je suis le seul à posséder une arme, et nous nous trouvons en territoire inconnu.

— Ne fais pas cette tête, mon garçon, lâcha Henderson. C'est déjà un pur miracle si nous sommes encore en vie.

1. Véhicule léger, équivalent allemand de la Jeep américaine. (NdT)

2. Police militaire allemande. (NdT)

CHAPITRE DIX-SEPT

Alors que le ciel blanchissait, l'équipe A se trouvait quarante kilomètres à l'est du dépôt en flammes. Perché sur une haute branche, Daniel observait une cible à l'aide des jumelles de Luc. C'était un pont métallique situé à deux cents mètres, dont chaque extrémité était placée sous la surveillance de deux sentinelles.

Marc avait soigneusement étudié la carte trouvée dans l'Opel Blitz, à la recherche de ponts et de positions encaissées propices à des actions coup de poing. Mais le terrain entre Beauvais et Rouen était peu accidenté, et l'itinéraire du 108^e ne croisait que d'étroits affluents de la Seine.

Cependant, plusieurs ponts figurant sur le plan portaient les légendes *infranchissable* ou *véhicules légers uniquement*.

Marc avait fini par localiser un pont à proximité de Gournay-en-Bray dont la destruction contraindrait les panzers du 108^e à effectuer un large détour pour rejoindre Rouen. Selon ses calculs, l'opération retarderait de soixante à quatre-vingt-dix minutes la progression de la colonne. Il espérait que ce délai permettrait à Henderson de saboter le dépôt de carburant. En outre, les chars seraient contraints de se déplacer en plein jour et constitueraient des proies faciles pour les bombardiers alliés.

— À quoi ça ressemble ? demanda PT, posté au pied de l'arbre.

L'équipe était embusquée à deux cents mètres à l'ouest du pont, à proximité du Henschel stationné entre deux granges à l'abandon.

— Il y a des gardes de chaque côté, mais ils ont l'air assez détendus, dit Daniel. La rivière fait environ six mètres de large.

— Seulement ? Ça veut dire que les chars pourraient la franchir à gué.

— Ça m'étonnerait. Les berges sont plutôt abruptes.

Le front barré d'une ride soucieuse, PT demeura perdu dans ses pensées.

— C'est toi le chef, PT, dit Marc, mais il faut que tu te décides rapidement. Il fera bientôt jour.

— Et les tanks seront ici dans une heure, tout au plus, ajouta Luc.

— Pourquoi ne pas attendre leur arrivée ? suggéra Édith. Nous pourrions passer à l'action lorsque des chars se seront engagés sur le pont. Cela nous permettrait d'éliminer un ou deux panzers.

— Et nous avons notre canon d'artillerie, fit observer Luc. Ces obus de 20 mm ne peuvent pas percer leur blindage, mais si nous choisissons une

position de tir idéale, nous pourrions détruire leurs chenilles et leurs galets de roulement.

— Il faudra agir rapidement et de manière coordonnée, dit Édith.

Luc hocha la tête.

— En comptant sur l'effet de surprise, je devrais pouvoir tirer trois ou quatre fois avant que les blindés ne puissent riposter.

PT esquissa un sourire.

— Voilà qui commence à ressembler à une stratégie. Daniel, tu vas rester au sommet de cet arbre pour surveiller les mouvements ennemis. Michel et moi allons placer le canon sur la berge. Marc et Luc, je vous charge de piéger le pont. Édith, tu assureras la liaison entre nos trois positions. À présent, que tout le monde se mette au boulot. Il n'y a pas une seconde à perdre.



Le chantier de réparation navale était plongé dans la pénombre. Son sol boueux était jonché d'éclats de bois, de clous et de bidons de peinture vides. Samuel s'entaille le bras contre un morceau de métal qui saillait de la coque d'une péniche constellée de trous de rouille.

Un seul Kübelwagen avait roulé jusqu'à la carcasse du camion, mais les hommes qui l'occupaient étaient convaincus que leurs adversaires avaient perdu la vie dans l'explosion. Quelques minutes plus tôt, les grenades lancées par Henderson avaient endommagé les pompes, détruit plusieurs véhicules et tué une dizaine de soldats, mais les vannes coupe-feu dont les citernes étaient équipées avaient rempli leur office, interrompant la propagation de l'incendie.

Une main serrée sur son bras sanglant, Samuel retrouva Henderson, Paul et Joël sur la rive du fleuve.

— Tu es amoché ? haleta ce dernier.

— Rien de grave, je pense, dit Samuel en relevant sa manche.

Tandis que Joël inspectait la blessure, Henderson observa pensivement les alentours.

— Je dispose de deux contacts dans la Résistance locale, annonça-t-il. Mais Maxine ne sait pas grand-chose à leur sujet. Elle m'a recommandé de me méfier d'eux.

— Gaullistes, communistes ? demanda Paul.

— Aucune idée. Il pourrait s'agir d'un tuyau crevé, mais nous avons perdu presque tout notre équipement, et les Allemands vont être sur les dents, après ce qui s'est passé au dépôt.

— Voulez-vous que je vous confie ma mitraillette ? demanda Joël.

— Non, garde-la. J'ai mon automatique. Fais-en bon usage, et tâche de ne pas gaspiller les munitions.

Sur ces mots, il ôta sa veste de l'OT, la dissimula sous une barque retournée, dénoua sa cravate et sortit les pans de sa chemise du pantalon. Il pouvait désormais passer pour un civil, pourvu qu'on ne remarque pas ses

bottes allemandes et qu'on ne lui demande pas de présenter ses documents d'identité.

— Vous avez tous vos papiers ? demanda-t-il.

Les garçons palpèrent leurs poches puis hochèrent la tête.

— Très bien. Personne ne connaît votre signalement, et le couvre-feu prendra fin dans quelques minutes, au lever du soleil. Nous allons progresser vers le nord puis...

À cet instant, une sirène d'alerte antiaérienne retentit dans le lointain. Les quatre membres du commando levèrent les yeux vers le ciel.

— Avez-vous informé le quartier général que le 108^e s'était mis en mouvement, monsieur ? demanda Paul.

— Non, je n'en ai pas eu le temps. Si nous n'avions pas été obligés de quitter les bois précipitamment, j'aurais chargé Édith d'envoyer un message radio. Mais ça n'a pas grande importance. À l'heure qu'il est, Londres a déjà dû recevoir d'innombrables informations provenant d'agents et de résistants témoins de la progression des panzers.

— Si vous avez pu deviner qu'ils s'arrêteraient à Rouen pour ravitailler, il est probable que les analystes du SIS¹ aient abouti à la même conclusion. Le raid qui s'annonce pourrait bien cibler le dépôt.

— Les bombardiers lourds ne sont pas réputés pour leur précision, s'étrangla Paul, qui gardait un souvenir douloureux d'une attaque aérienne survenue l'été précédent, lors d'une mission sabotage. Nous nous trouvons beaucoup trop près du site. J'espère que nous aurons le temps de nous mettre à l'abri.

— Ils vont frapper dans quelques minutes, ajouta Samuel.

Conscient que ses agents trahissaient des signes de nervosité, Henderson s'exprima avec fermeté.

— Inutile de nous préoccuper de choses que nous ne pouvons pas contrôler. Si cette sirène n'est pas une fausse alerte, les Allemands ne nous prendront pas en chasse. Les civils descendront aux abris, et nous aurons une chance de nous déplacer en ville en toute discrétion.

— Quel est votre plan ? demanda Joël.

— Lorsque nous aurons atteint le centre-ville, nous nous séparerons. Je tâcherai de me rapprocher de la Résistance locale. Avec un peu de chance, ils nous fourniront des effectifs et du matériel, et nous pourrions établir une stratégie afin de frapper la colonne du 108^e. Nous conviendrons d'un point de rendez-vous. Si je ne suis pas de retour au bout de trois heures, vous me considérerez comme perdu et regagnerez Paris par tout moyen disponible. Vous savez tous comment contacter le réseau Lacoste ?

Les garçons hochèrent la tête.

— Pourquoi ne pas retourner à Beauvais ? demanda Paul.

— Jean me considère désormais comme un ennemi, répondit Henderson, et nous n'avons aucune idée de ce qui s'est passé dans le maquis après notre départ. Mieux vaut te sortir cette idée de la tête.

À peine eut-il lâché ces mots que le bourdonnement grave d'innombrables moteurs d'avions se fit entendre.

— Des bombardiers Lancaster, souffla Paul.

Ils quittèrent le chantier et progressèrent à vive allure le long de la berge. Soudain, un avion de reconnaissance Mustang fila au-dessus de leurs têtes, à moins de cent mètres d'altitude. Aussitôt, la DCA de Rouen se mit en action.



Chargés des sacs à dos contenant les explosifs, Luc et Marc rampaient dans les hautes herbes en direction du pont. Cinq mètres au-dessus de leurs têtes, les Allemands entretenaient une conversation grivoise. Ils se moquaient ouvertement de l'un de leurs collègues, qui n'avait pas encore connu de femme. Leurs éclats de rire étaient si bruyants que Luc put escalader discrètement la structure métallique du pont sans se faire remarquer.

Au centre, sur la poutrelle la plus élevée, il plaça une vingtaine de bâtons de dynamite reliés à un détonateur filaire. Marc modela de petites sphères de plastic qu'il équipa de détonateurs qui seraient activés par l'onde de choc de la première explosion. Luc les disposa aux quatre coins de la structure.

Alors qu'il s'appêtait à installer la dernière charge, un garde s'approcha du garde-fou et déboutonna sa braguette afin de soulager sa vessie. Marc eut le temps de se mettre à l'abri, mais son coéquipier, redoutant de trahir sa présence, se contenta de tourner la tête.

Un coup de vent poussa le jet d'urine vers une poutrelle, si bien qu'une bruine jaunâtre moucheta la nuque et le dos de la chemise de Luc.

Lorsque la sentinelle eut rejoint son poste, Marc lâcha un soupir de soulagement puis tendit à son camarade une boule de plastic.

— Il y en a assez, tonna Luc, hors de lui, avant de se laisser tomber sur la berge puis de progresser discrètement vers le bosquet situé à une soixantaine de mètres où le duo avait prévu de se mettre à couvert.

Marc le suivit tout en déroulant le cordon qui lui permettrait d'activer le dispositif au passage des tanks.

Lorsqu'ils eurent atteint la cachette, Luc s'assit dans l'herbe puis déboutonna sa chemise trempée. Soulagé d'avoir accompli la phase la plus périlleuse de l'opération, Marc se réjouissait secrètement de la mésaventure dont son camarade avait été victime. Redoutant que ce dernier ne remarque le sourire discret qui flottait sur son visage, il se hissa sur un rocher d'où il pourrait surveiller les efforts de Michel et de PT, qui traînaient la pièce d'artillerie vers sa position de tir.

— Si tu racontes ce qui s'est passé à qui que ce soit... gronda Luc en pointant un doigt menaçant dans sa direction.

CHAPITRE DIX-HUIT

Comme l'avait prédit Henderson, les services de renseignement britanniques avaient reçu des dizaines de messages radio faisant état du mouvement du 108^e. Au manoir de Bletchley Park, principal site de décryptage du royaume, des employés avaient transcrit les signaux en morse émis sur les fréquences du bataillon, puis entré ces données dans un ordinateur Colossus qui occupait une pièce tout entière.

Dès que le code employé par le 108^e avait été brisé, trente-quatre avions de reconnaissance Mustang de l'US Air Force avaient décollé pour la France puis transmis des informations concernant les déplacements ennemis à des chasseurs anglais Tempest armés de roquettes antichar. L'état-major avait différé un raid visant un vaste complexe industriel allemand et détourné quatre-vingts forteresses volantes B-17 vers le dépôt de carburant.

Lorsque Henderson atteignit l'entrée du personnel de la gare de Rouen, un millier de bombes avaient déjà frappé la ville. La plupart avaient touché le sud de l'agglomération, endommageant les routes principales, détruisant un pont et pulvérisant plusieurs véhicules du 108^e. Mais ces raids à haute altitude manquaient de précision, et de nombreux bâtiments civils étaient la proie des flammes.

Si l'emprise nazie sur le pays avait été mise à mal par le débarquement allié, les groupes de la Résistance devaient maintenir des mesures de sécurité extrêmement rigoureuses. Le réseau de Maxine n'entretenait que des relations lointaines avec les partisans locaux. Ses instructions manquaient de précision. En vérité, elle avait recommandé de ne faire appel à leurs services qu'en cas d'extrême urgence. Elle avait simplement recommandé de se rendre à la gare de Rouen afin d'établir le contact.

Sans aucun document d'identité en sa possession, Henderson posa une main sur sa hanche droite de façon à pouvoir dégainer à la moindre alerte. Il gravit trois marches puis s'engagea dans le couloir menant au comptoir du personnel. Il dut patienter quelques minutes pendant que deux mécaniciens au visage barbouillé de suie signaient leurs fiches de présence, puis lança à l'employé le mot de passe convenu.

— Je viens réparer les lampes à gaz.

L'homme haussa un sourcil.

— Ah, vraiment ? Patientez un instant, je vais chercher mon responsable.

Les cheminots comptaient beaucoup de partisans dans leurs rangs. Leurs fonctions leur permettaient d'accomplir de nombreux actes de résistance : transport clandestin de personnes et de matériel, échange de messages entre groupes de diverses régions et sabotage des voies ferrées.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'un petit homme portant une tenue de mécanicien ne vînt à sa rencontre.

— C'est vous, Charles ? demanda-t-il, l'air dédaigneux.

Henderson hocha la tête.

— On m'a informé que vous risquiez de nous contacter lorsque le 108^e se mettrait en mouvement, mais je dois vérifier... ce que vous savez.

Sur ces mots, l'homme écarta les lèvres et désigna ses incisives inférieures. Henderson souleva sa prothèse dentaire.

— Je m'appelle Gaspard, sourit le mécanicien. Suivez-moi.

Ils traversèrent un vestiaire, empruntèrent un escalier en spirale menant au niveau des voies puis gravirent une volée de marches jusqu'à un café au plafond tapissé de toiles d'araignée. À l'évidence, l'établissement n'avait pas ouvert ses portes depuis au moins un an. Ses fenêtres incrustées de suie dominaient les rails. Un train était à quai. Les passagers formaient une file d'attente devant un poste de contrôle.

— Vous avez dû passer une nuit agitée, dit Gaspard en désignant la seule table dont la surface n'était pas recouverte de poussière.

Deux jeunes hommes aux mines patibulaires y étaient installés.

— J'ai du vrai café, si ça vous dit. Parachuté de la veille.

Henderson s'assit. Les deux partisans lui adressèrent un discret hochement de tête.

Gaspard posa sur la table une cafetière et un panier contenant des croissants frais.

— De la farine blanche... soupira le capitaine en rompant l'une des viennoiseries afin d'en humer le parfum.

— Alors, que pouvons-nous faire pour vous aider ? demanda Gaspard.

— J'ai perdu mes papiers civils dans l'explosion de mon véhicule. Et mes bottes sont un peu trop... germaniques.

— Je n'aurai aucun mal à vous trouver des chaussures plus discrètes, mais pour les papiers, c'est autre chose... Je peux vous procurer une tenue de cheminot et vous laisser embarquer dans un train pour Paris. Là-bas, Lacoste vous fournira des documents d'identité.

Henderson termina son café puis esquissa un sourire.

— J'ai une mission à accomplir, dit-il. Le 108^e dispose de cinquante-quatre panzers, contre lesquels les chars alliés ne font pas le poids sur le champ de bataille.

L'un des jeunes résistants lâcha un grognement.

— Il me semblait pourtant que les T-34 soviétiques ne se débrouillaient pas trop mal.

— J'imagine que vous avez lu ça dans vos torchons de propagande,

répliqua sèchement Henderson.

— Vous avez quelque chose contre l'Union soviétique, Charles ? demanda Gaspard.

Indignés, ses deux compagnons peinaient à contenir leur colère.

— L'Armée rouge finira bien par nous débarrasser des nazis, ajouta l'un des jeunes partisans. Croyez-vous vraiment que les Alliés se préoccupent de la France ? Leur libération sera celle des oppresseurs, des grands patrons et des politicards, pas celle des travailleurs.

Henderson réalisa qu'il avait parlé imprudemment, mais la fatigue commençait à altérer son discernement.

— Je ne suis pas venu ici pour parler politique, dit-il. Je vous rappelle simplement que l'Union soviétique fait partie des forces alliées, tout comme le Royaume-Uni. Et pour des gens qui méprisent les Américains, je constate que vous ne crachez pas sur leur café.

— Ce qu'ils nous parachutent a été volé aux ouvriers américains, gronda Gaspard.

Henderson était profondément hostile au régime soviétique. Avant guerre, il avait visité plusieurs ports russes au cours de missions de renseignement et avait pu observer les méthodes mises en œuvre par Staline. Cette réalité était sans rapport avec les clichés présentant des travailleurs radieux qui illustraient les journaux de propagande.

— Je ne vous demande pas grand-chose, dit-il, conscient qu'il s'était attiré l'antipathie de ses interlocuteurs. J'ai simplement besoin de papiers civils, de quelques munitions et d'une petite quantité d'explosifs.

L'un des complices de Gaspard bondit de sa chaise et pointa un doigt vers le capitaine.

— Vous nous menacez d'interrompre les largages si nous refusons de coopérer, c'est ça ?

— Écoutez-moi bien, monsieur l'officier de Sa Majesté, renchérit Gaspard. Sachez que nous avons nos façons de faire, ici, à Rouen. Nous ne savons pas qui vous êtes. Sans doute un espion, mais comment seulement savoir pour qui vous travaillez ? J'en suis navré, mais nous ne pouvons pas vous faire confiance. Nous ne pouvons pas prendre le risque de vous voir compromettre nos opérations. Il y a trop à perdre. Nous n'avons pas le choix.

Henderson n'aimait guère le tour que prenaient les choses. Certains communistes radicaux étaient connus pour leurs méthodes expéditives. Gaspard et ses nervis échangèrent des regards nerveux. L'un d'eux porta discrètement une main à sa ceinture. Le capitaine comprit aussitôt de quoi il retournait. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ils étaient décidés à l'éliminer.

C'était un affrontement à trois contre un. Conscient qu'il ne pouvait plus compter que sur l'effet de surprise, Henderson se dressa d'un bond, dégaina son pistolet équipé d'un silencieux et abattit froidement les deux jeunes hommes d'une balle au milieu du front.

Saisi d'effroi, Gaspard bascula en arrière, s'affala sur le carrelage puis rampa en direction du comptoir. Henderson lui porta un coup de botte à l'abdomen, le saisit par le col et le remit brutalement sur pied.

— Bande de cinglés ! cria-t-il. Si vous êtes encore en vie, c'est parce que j'ai besoin de votre équipement, dit-il. J'ai une mission capitale à accomplir, vous pigez ? Où est-il entreposé ?

Gaspard demeura muet.

— Parlez, ou je ferai en sorte que votre mort soit lente et douloureuse.

— C'est bon, gémit le mécanicien. Je... je vais vous procurer ce que vous cherchez.

CHAPITRE DIX-NEUF

Le jour s'étant levé, Daniel redoutait d'être découvert. Il s'était installé sur une branche maîtresse, adossé au tronc, à l'abri de la partie la plus dense de l'arbre. Il se pencha prudemment en avant afin que seule l'extrémité de ses jumelles dépasse du feuillage. Une chenille suspendue à un rameau lui chatouilla les phalanges.

De sa position, il pouvait observer deux routes menant au pont, mais il entendait des sons provenant d'une troisième voie d'accès masquée par la végétation. Il s'adressa à voix basse à Édith, qui se tenait au pied de l'arbre.

— Je vois beaucoup de fumée et de poussière, mais je n'ai pas de visuel sur les véhicules.

— Je dois avertir les autres ? demanda sa camarade.

À cet instant, un petit blindé de commandement hérissé d'antennes radio jaillit d'une trouée entre les arbres. Quelques secondes plus tard, un engin plus imposant apparut.

— Panzer ! lança joyeusement Daniel.

— Tu es sûr ?

— Cours, Édith !

Tandis que la jeune fille se dirigeait vers Marc, Daniel compta au total quatorze véhicules, dont quatre chars et plusieurs camions de soutien. Il quitta aussitôt son poste d'observation.

Édith, qui avait informé Marc de la situation, courait désormais vers la position où Michel et PT avaient installé la pièce d'artillerie.

Marc étudia le camion équipé d'un canon antiaérien de 20 mm qui ouvrait le convoi. Les trois hommes chargés de son fonctionnement semblaient sur leurs gardes. S'ils parvenaient à faire feu sur la rive, les choses seraient beaucoup plus compliquées que prévu.

— Occupe-toi d'eux, lança Marc à l'adresse de Luc, qui se trouvait en position de tir, l'œil rivé à la lunette de son fusil.

Luc, qui s'était juré de liquider en priorité le garde qui lui avait uriné dessus, lâcha un grognement réprobateur. Le camion armé et le blindé de commandement traversèrent le pont au pas, puis deux panzers se préparèrent au franchissement. Marc avait pu observer plusieurs de ces engins dissimulés sous des filets de camouflage à proximité de la ferme de M. Morel, mais lorsqu'elles étaient en mouvement, ces montagnes d'acier nimbées de fumée

noire dégageaient une prodigieuse impression de puissance.

Lorsque le premier panzer s'engagea, la structure émit un craquement. Au grand effroi de Marc, plusieurs pains de plastic tombèrent dans la rivière. Lorsque le blindé atteignit le centre du pont, le deuxième char avança à son tour. Il ne restait plus à Marc qu'à mettre en contact deux fils électriques dénudés pour amorcer le dispositif.

La déflagration fut si puissante qu'il crut que ses tympans allaient exploser. Il enfouit son visage dans le pli de son coude au moment où la partie centrale de la chaussée se souleva. Un rideau de vapeur provoqué par la chaleur intense se leva au-dessus de la rivière.

Le camion équipé du canon avait atteint l'extrémité du pont. Tandis qu'une pluie de terre s'abattait dans un rayon d'une centaine de mètres, Luc prit son équipement pour cible. Il abattit deux hommes sans gaspiller une balle, mais le troisième fit pivoter le canon antiaérien, se glissa derrière les plaques de protection blindées et ouvrit le feu.

À l'instant où Luc quittait précipitamment sa position, PT déclencha la mise à feu de sa pièce d'artillerie et détruisit instantanément plusieurs véhicules situés en queue de convoi.

Édith jaillit du fossé de drainage où elle s'était embusquée et plaça un pain de plastic sous la chenille gauche du blindé de commandement.

Aveuglé par les flammes, en dépit des cinquante mètres qui le séparaient du lieu de l'explosion, Marc sentait la vapeur lui brûler la peau. Lorsque la fumée se fut dissipée, il constata que la structure du pont avait ployé sans se rompre. La plupart des gardes, morts ou gravement blessés, étaient hors de combat.

Le souffle avait soulevé la partie arrière du premier panzer, mais son pilote avait pris de la vitesse et était parvenu à traverser la rivière. Le deuxième blindé, immobilisé au premier tiers du franchissement par un enchevêtrement de poutrelles tordues, pouvait à tout moment basculer dans la rivière. Terrorisés, ses membres d'équipage procédèrent à une manœuvre d'évacuation d'urgence.

Une voiture décapotable s'était glissée entre le deuxième et le troisième panzer. Son chauffeur avait freiné brutalement à la vue de l'explosion, mais le blindé qui le suivait ne put ralentir à temps. Il percuta l'arrière du Kübelwagen, tuant net les deux officiers installés sur la banquette arrière.

La charge placée par Édith détruisit la chenille gauche du blindé de commandement. Armés de leurs fusils à lunette, Luc et Marc prenaient méthodiquement pour cible les tankistes qui tentaient de s'échapper du deuxième blindé. L'unique survivant de l'équipage parvint à se mettre en lieu sûr à l'instant où la partie de la chaussée sur laquelle reposait le char glissa latéralement, le précipitant dans la rivière et soulevant une gigantesque gerbe d'eau.

La tourelle du premier panzer pivota lentement puis se braqua sur la position occupée par PT et Michel. Les deux garçons prirent aussitôt leurs

jambes à leur cou, et purent parcourir une vingtaine de mètres avant qu'un obus de 88 mm ne pulvérise leur pièce d'artillerie. L'onde de choc souffla des mètres cubes de terre aux quatre vents. Déséquilibré, Luc roula jambes par-dessus tête au bas de la berge et se trouva submergé par la vague soulevée par le char qui avait basculé dans le cours d'eau.

Marc et Luc mirent hors d'état de nuire deux soldats qui tentaient de fuir le blindé de commandement. Soudain, dans leur ligne de mire, ils virent Daniel ramper derrière le premier panzer. La tourelle était orientée vers Michel qui, à cent mètres de là, tentait de sortir PT de la gangue de boue où il s'était enfoncé.

Lorsque l'obus de 88 mm jaillit du canon, Daniel se hissa à l'arrière du blindé. Quelques minutes plus tôt, perché en haut de son arbre, il avait remarqué que les tankistes, accablés par la chaleur, avaient laissé leur écrouille ouverte. Il escalada la tourelle, dégoupilla une grenade, compta cinq secondes puis la laissa tomber dans la cabine.

— Cours, Daniel ! hurla Marc.

Daniel sauta du blindé un instant avant qu'une explosion étouffée ne se fasse entendre. Une seconde plus tard, les obus stockés dans le char détonèrent à leur tour, provoquant une déflagration infiniment plus puissante que les charges qui avaient ébranlé la structure du pont.

Pendant ce temps, Édith s'était lancée à l'assaut du canon de 20 mm dont le camion de tête était équipé. Le chauffeur du véhicule avait été tué par Luc en tentant de fuir, mais un soldat, demeuré en position derrière les plaques de protection, tentait de recharger la pièce d'artillerie. Elle le neutralisa d'une balle de fusil dans le dos.

Alors qu'on n'entendait plus guère que les cris des survivants en proie à l'épouvante, PT et Michel, trempés jusqu'à l'os, escaladèrent la berge.

— Ce côté du pont est-il sous contrôle ? haleta PT en considérant les trois véhicules immobilisés.

— Aucun signe d'activité ennemie, répondit Luc.

— Bien joué, les gars. Mais je vois de la poussière en suspension, là-bas, derrière les arbres. Je crois qu'un autre convoi fait route dans notre direction. La bonne nouvelle, c'est qu'aucun char ne pourra plus franchir ce pont. Mais il n'a pas définitivement cédé. Les Boches peuvent encore lancer un détachement léger à nos trousses. Nous devons regagner le camion et foutre le camp en vitesse.

Les six membres de l'équipe A se mirent en route sous un ciel obscurci par les colonnes de fumée qui s'échappaient des véhicules détruits.

— Je ne suis pas certain que nous ayons éliminé tous les soldats qui ont réussi à franchir le pont, avertit Luc. L'un d'eux pourrait s'être embusqué dans la végétation et nous arroser par surprise.

Constatant que son uniforme était incrusté de boue, PT laissa Marc prendre le volant. Tandis que les autres agents plaçaient leur équipement à l'arrière, Luc surveilla les environs.

— Apparemment, si ces lâches ont réussi à se tirer, ils ne sont pas pressés de venir à notre rencontre, dit-il avant de s'installer sur le siège du passager avant.

Lorsque Marc s'engagea sur la route, Luc pointa un doigt vers le ciel.

— C'est un Mustang, selon toi ?

Un avion décrivait une large courbe afin d'observer les colonnes de fumée.

— Probablement un appareil de reconnaissance. Il a sans doute localisé la deuxième colonne. Je n'aimerais pas être à la place de ces Boches, quand les Tempest lâcheront leurs bombes.

L'avion disposait de six mitrailleuses 12,7. Cet armement relativement léger était inopérant contre les blindés, et il était impensable de se lancer à l'assaut d'une colonne disposant de canons antiaériens. Cependant, tandis que le pilote établissait le contact radio avec une escadrille de bombardiers signalée à une trentaine de kilomètres de sa position, il remarqua un camion allemand qui faisait route en direction de l'ouest, à proximité de Gournay-en-Bray. Réalisant que le véhicule était sur le point d'échapper à l'attaque des Tempest, il décida de le prendre pour cible.

Assis à l'arrière du Henschel, Marc vit le chasseur au fuselage argenté piquer du nez, redresser son assiette puis filer dans leur direction à basse altitude.

— Marc, dégage de la route ! hurla-t-il. Ce foutu Mustang fonce droit sur nous !

CHAPITRE VINGT

— C'est encore loin ? demanda Henderson en suivant Gaspard dans une étroite rue pavée.

Par chance, les soldats qui patrouillaient d'ordinaire aux abords de la gare avaient déserté la ville pour se porter au-devant du 108^e bataillon et sécuriser sa progression.

— Nous y serons dans une vingtaine de minutes.

— Si vous me menez en bateau... gronda Henderson.

— ... je mourrai dans d'atroces souffrances, bla bla bla, poursuivit Gaspard. Je commence à la connaître, votre chanson.

Ils quittèrent le centre-ville en prenant soin de contourner les routes bloquées afin de favoriser les mouvements du 108^e.

— Il va falloir traverser la Seine, annonça Gaspard.

Trois des ponts de Rouen étaient interdits d'accès. Le quatrième étant pris d'assaut par une foule de civils, le cheminot décida d'emprunter la coursive qui longeait la passerelle ferroviaire sous l'œil complice de deux membres de la police des transports.

— Il n'est pas trop tard, vous savez, dit-il à l'adresse d'Henderson. Je peux toujours vous faire embarquer dans un train pour Paris. Mes camarades n'oseront pas vous traquer sur le territoire de Lacoste, même s'il vaudrait mieux que vous ne remettiez jamais les pieds à Rouen, après les crimes que vous avez commis.

Le capitaine partit d'un rire grinçant.

— Contentez-vous de me procurer ce dont j'ai besoin. Avec un peu de chance, je serai tué dans l'accomplissement de ma mission, et vous n'aurez plus de souci à vous faire.

À l'extrémité du pont, les deux voies ferrées se séparaient, l'une filant vers l'est en direction de Paris, l'autre longeant le cours de la Seine. Gaspard enjamba un buisson puis chassa du pied les branches et la terre qui masquaient une trappe rectangulaire. Les deux hommes descendirent une échelle métallique menant à une petite pièce aux murs de briques.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? s'étonna Henderson.

— Autrefois, il y avait un atelier de réparation, à la surface. Nous nous trouvons dans un ancien puits d'inspection.

Impressionné, le capitaine découvrit avec étonnement les rayonnages où

était entreposé le contenu de plusieurs centaines de containers largués par les avions alliés. Il y avait là des bottes et des vêtements d'hiver ; des boîtes de conserve et du lait en poudre fournis par les États-Unis, du bœuf en gelée d'Australie et une quantité industrielle de plats cuisinés livrés par le Royaume-Uni ; des lampes électriques, des fusibles de rechange destinés aux radios ; des poignards, des grenades, des pains de plastic enveloppés dans des emballages estampillés *beurre français*, des détonateurs, des pistolets-mitrailleurs et des caisses entières de munitions. À l'exception de quelques points de rouille causés par l'humidité, cet armement semblait sortir de l'usine.

— Vous envisagez de déclencher une nouvelle guerre quand les Allemands auront été vaincus ? demanda Henderson.

— Des milliers d'entre nous sont tombés sous les balles allemandes pour libérer ce pays, répondit Gaspard. Nous n'entendons pas le rendre aux capitalistes qui nous ont si longtemps opprimés. S'ils essayent de nous y contraindre, nous ne les laisserons pas faire.

Henderson s'empara d'un grand sac de toile et y fourra tout le matériel nécessaire à la poursuite de sa mission.

— Nous avons le même ennemi, Gaspard, dit-il, sa razzia achevée. Mais nous ne menons pas le même combat.



Les ailes du Mustang frôlaient la cime des arbres lorsque Marc écrasa la pédale de frein, donna un coup de volant sur la droite et quitta la chaussée. L'appareil, qui filait à plus de deux cents kilomètres-heure, actionna ses mitrailleuses. La plupart des balles criblèrent l'asphalte, mais plusieurs projectiles ricochèrent sous le camion.

Des branches dégringolèrent de la canopée et terminèrent leur course au milieu de la chaussée. L'avion décrivit une large courbe, se préparant pour une seconde attaque. Le Henschel franchit un fossé puis s'immobilisa brutalement contre le tronc d'un chêne. Ébranlé par le choc, Marc quitta la cabine à l'instant où le Mustang s'alignait de nouveau dans l'axe du véhicule. Luc descendit à son tour du camion et lâcha quelques balles de pistolet en direction de l'appareil.

— Qu'est-ce que tu fous ? cria PT. C'est un avion allié.

— On me tire dessus, je riposte ! hurla Luc. On est dans ton camp, salaud de Yankee !

— Comment pourrait-il le savoir ? On roule dans un camion allemand.

Pendant que les deux garçons se querellaient, Marc, Édith, Michel et Daniel s'enfoncèrent dans les bois. Ils débouchèrent dans un champ et plongèrent à plat ventre dans les épis de blé.

Marc roula sur le dos afin d'observer les mouvements de l'avion.

— Il prend de l'altitude, dit-il.

— Je lui ai foutu la trouille ! s'exclama Luc.

— Je crois qu'il nous a perdus de vue, le contredit PT.

— C'est sûr, il a changé d'objectif, confirma Marc en se dressant d'un bond. Que tout le monde remonte à bord du camion.

Lorsqu'ils retrouvèrent le véhicule, ils constatèrent que l'un des pneus arrière était à plat. En outre, un filet d'essence s'écoulait dans le fossé. PT se baissa pour inspecter le réservoir.

— On ne pourra pas réparer cette fuite. Reste à espérer que les vélos n'ont pas été endommagés.

Les membres de l'escouade inspectèrent leur matériel. Deux balles avaient traversé le sac à dos d'Édith sans atteindre les grenades et les munitions qui y étaient rangées. PT trouva la crosse de son fusil à lunette fendue en deux, mais tout le reste, y compris les bicyclettes, était intact.

— Il n'est plus question de mener des attaques frontales, annonça PT. Nous allons cacher les bidons d'essence dans le champ, au cas où ils pourraient nous être utiles par la suite. Prenez tout ce que vous pouvez emporter. Nous allons devoir rester à l'écart des routes et emprunter les chemins vicinaux.

— Je vais piéger le camion. Si les Boches l'inspectent, ils auront la surprise de leur vie.

Les autres membres de l'escouade, qui ne partageaient pas la rage vengeresse de Luc, débarquèrent les vélos en silence puis trièrent le matériel qui pouvait trouver place dans leurs sacs.



En des circonstances ordinaires, Henderson aurait sans ciller mis Gaspard hors d'état de nuire, mais il avait besoin de son aide pour franchir le pont sans être interpellé par les policiers qui surveillaient la passerelle ferroviaire.

Ils se séparèrent dès qu'ils eurent traversé la Seine. Henderson, toujours privé de papiers mais le sac à dos bourré d'explosifs, de détonateurs et de munitions, s'éloigna au pas de course.

Il était convaincu que Gaspard avait l'intention de retrouver ses complices à la gare de Rouen pour les informer qu'il avait été détroussé. Compte tenu des menaces qu'il avait laissées planer au sujet du ravitaillement, ces partisans mettraient tout en œuvre pour l'empêcher de quitter la ville vivant.

Paul, Joël et Samuel s'étaient procuré quelques livres de pain noir puis s'étaient douchés sous une pompe à eau. Lorsqu'ils se furent débarrassés de la crasse et de la boue dont leur peau et leurs vêtements étaient incrustés, Joël découpa l'une de ses chemises de rechange afin de confectionner un bandage pour Samuel.

Les trois garçons patientaient sur le parvis de la cathédrale de Rouen.

À l'heure dite, Henderson se figea à une dizaine de pas de ses agents,

posa une main sur sa bouche et simula une quinte de toux pour attirer leur attention.

— Vérifiez que je ne suis pas suivi, murmura-t-il avant de se diriger vers la ruelle la plus proche.

— J'ai comme l'impression qu'il ne s'est pas fait que des amis, dit Samuel.

— Sans blague ? gloussa Paul.

Les agents scrutèrent la foule qui arpentait le parvis sans repérer de poursuivants. Joël emboîta le pas d'Henderson et le suivit à dix mètres de distance. Paul et Samuel se lancèrent dans leur sillage, formant un second rideau de protection à une trentaine de pas.

Alors que le capitaine s'engageait sous un passage couvert, deux individus jaillirent d'une porte cochère. Le plus âgé brandit un revolver. Henderson lui porta un violent coup de coude au visage qui l'étendit pour le compte avant qu'il n'ait pu enfoncer la détente. Joël se porta aussitôt au contact des belligérants puis renversa le plus jeune des agresseurs d'un croc-en-jambe. Henderson désarma son assaillant, dégaina son pistolet muni d'un silencieux puis lui logea une balle dans le crâne. Enfin, il flanqua un formidable coup de crosse à l'adolescent qui se tordait sur le sol.

— Debout ! ordonna-t-il. Si tu ne veux pas d'ennui, tu vas nous accompagner sans faire de scandale, compris ?

Âgé d'à peine quinze ans, son prisonnier portait une chemise blanche et un pantalon bleu marine de la Société nationale des chemins de fer.

— Tu vis près d'ici ? demanda Henderson.

— Oui.

— Avec qui ?

— Mes deux sœurs. Ma tante, et toute sa famille.

— Merde, grogna le capitaine. Connais-tu quelqu'un qui demeure seul ? Un ami, une personne âgée ?

Le jeune homme bredouilla quelques mots inintelligibles. Henderson lui porta un coup de poing à l'estomac si puissant qu'il fondit en sanglots sous l'effet de la douleur.

— Nous cherchons un endroit tranquille où passer quelques heures en sécurité, expliqua le capitaine. Et pas de blague, car tu resteras avec nous. Si nous sommes découverts, avant même de riposter, je te collerai une balle dans la tête. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

Le garçon hocha la tête.

— Il y a une maison, en bas de la rue. Son occupante cachait deux enfants juifs. Tout le monde a été embarqué par la Milice.

— La baraque est-elle occupée ?

— Pas que je sache. La rafle a eu lieu il y a une dizaine de jours.

— C'est loin d'ici ?

— Non. Nous y sommes presque.

Lorsqu'il se trouva devant l'habitation, Henderson remarqua l'empreinte

d'une semelle sur la porte d'entrée. La serrure avait été brisée et la demeure méthodiquement pillée, des cadres des fenêtres aux lattes du plancher.

— Joël, Samuel, lança le capitaine. Inspectez chaque pièce puis positionnez-vous de chaque côté du bâtiment.

— Alors, que s'est-il passé ? demanda Paul.

— Un léger accrochage. J'ai été obligé de descendre deux membres du réseau et de prendre leur chef en otage. Leurs copains doivent être à nos trousses. Tant qu'ils n'auront pas abandonné les recherches, il vaudrait mieux se faire tout petits.

— Ne serait-il pas préférable de quitter la ville ?

Henderson secoua la tête.

— Le réseau auquel j'ai eu affaire a établi son quartier général dans la gare de Rouen. Comme je n'ai pas de papiers, il est exclu qu'on me laisse monter à bord d'un train. De plus, les routes principales resteront bloquées jusqu'au passage du 108^e.

— Alors, quel est votre plan, monsieur ?

— Honnêtement, je n'en ai pas la moindre idée. Mais je pense que notre jeune ami ici présent est disposé à nous dire tout ce que nous voulons savoir sur Rouen et les activités de ses camarades.

CHAPITRE VINGT ET UN

Secoués et épuisés, les membres de l'escouade A traversèrent le champ de blé bicyclette à l'épaule. Luc, PT et Marc troquèrent leurs tenues de la Wehrmacht pour des vêtements civils.

— Nous avons des vivres pour deux jours, dit PT. Comme il ne nous reste presque plus d'explosifs, nous allons mettre un peu de distance entre les Boches et nous, puis nous nous trouverons une planque où retrouver des forces. Nous nous remettons en route dès que les chars auront quitté la zone.

Marc hocha la tête en signe d'assentiment.

— Nous voyagerons cette nuit, en suivant les petites routes. Nous devrions atteindre Paris demain, en fin de matinée.

Ils étaient sur le point de poursuivre leur périple quand une escadrille de Tempest creva la couche nuageuse. Il semblait peu probable que les appareils prennent pour cible un groupe d'adolescents, mais les agents, préférant ne prendre aucun risque, coururent se poster à la lisière du bois.

Le canon antiaérien qui protégeait la deuxième colonne allemande, toujours en position sur l'autre rive du fleuve, ouvrit le feu. Un appareil piqua aussitôt du nez puis lâcha deux roquettes qui pulvérisèrent la pièce d'artillerie. Privés de tout moyen de défense, les Allemands n'avaient d'autres solutions que de se mettre à couvert sous les arbres qui bordaient la route ou de quitter leurs véhicules. Pendant trois minutes, l'escadrille pilonna le convoi.

De leur position, les membres de l'escouade A ne pouvaient distinguer le pont, mais ils voyaient les avions plonger et entendaient les roquettes siffler dans les airs.

— J'ai compté onze explosions, dit PT lorsque les appareils de la Royal Air Force, ayant effectué trois assauts, filèrent vers l'horizon.

— Lorsque nous serons à Paris, on nous demandera un rapport circonstancié. Nous devons gagner une position plus élevée afin de faire le point sur la situation.

Ils progressèrent vers le nord-est à travers champs puis trouvèrent un chemin où ils purent circuler à bicyclette. Il faisait une chaleur étouffante, et le vent poussait dans leur direction une fumée noire et âcre.

Ils gravirent une côte au sommet de laquelle ils purent enfin observer le site de l'attaque.

Chose étonnante, le pont n'avait toujours pas cédé, mais sa structure

semblait désormais si fragile que le commandement de la deuxième colonne avait décidé de contourner l'obstacle en empruntant une route à découvert. C'est là qu'elle avait été prise pour cible par l'escadrille de la RAF.

Luc chaussa ses jumelles et décrivit le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

— Ils ont aligné une dizaine de cadavres sur le bas-côté. Une vingtaine de blessés reçoivent les premiers soins dans le champ le plus proche.

— Et les véhicules ? demanda PT.

— Quatre panzers, deux blindés d'artillerie motorisée et une quantité d'engins légers sont hors de combat. Oh, attendez, je vois un cinquième char planté dans un fossé. Il n'a plus de chenilles.

— Pour résumer, en comptant les chars que nous avons démolis, le 108^e ne dispose plus que de quarante-sept blindés sur cinquante-quatre.

— Soit environ quinze pour cent de ses effectifs, précisa Marc. Et l'équipe d'Henderson pourrait bien en détruire davantage, à Rouen.

— Pas mal pour des gamins à vélo sans ordres précis armés de quelques sacs d'explosifs ! s'exclama fièrement Michel.

L'un après l'autre, les agents observèrent la scène à l'aide des jumelles.

Quand vint son tour, Édith n'y jeta qu'un coup d'œil, se plia en deux puis, sans crier gare, rendit tripes et boyaux.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Marc.

— L'un de ces gars, là-bas, près du fossé, gémit-elle. Il lui manque la moitié du visage. Bon Dieu, il n'est pas plus vieux que PT.

— Il ne l'a pas volé, répliqua Luc. Ses copains nazis ont tué mon frère. Si j'avais une chance raisonnable de m'en sortir, je me glisserais jusqu'aux blessés et je les finirais à la grenade.

Édith fondit en sanglots.

— Luc ! gronda Marc. Pour une fois dans ta vie, est-ce que tu pourrais la fermer ? Nous avons tous perdu des êtres chers. Ce n'est pas une excuse pour nous comporter comme des barbares.

Luc et Marc étant toujours à couteaux tirés, PT, qui redoutait que le différend ne tourne une fois de plus à la confrontation physique, s'interposa. Avant qu'il n'ait pu prononcer un mot, une explosion se fit entendre.

— Je parie que c'est notre camion, dit Daniel. Quelqu'un a dû déclencher les charges.

— Ce qui veut dire que des hommes du 108^e ou de la garnison de Gournay-en-Bray se sont lancés à nos trousses, ajouta PT. Dans un cas comme dans l'autre, nous devons quitter les lieux au plus vite. En selle, tout le monde !



Xavier, le jeune cheminot de quinze ans qu'Henderson avait capturé, n'était pas un foudre de guerre. Des idéaux un peu flous et l'attrait de la camaraderie l'avaient conduit à rejoindre le réseau de Résistance qui gravitait autour de la

gare de Rouen. Le capitaine le saisit par le cou et le força à s'asseoir sur une chaise. Son regard exprimait une profonde terreur.

— Il faut qu'on cause, toi et moi, dit Henderson. Si tu réponds gentiment à mes questions, je ne te traiterai pas trop durement. Si tu essayes de jouer au plus fin, je te ferai mal, et tu finiras par me fournir les réponses que j'attends.

Pour concrétiser sa menace, Henderson sortit un couteau de chasse à la lame crantée de son fourreau.

Les mains de Xavier tremblaient comme des feuilles.

— Je... je ne comprends pas, bredouilla-t-il. Pourquoi les résistants doivent-ils se faire la guerre ? Ne devrions-nous pas nous unir pour combattre les Allemands ?

— Excellente question, sourit Henderson. Tu as faim ? J'ai du chocolat, si cela te dit.

— En vérité, pour le moment, j'ai un peu envie de vomir, gémit le garçon.

— Je te prie d'excuser mes manières un peu rudes, mais ton ami et toi avez tenté de me liquider. Avoue qu'il y a de quoi être en rogne. Alors, quel est ton travail, aux chemins de fer ?

— Je suis bagagiste.

— Et quelles fonctions occupes-tu, au sein du réseau ?

— On me confie toutes sortes de tâches. Je ne sais pas grand-chose des agissements de mes chefs. Ils agissent avec prudence.

— Tu as assisté à des combats ?

— Rien de sérieux, expliqua Xavier. J'ai effectué des missions de nuit, dans les bois au sud et à l'ouest de la ville, afin de récupérer l'équipement largué par les Américains.

— Gaspard coordonne personnellement ces opérations de ravitaillement ?

Xavier hocha la tête.

— Son opérateur radio lui transmet les instructions. Ensuite, il se charge de faire parvenir les vivres aux partisans qui se cachent dans la forêt.

— Et les armes ? Les explosifs ? Qu'en fait-il ?

— Quelques coups de feu contre des soldats allemands isolés et des collaborateurs de la Milice.

— Le réseau Lacoste l'a averti que le 108^e bataillon de panzers se dirigeait vers Rouen. A-t-il échafaudé une opération pour ralentir sa progression ?

Xavier secoua la tête.

— Selon lui, il n'était pas nécessaire de courir de tels risques. Pour lui, la question n'est pas de savoir *si* les Alliés vont gagner la guerre, mais *quand*.

— Tu peux être plus clair ?

— Il évite la confrontation directe avec les troupes ennemies. Il dit toujours que le moment n'est pas encore venu. Ça ne plaît pas à tout le monde, évidemment...

— Ce réseau reçoit énormément de matériel mais n'a pas beaucoup d'activité, tempêta Henderson.

— Détrompez-vous. Notre territoire, ce sont les chemins de fer. Nous sabotons des trains et pillons les wagons de marchandises, mais nous n'intervenons jamais dans Rouen même.

— Et quand compte-t-il passer à l'action ? Quand les Boches se seront fait la malle ?

— Pour être honnête, je crois qu'il a l'intention de se faire élire maire, quand le pays sera libéré.

— Foutus politiciens ! rugit Henderson. Ce salaud ne se préoccupe que de sa future élection alors que des partisans se sacrifient dans tout le pays et que des soldats meurent cent kilomètres à l'ouest. Sans parler de ses propres hommes, prêts à se battre mais contraints d'exécuter ses basses œuvres, à risquer leur peau, pourvu que ce soit à l'extérieur de la ville...

À cet instant, Paul entra dans la cuisine où le capitaine menait son interrogatoire.

— Joël et Samuel n'ont détecté aucun signe d'activité à l'extérieur de la maison. Je pense que nous n'avons pas été suivis.

— Parfait, nous allons pouvoir nous remettre au boulot, dit Henderson avant de désigner le sac à dos rempli d'explosifs. Reste à savoir ce que nous allons faire de ça.

— Il y a de quoi neutraliser un ou deux chars, suggéra Paul en examinant les pains de plastic. Mais les troupes ennemies doivent être en état d'alerte maximale, après l'opération de la nuit dernière. Nous avons eu de la chance, mais nous ne pourrons pas toujours compter sur un bombardement allié pour favoriser notre retraite.

— J'avoue n'avoir aucun goût pour les missions suicides, dit Henderson, l'air pensif. Mais si j'en crois notre jeune ami, il est grand temps que la Résistance fasse parler d'elle dans cette ville. Pendant que les Boches assignent toutes leurs forces à la protection du 108^e, nous allons donner à Gaspard une petite leçon de patriotisme.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Les membres de l'escouade B dormirent à tour de rôle puis dévorèrent le contenu de boîtes saisies dans la cache de Gaspard. Lorsque le jour commença à décliner, Henderson, Joël, Paul et Samuel se préparèrent à quitter leur cachette.

— Tu nous as donné un sacré coup de main, Xavier, dit le capitaine en ligotant le garçon à une chaise de la salle à manger. Ne t'inquiète pas, tu seras bientôt libre. J'ai rédigé un message que je glisserai sous la porte du boucher, en haut de la rue. Il viendra te détacher demain matin.

Xavier hocha la tête. Henderson plaça dans sa bouche un bâillon constitué d'une boule de cire glissée dans une chaussette puis le maintint en place à l'aide d'un collier de chien déniché dans la cuisine.

— Tu es un bon garçon, et j'aurais préféré faire ta connaissance en d'autres circonstances. Je t'ai un peu malmené, mais tu t'en tireras avec quelques bleus. Tu prétendras qu'on t'a torturé pour t'extorquer des informations.

Sur ces mots, au grand effroi de Xavier, Henderson sortit son poignard et lui entailla le lobe de l'oreille. Il renversa la chaise d'un coup de pied, si bien que sa victime se retrouva étendue sur le sol, dans la poussière et le verre brisé.

— Navré, petit, mais je ne voudrais pas que tes amis s'imaginent que tu as craché le morceau de ton plein gré, dit le capitaine. Le sang s'écoulera sur ton visage pendant dix à quinze minutes. Tu n'auras pas l'air très en forme, demain, lorsqu'on viendra te détacher.

Enfin, il sortit un billet de dix francs et le glissa dans la poche de Xavier.

— Tout le monde est prêt ? demanda-t-il en se tournant vers ses agents.

Paul, Samuel et Joël hochèrent la tête.

— Comme je n'ai pas de papiers, vous ouvrirez la marche et me tiendrez informé de toute présence ennemie. Pour le reste, chacun de vous sait ce qu'il a à faire ?

— Oui monsieur, répondirent en chœur les agents.

— Dans ce cas, mettons-nous en route.

Six minutes après avoir quitté la maison, l'escouade se dirigea vers une blanchisserie située en centre-ville de Rouen.

— Mon uniforme est-il prêt ? gronda Henderson avec un fort accent

allemand, en se heurtant à la grille de l'établissement.

— C'est fermé, répondit un Français bedonnant, cigarette aux lèvres. Nous ouvrons à cinq heures du matin.

— Vous vivez au vingt et un, rue Beaumont, n'est-ce pas ? demanda le capitaine, exploitant une information recueillie auprès de Xavier.

— Et en quoi est-ce que ça vous concerne ?

— Des rumeurs affirment que votre fille distribue des journaux interdits. S'il me venait l'envie de tirer cette affaire au clair, je pourrais la faire arrêter sur-le-champ.

L'homme se raidit.

— Donnez-moi votre ticket, je vais voir ce que je peux faire, dit-il. Mais je ne vous garantis pas que votre uniforme soit sec.

Henderson fit semblant de chercher dans son portefeuille. Lorsque l'individu glissa la main entre les barreaux, il le saisit par la manche et le plaqua contre la grille. Samuel brandit un pistolet automatique équipé d'un silencieux.

— Laissez-nous entrer, ou ce garçon vous grille la cervelle.

L'homme obtempéra sans se faire prier. Le capitaine le poussa à l'intérieur de la blanchisserie.

— Il me faut une tenue d'officier, et un uniforme de simple soldat pour mon camarade.

— Qui... qui êtes-vous ? bredouilla leur otage en s'engageant à reculons dans un couloir. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?

— Pourriez-vous la fermer et me procurer ce que je vous ai demandé ? répliqua Henderson.

L'homme les conduisit jusqu'à l'arrière-boutique, où robes, costumes et uniformes propres étaient suspendus.

— Attachez-le, lâcha le capitaine à l'adresse de Paul et Samuel.

Tandis que les deux garçons ligotaient et bâillonnaient le blanchisseur, Henderson et Joël choisirent des tenues à leur taille. Ce dernier se trouva un calot sur une étagère où étaient remisés chemises, cravates et autres accessoires, mais l'établissement ne prenait pas en charge le nettoyage des casquettes d'officier. En outre, ils ne trouvèrent ni bottes, ni ceintures, ni étuis de pistolet.

— Peu importe, dit le capitaine. Les Boches sont plutôt débraillés, par les temps qui courent, et nous ne nous rendons pas à une revue d'inspection.

Ils quittèrent hâtivement la boutique par la porte de service. Les rares quidams pressaient le pas, soucieux de regagner leur domicile avant le couvre-feu. Un important poste de contrôle ayant été établi dans la rue menant à la gare, l'escouade s'engagea dans une artère parallèle où étaient stationnées des dizaines de voitures pour la plupart confisquées aux civils français au profit des officiers de la garnison locale. Plusieurs d'entre elles avaient été modifiées afin de pouvoir rouler au gaz, comme le prouvaient les longs cylindres métalliques fixés sur leur toit.

Henderson se tourna vers Joël.

— Choisis une bagnole en bon état, et vérifie que le réservoir est au moins au quart plein avant de démarrer le moteur.

— Entendu, monsieur.

Au bout de la rue se trouvait une petite place encadrée de trois cafés et d'une brasserie dont les terrasses étaient occupées par des soldats allemands qui profitaient de cette agréable soirée d'été.

Xavier avait été incapable de préciser l'adresse du restaurant fréquenté par les officiers, mais Henderson repéra au premier coup d'œil celui où dinaient officiers de la Wehrmacht et pontes de la SS.

Tandis que Joël s'apprêtait à forcer la portière d'une traction avant, Samuel se posta près d'un cabriolet Mercedes d'état-major. Accompagné de Paul, Henderson marcha jusqu'à la place.

Il se dirigea droit vers la brasserie et en poussa la porte. La majorité des clients étant installés en terrasse en raison de la chaleur, ils ne prêtèrent aucune attention à sa tenue débraillée. Une serveuse vint aussitôt à sa rencontre.

— Est-il encore possible de dîner ? demanda-t-il.

— Je suis navrée, répondit la jeune femme. Notre chef a dû rentrer chez lui avant le couvre-feu.

— Oh, je vois, soupira Henderson. Mais puis-je encore boire un verre avec mes amis ?

La serveuse se tourna vers un homme élégant posté derrière le comptoir. Ce dernier hocha la tête.

— Installez-vous à la table qui vous conviendra, dit-elle.

Henderson s'installa près de la vitrine, de façon à pouvoir observer la terrasse.

— Ce sac pèse un âne mort, soupira-t-il en posant son paquetage. Puis-je le laisser ici, le temps d'aller chercher mes compagnons ?

— Bien entendu, répondit la jeune femme.

Le capitaine glissa une main sous le rabat du sac et brisa discrètement le cylindre de verre du détonateur. Le dispositif était censé se déclencher au bout d'une minute, mais l'expérience ayant démontré que sa fiabilité était toute relative, il lui fallait quitter le restaurant au plus vite et se porter hors du rayon d'action des explosifs.

Il traversa la place d'un pas nerveux en adressant des signes de la main à des amis imaginaires. Lorsque Paul le vit quitter l'établissement sans son paquetage, il simula un bâillement.

Joël, qui se trouvait dans son champ de vision, mit en contact deux câbles électriques dénudés afin de démarrer le moteur de la traction avant.

Sur le capot de la Mercedes de commandement, Samuel déplia un drapeau sur lequel il avait tracé une croix de Lorraine et inscrit : VIVE LA FRANCE LIBRE !

Joël effectua une manœuvre afin de s'engager dans la rue, puis il roula

au pas jusqu'à la place. Paul et Samuel se glissèrent sur la banquette arrière. Henderson prit place à l'avant. À l'instant même, les explosifs qui se trouvaient dans le sac détonèrent, tuant instantanément clients et personnel du restaurant puis soufflant une boule de feu à trente mètres à la ronde.

Une pluie de verre et d'éclats de bois incandescents balaya la place, infligeant blessures et brûlures aux passants qui se trouvaient hors du rayon de l'explosion.

Les ponts étant placés sous le contrôle de la Feldgendarmerie, Joël se détourna de l'itinéraire le plus direct et emprunta une route filant vers le sud. À peine eut-il longé le périmètre du dépôt de carburant saboté la veille qu'un camion surgit d'une voie secondaire lui barra le chemin. Il enfonça brutalement la pédale de frein puis tenta vainement de contrôler les mouvements du volant. Hélas, la traction avant bascula sur le flanc, souleva une gerbe d'étincelles, quitta la chaussée puis s'immobilisa contre une haie.

Le véhicule ne disposant pas de ceintures de sécurité, ses occupants, arrachés à leurs sièges, se retrouvèrent entassés les uns sur les autres dans le plus parfait désordre. Une inquiétante odeur de carburant emplît l'atmosphère. Les roues motrices, toujours en mouvement, produisaient un vrombissement assourdissant.

Samuel et Henderson s'extirpèrent de l'épave. En inspectant l'intérieur de la cabine, ce dernier constata que Paul était inconscient. Il brisa une vitre d'un coup de pied puis le traîna sur la chaussée.

— Joël ? lança-t-il. Qu'est-ce que tu attends pour sortir de là ?

— Ma jambe gauche est coincée, capitaine. Je n'arrive pas à me dégager.

Le camion qui avait provoqué l'accident de façon délibérée s'était immobilisé à une trentaine de mètres. Un groupe de jeunes hommes en débarqua puis progressa vers la traction avant.

Henderson se redressa péniblement.

— On se tire, dit-il avant de saisir Samuel par le bras.

Ce dernier tenta de se dérober.

— Et les autres ? gémit-il. On ne peut quand même pas les abandonner ici !

À mesure que les individus qui avaient sauté du camion approchaient, il apparut évident qu'il s'agissait de résistants, et non de soldats allemands.

— Rendez-vous ! cria l'un d'eux.

Henderson poussa Samuel vers le bas-côté, puis tous deux s'enfoncèrent dans la forêt.



Après avoir partagé un repas composé d'œufs frais et de champignons que leur avait cédés un fermier, PT, Édith, Marc, Luc, Michel et Daniel s'accordèrent quelques heures de sommeil dans une grange abandonnée. L'homme, sympathisant de la Résistance, leur avait indiqué un itinéraire de

fuite qui leur permettrait de contourner les barrages dressés sur les routes par l'état-major allemand.

Ils quittèrent leur cachette au petit matin. Les forces d'occupation étaient désormais si clairsemées qu'ils purent parcourir une vingtaine de kilomètres avant de découvrir le premier véhicule ennemi, un panzer abandonné par son équipage au bord de la chaussée. Les membres de l'escouade crurent d'abord qu'il avait été mis hors d'état de nuire par une frappe aérienne ou une attaque de la Résistance, mais un examen rapide ne révéla aucun dommage extérieur. Luc grimpa jusqu'à la tourelle et passa prudemment la tête dans l'écouille. Une forte odeur de caoutchouc brûlé assaillit ses narines. Il put observer un panneau de contrôle noirci par un incendie d'origine électrique.

— Les circuits ont grillé à cause de la chaleur, expliqua-t-il en se tournant vers ses coéquipiers, mais ce char constitue une énorme réserve de pièces de rechange. Si vous voulez mon avis, les Boches ne vont pas tarder à revenir le désosser.

PT se glissa dans la cabine, plaça sur le sol son dernier pain de plastic et y ficha un détonateur réglé sur trente minutes. Si tout se passait comme il l'espérait, la charge ferait détoner les obus alignés dans les magasins et pulvériserait le blindé.

— On met les voiles, dit-il.

Une heure plus tard, ils trouvèrent deux camions Opel Blitz immobilisés à contresens par des roquettes air-sol. Le premier, sans doute un transport de munitions, n'était plus qu'une carcasse tordue sous l'effet de la chaleur. En passant à hauteur du second véhicule, Édith remarqua trois civils âgés de dix à quatorze ans étendus sur le bord de la route.

— Stop ! s'exclama-t-elle avant de mettre pied à terre.

À l'exception du sang qui s'écoulait de leurs oreilles, les victimes ne présentaient aucune blessure. À l'évidence, ils avaient été victimes de l'onde de choc provoquée par l'explosion.

Édith s'agenouilla à côté d'un enfant et s'apprêta à saisir son poignet afin d'ausculter son poulx. Luc la saisit aussitôt par la taille et la tira brutalement en arrière.

— Eh, lâche-moi ! protesta-t-elle. Qu'est-ce qui te prend ?

À cet instant, elle remarqua la grenade dégoupillée glissée sous l'aisselle de la petite victime.

— Bon sang, je te dois la vie, s'étrangla-t-elle avant de déposer un baiser sur la joue de son sauveur.

— Tu aurais fait pareil, dans ma situation, lâcha Luc d'une voix blanche. Ces salauds du 108^e ne reculent devant rien. Ils ont pris l'habitude de piéger les corps, de façon à éliminer les ennemis lancés à leurs trousses.

— Des gamins de l'orphelinat ? demanda Daniel.

— J'ai grandi avec eux, lâcha Marc d'une voix étranglée.

Sur ces mots, il fondit en larmes, bientôt imité par Édith et Daniel. Pour une fois, Luc respecta leur détresse et demeura silencieux.

— On ne peut pas les laisser comme ça, gronda PT. Le prochain qui tentera de les secourir risque de se faire arracher les bras.

Les agents enfourchèrent leurs vélos puis parcoururent une centaine de mètres. Marc était le meilleur tireur, mais il était dans tous ses états. Luc épaula l'arme de son camarade, mit un genou à terre puis fit feu en direction du corps. Le choc libéra la grenade, qui explosa et éparpilla des membres sanglants sur la chaussée.

— Ne laissons pas ces horreurs nous détourner de nos objectifs, dit-il en posant une main sur l'épaule de Marc, qui pleurait à chaudes larmes. Les Alliés ont débarqué, et ils déchargent chaque jour des tonnes de matériel. Dans quelques jours, ils seront maîtres de la Normandie, puis ils chasseront les nazis de ce pays.

— J'espère que tu as raison, sanglota Marc. Je crois que je ne suis plus capable de supporter toutes ces atrocités.

TROISIÈME PARTIE

Du 15 au 24 août 1944

Harcelé par la Résistance, le 108^e bataillon de panzers atteignit le front normand avec trois jours de retard, privé d'un quart de ses effectifs, à court de carburant, de munitions et de pièces de rechange.

Les forces alliées mirent plus de huit semaines à briser le verrou allemand, puis elles opérèrent aussitôt une percée fulgurante, filant vers l'ouest en direction de Lorient et de Nantes.

À la mi-août, cinquante mille soldats alliés débarquèrent en Provence et reconquirent en une semaine davantage de territoire que les troupes engagées en Normandie depuis le 6 juin. Rien ne semblait plus entraver leur marche sur Paris.

Résolu à appliquer jusqu'au bout la politique de la terre brûlée, Adolf Hitler ordonna que des pièces d'artillerie et d'importantes quantités d'explosifs soient acheminées vers la capitale. Tout devait être mis en œuvre pour que la plus belle ville du monde ne survive pas à son règne de terreur.

CHAPITRE VINGT-TROIS

MARDI 15 AOÛT 1944

Par les fenêtres de sa petite chambre, Marc pouvait observer les toits de Saint-Cloud. Il faisait un temps superbe, et en dépit de l'heure matinale, la chaleur était accablante. Il passa les mains sous le robinet du lavabo, se rafraîchit le visage, puis laissa tomber quelques gouttes sur le dos de Jade, qui était étendue sur le lit, le visage enfoui dans un oreiller.

La jeune fille frissonna de la tête aux pieds, émit un grognement puis roula sur le dos.

— Bonjour, sourit-elle. Tu as bien dormi ?

La pièce empestait la sueur, mais les deux amoureux s'en fichaient éperdument. Ils s'étreignirent passionnément puis Jade se percha à califourchon sur Marc.

— Eh, dégage, tu m'écrases, gémit ce dernier.

— Essaye de m'y forcer, pour voir...

Marc souleva la jambe droite et se libéra sans effort. Il saisit la cheville de Jade et promena les ongles sur sa plante des pieds.

— Non ! cria-t-elle en tentant vainement de se dégager.

— Qu'est-ce que tu peux être chatouilleuse ! s'esclaffa Marc en glissant les mains sous ses aisselles.

À l'instant où il s'apprêtait à déposer un baiser sur ses lèvres, PT déboula dans la chambre sans crier gare.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe, là-dedans ? gloussa-t-il tandis que ses camarades plongeaient sous les draps froissés.

— On ne t'a jamais appris à frapper ? gronda Marc.

— Si, mais ça gâche tout le plaisir, sourit son camarade en brandissant un journal clandestin. Lève-toi, il faut qu'on se parle.

Marc haussa les yeux au ciel.

— J'espère que c'est important. Laisse-moi une minute, le temps d'enfiler une tenue décente.

L'appartement comptait cinq chambres. La grande fenêtre du salon était orientée vers l'est, si bien que lorsque les conditions étaient favorables, on pouvait apercevoir la tour Eiffel. Ce jour-là, en raison de la chaleur, elle se perdait dans une brume orangée.

La veille, Jade avait fait le voyage depuis Beauvais pour rendre visite à son amoureux. Marc, Luc, Samuel, PT, Édith et Henderson vivaient à Saint-Cloud depuis huit semaines. Michel et Daniel, eux, avaient regagné la Picardie.

Depuis son installation en région parisienne, le groupe avait rempli de modestes missions à caractère logistique pour le compte du réseau Lacoste, mais ils avaient passé le plus clair de leur temps à se rouler les pouces, transformant progressivement l'appartement en dépôt.

Marc retrouva PT dans la cuisine.

— Je sais qu'Henderson est parti pour Rouen, mais où sont passés les autres ?

— Édith et Samuel sont au ravitaillement. Je n'ai pas vu Luc ce matin, mais je te parie qu'il est avec la femme mariée du deuxième étage.

Marc éclata de rire.

— Ce doit être frustrant de ne pas avoir de fiancée alors que même cet abruti se paye du bon temps.

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un peu d'action, répondit PT. Tu te souviens de Robert, le chef de la Milice ?

— Le meurtrier de Rosie. Comment pourrais-je l'oublier ?

— Lis ça, dit PT en posant le journal sur la table.

Il coupa une épaisse tranche de pain noir et mordit dedans à pleines dents.

La publication, imprimée deux jours plus tôt sur du papier de mauvaise qualité, était constellée de taches d'encre.

— Un canard communiste, constata Marc. Eh, vas-y mollo avec le pain ! C'est tout ce que nous avons à nous partager, et rien ne prouve qu'Édith et Samuel trouveront de quoi améliorer l'ordinaire.

— Deuxième colonne, dit PT, sans cesser de mastiquer. Bon sang, les nazis auraient remporté la guerre, s'ils avaient bâti leurs bunkers avec cette saloperie.

Marc déchiffra l'article composé en minuscules caractères.

LE PEUPLE RÉCLAME LE CHÂTIMENT DES MILICIENS ! Alors que les Alliés font route vers Paris, les pires traîtres du pays abandonnent leur uniforme et se fondent dans la population. Munis de papiers volés à leurs victimes, ces résidus d'humanité espèrent se soustraire à la justice du Peuple. Camarades ! Débarrassons la patrie de ce cancer ! Détruisons les miliciens avant qu'ils ne nous échappent ! LE PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS NE LAISSERA PAS CES CHIENS S'INCRUSTER DANS LA FRANCE NOUVELLE.

— Je ne sais pas toi, mais l'idée que le salaud qui a tué Rosie disparaisse dans la nature m'est insupportable, grogna PT. J'ai consulté un plan de Paris. Son café-restaurant se trouve à une demi-heure de marche d'ici. Et ne me dis pas que tu as mieux à faire.

— Henderson nous a formellement interdit de quitter l'appartement.

PT éclata de rire.

— Et depuis quand respectes-tu les ordres ?

Marc jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que Jade se trouvait toujours dans la chambre.

— Pas aujourd'hui. Elle retourne à Beauvais demain. Si je lui annonce que je ne peux pas rester avec elle, elle va entrer dans une colère noire.

— Très bien, comme tu voudras, soupira PT. Amuse-toi bien avec ta petite fermière. Moi, je me charge de venger Rosie.



Alerté par des bruits de bottes, Paul saisit la cheville de son coéquipier et la secoua énergiquement.

— Joël, chuchota-t-il. Quelqu'un approche.

Lorsque la trappe s'ouvrit au-dessus de leurs têtes, un flot de lumière inonda le cachot. Les deux garçons, qui passaient le plus clair de leur temps dans l'obscurité totale, durent fermer les yeux.

Pendant les trois premières semaines de leur captivité, on les avait régulièrement sortis de leur trou pour recevoir des soins médicaux, mais ces visites avaient été suspendues dès qu'ils avaient été déclarés guéris des blessures reçues lors de l'accident. Désormais, leur garde se contentait de leur jeter de la nourriture et de changer leur seau d'aisance à l'aide d'une corde.

— Il fait beau là-dessous ? gloussa l'homme.

Paul et Joël, qui avaient jusqu'alors gardé les yeux fermés, entendirent un déclic caractéristique. Pas de doute, leur geôlier venait d'armer un revolver.

— Sortez l'un après l'autre, lentement, sans faire de gestes brusques.

Paul tenta de grimper à l'échelle, mais ses muscles, réduits à l'inaction depuis des semaines, ne répondaient pas à ses sollicitations.

— Dépêche-toi ! gronda le garde. On ne va pas y passer la journée.

— Je n'y vois rien, gémit le garçon. Mes yeux doivent s'habituer à la lumière du jour.

— Pourquoi nous faites-vous sortir ? demanda Joël.

— Pour vous coller des coups de fouet, si vous n'activez pas la manœuvre, répondit l'homme.

Paul parvint enfin à coordonner ses mouvements. Il gravit fébrilement l'échelle puis, les yeux toujours clos, remplit ses poumons d'air frais. Sous la semelle de ses chaussures, il pouvait sentir la chaleur de dalles rôties par le soleil.

— Par ici, dit le garde en le poussant à l'intérieur d'un bâtiment.

Paul gardait un vague souvenir de ces lieux, aperçus la nuit où ils avaient été capturés. C'était un ancien bureau de vente de la SNCF dont toutes les ouvertures, à l'exception de la porte, étaient obstruées par des planches. Régulièrement, les trains qui quittaient le quai tout proche faisaient vibrer la

construction.

Deux cheminots aux mines patibulaires étaient adossés au mur opposé. Sur une table, Paul remarqua un seau et des vêtements propres. Lorsque Joël eut à son tour quitté le cachot, on leur ordonna de se déshabiller et de se laver à l'eau froide et sans savon.

Paul n'était pas en âge de se raser, mais Joël se débarrassa de trois centimètres de barbe à l'aide d'un coupe-choux fourni par l'un de ses geôliers. Désormais capables de garder les yeux ouverts, ils passèrent des tenues de mécanicien puis chaussèrent des bottes au cuir craquelé.

Paul devait toujours se concentrer pour accomplir les mouvements les plus simples. Pour la première fois, il put observer à la lumière du jour les innombrables plaies et ecchymoses dont ses membres étaient constellés.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda Joël en boutonnant sa chemise.

— Nous n'en savons pas plus que vous, répondit l'un des cheminots.

— Nous nous contentons d'obéir aux ordres, ajouta son collègue. Et vous ferez de même, si vous ne voulez pas d'ennuis.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

En ce mois d'août 1944, Paris présentait un calme irréel. Les Allemands limitaient leurs déplacements au strict minimum, préférant économiser leurs réserves de carburant pour mener la bataille qui s'annonçait ou assurer leur retraite. Le métro était paralysé par une grève des agents de la CMP¹. Les Alliés avaient coupé les lignes de chemin de fer à l'ouest et au sud de la capitale.

PT emprunta un vélotaxi jusqu'à une zone industrielle située sur l'autre rive de la Seine. Les rues étaient désertes. On ne faisait plus la queue devant les magasins d'alimentation. Soucieux de décourager tout rassemblement, les Allemands réservaient désormais toutes les denrées alimentaires à leurs forces armées.

La plupart des citoyens étaient trop démunis pour faire appel au marché noir. Certains se rendaient à la campagne pour voler dans les champs de quoi s'alimenter. D'autres passaient chats et pigeons à la casserole.

À l'adresse trouvée sur la facture d'eau du commandant Robert, PT découvrit un petit établissement disposant d'un appartement au premier étage. Sur la porte, une affiche informait la clientèle que le café était fermé en raison de *difficultés d'approvisionnement*. Il emprunta la ruelle qui longeait le bâtiment, progressa jusqu'à la fenêtre de la cuisine laissée entrouverte et tendit l'oreille.

On entendait un bébé pleurer à l'étage. Deux ou trois enfants en bas âge se pourchassaient en piaillant. Une femme leur ordonna fermement de se tenir tranquilles. Si un homme se trouvait dans la demeure, il restait indifférent à ce chahut.

PT se pencha à la fenêtre pour s'assurer que les pièces du rez-de-chaussée étaient inoccupées, puis il se glissa à l'intérieur.

En inspectant la cuisine, il s'étonna de trouver un plein sac de pommes de terre, un cageot de carottes, plusieurs chapelets de saucisses et un grand nombre de boîtes de conserve libellées en allemand. Tenaillé par la faim, il ne put résister à l'envie de croquer dans une carotte avant de poursuivre sa progression.

Figé sur le palier, un petit garçon âgé d'environ quatre ans le regarda gravir les marches menant à l'étage.

— Maman, il y a quelqu'un dans l'escalier, cria-t-il avant de se

précipiter vers le salon et de trouver refuge sous un divan.

Une main posée sur le manche de son poignard, PT gagna le premier étage et trouva la femme en train de tricoter dans l'une des chambres, à proximité du berceau du nourrisson. Âgée d'une soixantaine d'années, elle était manifestement trop âgée pour être la mère des enfants.

— Monsieur, comment osez-vous ? s'exclama-t-elle, en brandissant l'une de ses aiguilles.

— Je ne voulais pas vous faire peur, la rassura PT avant de mordre nonchalamment dans sa carotte. Je cherche Pierre Robert. Se trouve-t-il ici ?

— Et que lui voulez-vous, je vous prie ? répliqua son interlocutrice en effectuant de pathétiques moulinets avec son arme improvisée.

L'air anxieux, le petit garçon et deux fillettes un peu plus âgées observaient la scène sur le seuil de la porte. PT s'empara fermement des aiguilles de la femme.

— Je ne vous veux aucun mal, dit-il. Mais Pierre doit de l'argent à certains de mes amis. Des gens qu'il vaut mieux ne pas contrarier. Vous me comprenez ?

— Je suis sa belle-mère.

— Et ces gamins, ce sont les siens ?

— Les petites, oui. Les deux autres sont ses neveux. Je les garde, car leur mère travaille à l'usine.

— Et Pierre, où est-il ?

— Celui-là, je ne le vois jamais.

PT fronça les sourcils.

— Alors comment expliquez-vous que j'aie trouvé son nom sur une facture établie à cette adresse ? Et qui vous fournit les produits du marché noir qui se trouvent dans la cuisine ?

Son interlocutrice demeurant silencieuse, PT s'empara du bébé couché dans le berceau puis fit deux pas en arrière.

— Mais c'est qu'il est à croquer, ce petit, dit-il en berçant doucement l'enfant. Quel âge a-t-il ?

— Dix mois, haleta la femme, épouvantée. Reposez-le, par pitié. Il ne vous a rien fait.

PT chatouilla le menton du nourrisson, qui se mit aussitôt à brailler.

— Je ne vais pas te faire de mal, mon mignon, dit-il d'une voix haut perchée, car grand-mère va me dire gentiment où je peux trouver l'oncle Pierre.

— Il ne vit pas ici. Il est parti avec une autre femme, mais il s'occupe bien des enfants. Il leur apporte toute la nourriture dont ils ont besoin.

— Son adresse ?

— Je ne la connais pas. Mais il est à Paris. On le voit souvent au Café des Sports, à deux rues d'ici, avec ses amis gangsters.

— Il a quitté la Milice ?

— J'ignore quelle vie il mène depuis qu'il a abandonné ma fille.

PT reposa l'enfant dans le berceau.

— Je vous remercie, très chère madame, dit-il avant de tourner les talons.

— Allez au diable, espèce de brute !



Joël et l'un des ravisseurs longeaient une portion de rails décrivant une large courbe. Saisi de vertiges, Paul éprouvait les pires difficultés à mettre un pied devant l'autre. De temps en temps, le cheminot qui fermait la marche lui ordonnait de hâter le pas. Son pied heurta l'extrémité d'une traverse. Il perdit l'équilibre et s'étala de tout son long.

— C'est votre faute si je n'arrive plus à tenir debout, gémit-il. Nous sommes restés enfermés pendant des semaines, et vous ne nous avez servi que des restes.

L'homme accepta de mauvaise grâce de le soutenir et de le traîner jusqu'à leur objectif, un échangeur désaffecté envahi par la végétation, à proximité d'une rivière. Paul et Joël reçurent l'ordre de s'asseoir dans un hangar délabré.

Dans les minutes qui suivirent, de nombreux cheminots se rassemblèrent, bientôt rejoints par une dizaine de maquisards. Tandis qu'ils s'activaient aux abords du cabanon, Paul et Joël surprirent quelques bribes de conversation. Les hommes attendaient l'arrivée d'un train, mais l'opération avait pris du retard en raison de l'état des voies sévèrement endommagées par de récents bombardements.

Une heure s'écoula avant que le convoi n'approche en marche arrière de la gare de triage. Il s'immobilisa à cinquante mètres, puis trois hommes armés de pistolets-mitrailleurs jaillirent d'un wagon de marchandises. Cette apparition sema la panique parmi les maquisards et les cheminots. Certains se saisirent de leurs armes, mais la plupart battirent en retraite derrière le hangar.

— Je veux voir les garçons ! lança Henderson.

— Et moi, je veux voir la marchandise, répliqua le plus âgé des cheminots.

Un garde ordonna à Paul et Joël de se lever et de se tenir près de la porte.

— Faites sortir mes gars, et j'autoriserai deux de vos hommes à monter à bord des wagons, sans armes, insista Henderson.

Les agents de CHERUB furent escortés hors du hangar. Aussitôt, deux partisans se dirigèrent vers le train.

— On m'a assuré que vous étiez en bonne santé, lança le capitaine. Est-ce la vérité ?

— Ça peut aller, répondit Joël.

Après avoir inspecté le contenu des wagons, les deux résistants levèrent les pouces en direction de leur meneur.

Tandis qu'un cheminot détachait deux des trois fourgons, Paul et Joël,

fous de joie, reçurent l'autorisation de rejoindre Henderson.

— Montez immédiatement dans la voiture de tête, dit ce dernier.

Dès que les deux garçons eurent obtempéré, il adressa un signe au chauffeur de la locomotive. Lorsque le convoi se mit en mouvement, il se hissa dans le wagon à la suite de ses deux complices armés, puis il jeta un regard aux maquisards et aux cheminots déjà occupés à décharger la marchandise des deux fourgons qui avaient été détachés.

Tandis que le train prenait de la vitesse, Paul et Joël s'assirent sur le plancher recouvert de paille. L'un des hommes d'Henderson leur remit des gourdes puis un panier garni de pommes, de chocolat et de pain.

— Nous sommes toujours sur leur territoire, avertit le capitaine. Nous devons rester sur nos gardes.

Paul lui adressa un sourire reconnaissant.

— Alors, à quel prix avons-nous été estimés ? Qu'y avait-il dans les deux wagons ?

— Des vivres et de l'essence, pour l'essentiel, répondit Henderson. Ces gars-là n'ont plus rien. Ils sont aux abois.

— Que s'est-il passé après l'explosion du café ? demanda Joël.

— Comme prévu, la bombe a éliminé la moitié de l'état-major de la Gestapo. Le commandant militaire de Rouen a été limogé, et les représailles n'ont pas tardé. Gaspard et ses plus proches adjoints ont été arrêtés, torturés et pendus devant la gare.

— Par quel miracle sommes-nous encore en vie ? s'étonna Paul.

— Ce n'était pas vraiment le grand amour entre Gaspard et les véritables maquisards qui vous ont capturés. Ils lui reprochaient son inaction, tout comme son ambition politique. Mais comme il vous avait présentés comme des espions allemands, ils ont eu des doutes jusqu'au bout et vous ont gardés prisonniers comme monnaie d'échange. Grâce à ses contacts, Maxine a réussi à vous localiser et appris que vous étiez en vie. Elle a aussitôt envoyé deux émissaires pour négocier votre libération. Elle a clairement fait savoir à vos geôliers qu'ils ne recevraient plus de ravitaillement si vous étiez maltraités.

— Ça a quand même pris deux mois, grogna Paul.

— Ces gars-là n'avaient aucun lien avec le réseau Lacoste. Ils étaient méfiants, très méfiants. Et puis, ils ont fait monter les enchères. Leurs exigences n'étaient pas réalistes. Ils réclamaient des armes lourdes, ainsi que des quantités industrielles de vivres et d'essence. Il a fallu du temps pour qu'ils reviennent à la raison.

— Et nos armées ? Ont-elles enfin réussi à reconquérir la Normandie ?

— Oui, et si leur progression continue à ce rythme, elles atteindront la Seine avant la fin du mois.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Redoutant que Pierre Robert ne soit rapidement informé de sa visite, PT effectua une brève reconnaissance aux environs du Café des Sports, puis il s'installa dans un restaurant situé sur le trottoir d'en face. Au menu ne figurait que de la soupe de légumes vendue à un prix prohibitif. Pourtant, les lieux étaient bondés. Le serveur annonça d'emblée que la maison n'acceptait pas les tickets de rationnement.

PT s'installa à une table qui lui permettait de surveiller le Café des Sports. Des hommes poussant des charrettes à bras effectuaient d'incessants allers-retours entre l'établissement et un ensemble d'entrepôts situé dans la même rue, à une centaine de mètres. Le site était protégé par une clôture de planches disposant d'une unique porte. Derrière cette enceinte, on n'apercevait que les toits des hangars.

Les individus frappaient à la porte et en repartaient chargés de vivres sommairement dissimulés sous des bâches. Il s'agissait à l'évidence d'opérations de marché noir. PT n'avait pas mis plus de dix minutes à comprendre de quoi il retournait. Ce trafic mené au grand jour ne pouvait pas s'effectuer sans la complicité des Allemands.

— Voulez-vous une autre assiette de soupe ? demanda le serveur.

PT lui adressa un sourire.

— Je ne peux pas me le permettre, dit-il. À moins que vous ne me fassiez crédit...

— Je suis navré, mais j'ai des clients qui attendent qu'une table se libère. Je dois vous demander de céder votre place.

— En ce cas, je vais prendre un café.

— Toutes mes excuses, mais il ne nous en reste plus. Maintenant, si vous pouviez vous déplacer...

PT désigna deux hommes installés près du comptoir.

— Ceux-là n'ont rien consommé depuis mon arrivée.

— Ce sont des amis du propriétaire. Oh, et puis ça suffit maintenant !

Ulcéré par l'attitude récalcitrante de son client, il adressa un signe aux deux individus. L'un d'eux se leva et marcha vers la chaise de PT en faisant craquer ses phalanges.

— La politique de la maison ne vous convient pas, jeune homme ? dit-il d'une voix de basse.

PT bredouilla quelques excuses puis abandonna la table sans demander son reste. À l'instant où il quittait le restaurant, un cycliste ralentit à hauteur du Café des Sports, une vieille connaissance qui avait troqué son uniforme bleu marine pour un élégant costume croisé : Pierre Robert, ancien chef de la Milice détaché à Beauvais.

Considérant que le quartier était contrôlé par la pègre, PT estima qu'il valait mieux ne pas rester planté sur le trottoir à observer le voisinage. Il traversa la rue d'un pas décidé et suivit Robert à l'intérieur du café. L'établissement pouvait accueillir une centaine de personnes, mais pour l'heure, les clients étaient rares. L'ex-milicien rejoignit un groupe de huit hommes regroupés à la plus grande table. PT s'installa près de la fenêtre, de façon à pouvoir entendre leurs échanges sans éveiller les soupçons.

Alors qu'il venait de commander un café, deux officiers hauts gradés de la Wehrmacht descendirent l'escalier menant à l'étage, sacs de marchandises à l'épaule. L'un d'eux portait une boîte de chocolats suisses coincée sous le bras.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? demanda la serveuse en posant sur la table une tasse de vrai café.

PT ignorait si la jeune femme s'ennuyait ou si les malfrats qui avaient fait de l'établissement leur quartier général l'avaient chargée de se renseigner sur la clientèle.

— Je me promenais, et je suis arrivé ici par hasard, répondit-il en soufflant sur sa tasse.

— Je me suis toujours demandé si ça servait à quelque chose, dit la serveuse.

— Quoi donc ?

— De souffler pour refroidir son café.

PT, qui trouvait la jeune femme séduisante, lui adressa un sourire enjôleur. À sa grande déception, elle tourna les talons et se dirigea vers le groupe de criminels.

Pendant un quart d'heure, il espionna leurs conversations, et comprit qu'ils s'inquiétaient de la nervosité des Allemands et de l'avancée des Alliés. La plupart étaient d'anciens membres de la Milice.

— Nouveaux chefs, mêmes coups tordus, dit Robert. Communistes, Yankees ou gaullistes, je me fous pas mal de savoir qui remplacera les Boches. Je ne connais pas de régime au cours de l'histoire qui n'ait pas encouragé le marché noir. Nos futurs gouvernants seront aussi pourris que les précédents.

Ses compagnons éclatèrent de rire.

PT se sentait frustré. Il portait un couteau de chasse et un petit pistolet calibre 22, mais il aurait été suicidaire de s'en prendre à Robert sur son territoire et en présence de huit de ses nervis.

Il n'avait pas encore terminé sa deuxième tasse de café lorsqu'une envie pressante lui ordonna de se rendre aux toilettes, situées en haut de l'étroit

escalier en colimaçon. Lorsqu'il en sortit après s'être soulagé dans un urinoir d'une saleté repoussante, un colosse à la barbe rousse lui bloqua le passage. C'était l'un des individus qu'il avait vus s'entretenir avec Robert.

— Tu nous as espionnés ? demanda ce dernier.

PT sourit, comme si cette accusation était parfaitement invraisemblable.

— Il n'y a pas beaucoup d'endroits où l'on peut boire du vrai café, dans cette ville. Je m'en suis offert deux tasses.

— Mais il coûte une petite fortune, pour quelqu'un de ton âge. Et je t'ai vu déjeuner au restaurant d'en face. Quelqu'un te paye pour nous surveiller ?

Une porte du palier s'ouvrit puis un homme râblé apparut dans l'encadrement.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Ce garçon prétend être venu goûter à notre café, répondit le barbu. Il en a sifflé deux tasses. Il est resté seul à sa table pendant une demi-heure.

— Plutôt louche, non ?

PT considéra l'inconnu. En raison de la pénurie qui frappait tous les domaines de l'économie, même les officiers allemands étaient dépenaillés, mais cet individu semblait avoir échappé aux privations. Il portait des chaussures de cuir noir flambant neuves, une chemise de soie aux manches retroussées et, détail des plus excentriques, une montre en or à chaque poignet.

— Je peux ficher le camp, si ma présence vous dérange, dit PT en levant les mains. Mais si les clients ne sont pas les bienvenus, vous devriez le signaler à l'entrée.

— Es-tu en train de m'expliquer comment je devrais mener mes affaires ? gronda le patron.

— Non, non, je ne voulais pas vous offenser...

— Qu'y a-t-il dans ton sac ?

— Deux ou trois choses... Rien d'intéressant...

L'homme posa la main sur la poignée du couteau qui formait une bosse sous la chemise de PT.

— Je ne suis pas de ton avis, dit-il. Je pense que nous devrions avoir une petite discussion dans mon bureau.

PT dut obéir aux deux gangsters. Comment allait-il se sortir de ce guêpier ? Par chance, il n'avait pas été fouillé dans les règles de l'art et pouvait toujours faire usage de l'arme à feu dissimulée dans un étui d'épaule. En outre, il pouvait encore bénéficier de l'effet de surprise, car rien n'indiquait que ses adversaires aient eu vent de sa visite au domicile de Robert.

Il entra dans une vaste pièce au sol tapissé d'une épaisse moquette rouge. Un long bureau de style Louis XV trônait devant la fenêtre centrale. Dans une alcôve, un vieil homme comptait des billets et inscrivait des chiffres dans un grand livre de comptes.

— Ouvre ton sac, dit le chef.

PT posa sa musette à ses pieds. Au moment où son adversaire se baissait pour en inspecter le contenu, il s'empara d'un imposant briquet de table à socle de marbre et le frappa en plein visage. Dès que sa victime eut roulé à terre sans connaissance, il se rua sur son complice à la barbe rousse, le frappa violemment à l'estomac, dégaina son pistolet puis dévala les marches quatre à quatre.

Au rez-de-chaussée, il trouva les hommes de main debout, alertés par les bruits entendus à l'étage. PT fit feu sur l'un d'eux avant qu'ils n'aient pu apercevoir son arme, puis il chercha en vain Robert du regard. Réalisant que l'ennemi était en surnombre et que sa cible avait disparu, il jaillit du café, enfourcha une bicyclette rangée contre la vitrine et quitta précipitamment les lieux de son forfait.

CHAPITRE VINGT-SIX

— Je suis tellement content de vous revoir ! lança Marc les larmes aux yeux, en serrant Paul dans ses bras.

Édith, PT, Jade et Luc étreignirent à leur tour le jeune agent. Joël retrouva son petit frère Samuel.

— Je pensais qu'on ne se reverrait jamais, dit ce dernier d'une voix étranglée par l'émotion.

Joël éclata de rire.

— Ah bon ? Tu croyais vraiment que j'allais laisser ces salauds me tuer et t'abandonner ?

Henderson sortit de la cuisine et brandit un magnum de champagne.

— Je gardais cette bouteille pour une grande occasion, annonça-t-il. Malheureusement, nous n'avons plus de glace. J'espère que vous l'aimez chambré...

— Aujourd'hui, je boirais n'importe quelle pisse d'âne, gloussa Joël.

Henderson fit sauter le bouchon puis s'offrit une large rasade au goulot. Joël but à son tour, puis passa la bouteille à Paul. Jade se rua dans la cuisine pour rassembler des gobelets émaillés.

— Vous avez gagné tout mon respect et mon admiration, les garçons, dit le capitaine avant de se tourner vers Édith. Ainsi que notre jeune amie, bien entendu.

Il marqua une pause, laissant transparaître une profonde émotion, chose rare chez un homme de sa trempe.

— Marc, nous sommes ensemble depuis le début. Tu es celui qui m'a montré de quoi étaient capables les garçons de ton âge. Paul, tu es sans doute le plus intelligent d'entre nous. Tu n'es pas le mieux armé sur le plan physique, mais j'admire l'opiniâtreté et l'abnégation dont tu as fait preuve lors des séances d'entraînement. Joël et Samuel, vous êtes braves et intègres, et je sais que vous irez loin, tous les deux, lorsque cette guerre sera terminée. Édith, tu n'as jamais visité notre quartier général, mais au cours des huit derniers mois, c'est sur le terrain que tu es devenue l'une des nôtres. PT, je ne sais pas comment tu t'y es pris, avec toutes tes petites combines, mais tu as su gagner mon respect.

L'assistance se raidit lorsqu'Henderson se tourna vers Luc.

— Quant à toi, je ne vais pas prétendre que je t'apprécie, dit-il, soulevant

quelques rires embarrassés. J'espère qu'un jour, tu sauras faire la paix avec toi-même, oublier ce qui te tourmente et tourner le dos à ta part d'ombre. Mais pour être honnête, au combat, je ne choisirais aucun autre que toi à mes côtés. Alors ce soir, j'aimerais que nous oublions cette guerre et que nous saluions le retour de nos amis. Je lève mon verre... enfin, mon gobelet... à vous tous, et je porte un toast à l'avenir.

— À l'avenir ! braillèrent les agents.

— *Henderson's Boys* ! cria PT, provoquant un nouveau concert d'exclamations.

Enfin, les agents se dispersèrent dans la pièce et vidèrent le magnum en conversant par petits groupes. Henderson, qui avait un sérieux penchant pour l'alcool, sortit de sa cache un second magnum, une bouteille de whisky et un litre de piquette.

Si le capitaine se trouva bientôt soûl comme un cochon, les autres convives sentirent rapidement leur tête tourner. Luc avait invité Laure, sa maîtresse du deuxième étage, à se joindre à eux. C'était une jeune femme brune âgée de vingt-deux ans, mère de deux garçons de cinq et six ans qui se mirent aussitôt à cavalier aux quatre coins de l'appartement tandis qu'elle flirtait outrageusement avec son amant.

Par jeu, Marc, Paul et Samuel ne tardèrent pas à leur donner la chasse. Dès qu'ils les eurent attrapés, ils les chatouillèrent impitoyablement et les suspendirent par les chevilles. Au fond, c'était comme si les agents couraient après une enfance trop tôt achevée.

Maxine se présenta aux alentours de neuf heures. Elle déposa dans la cuisine quelques bouteilles de bière fraîche, du beurre, du pâté, des tomates et quelques baguettes de pain frais. Paul but et se gointra sans retenue, si bien que ses camarades le trouvèrent bientôt assoupi sur le lit de Marc, profitant du confort d'un matelas pour la première fois depuis deux mois.

Henderson n'était pas un gros fumeur, mais il partagea une cigarette avec Maxine sur le balcon. Lorsqu'ils se dirigèrent bras dessus bras dessous vers sa chambre, les agents échangèrent des regards interdits.

— Comment se porte votre épouse, capitaine Henderson ? lança Luc.

— Et comment va le mari de ta copine ? répliqua l'intéressé.

Laure baissa les yeux. Joël et Samuel partirent d'un éclat de rire tonitruant.

Lorsque le soleil se leva sur Saint-Cloud, Luc raccompagna la jeune femme et ses enfants épuisés. Tous les autres occupants de l'appartement étaient endormis ou sur le point de se mettre au lit.

Dès qu'il eut regagné la planque des agents, Luc aida Édith à rassembler assiettes et gobelets dans l'évier de la cuisine.

— Tu fais la vaisselle et j'essuie, dit-il.

D'ordinaire, il mettait tout en œuvre pour échapper aux tâches domestiques. Édith n'en revenait pas.

— Tu as tellement changé depuis que tu fréquentes cette femme !

— Elle est *adorable*. Je sais qu'elle est plus vieille que moi et que son mari est prisonnier en Allemagne, mais je suis fou d'elle.

En l'absence de savon, Édith dut frotter les reliefs de nourriture à l'aide d'un vieux chiffon puis dégraisser la vaisselle à l'eau chaude.

— Et tu as l'air de bien t'entendre avec ses garçons.

Luc se saisit d'une pile d'assiettes puis se dirigea vers le buffet.

— Tu t'es bien amusée, ce soir ?

— Beaucoup. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut oublier nos soucis et rigoler un peu.

Lorsqu'il eut rangé la vaisselle, Luc gagna la chambre qu'il partageait avec PT. Elle disposait de deux lits étroits séparés d'une vingtaine de centimètres. Son camarade, qui n'avait gardé que sa chemise, dormait à poings fermés, une jambe dans le vide, un pied posé sur le parquet.

Luc aurait aisément pu l'enjamber, mais il ne put résister à l'envie de lui écraser les orteils.

— Nom d'un chien... gémit PT, réveillé en sursaut, en se redressant afin de masser son pied douloureux.

— Oh, désolé, dit Luc. J'espère que tu n'as rien de cassé.

— Je pensais que tu dormirais chez Laure. Alors, tu l'as emmenée au septième ciel, malgré tout le champagne que tu as bu ?

— Elle ne veut pas que je passe la nuit au deuxième, expliqua Luc en ôtant son pantalon. Elle a peur que les garçons confient des trucs compromettants à leur grand-mère paternelle.

— Au fait, ça te dirait de te faire un peu d'oseille ? demanda PT.

— Ça dépend. C'est quoi ta combine ?

— Paul a hérité de ses parents. Édith a reçu des biens immobiliers à la mort de Mme Mercier. Marc a une fiancée pleine aux as. Pour nous, c'est autre chose. Quand la guerre sera terminée, nous serons sans un sou.

— Accouche, lança Luc, intrigué.

— J'ai suivi Pierre Robert, aujourd'hui. Il a quitté la Milice pour rejoindre une bande de truands spécialisée dans le marché noir. Les vivres sont stockés dans un entrepôt, et l'argent collecté dans un café tout proche. J'ai visité le bureau du chef, et j'ai aperçu l'employé chargé de tenir les comptes.

— Intéressant. Tu ne t'intéresses qu'aux billets, ou tu as toujours l'intention de liquider Robert ?

— J'aimais Rosie. Je l'ai vue mourir. C'est pourquoi j'ai établi un plan qui nous permettra de remplir ces deux objectifs.

— Et pourquoi m'as-tu choisi ?

— Comme a dit Henderson, tout à l'heure, tu es irremplaçable sur le terrain.

— Ce serait juste toi et moi ? demanda Luc.

— Je préférerais que nous soyons trois. J'en toucherai deux mots à Marc, demain matin. Alors, tu en es ?

— Tu me raconteras ton plan en détail. Si j'estime qu'il tient debout, tu pourras compter sur moi.

CHAPITRE VINGT-SEPT

MERCREDI 16 AOÛT 1944

À son réveil, Paul trouva Marc, Luc et PT assis sur le parquet du salon.

— Salut, lança Paul avant de se tourner vers Marc. Désolé d'avoir dormi dans ton lit, mais je suis tombé comme une masse.

— Ce n'est rien, voyons. Je n'allais pas te laisser dormir par terre après tout ce que tu as traversé. Le champagne ne te réussit pas, on dirait. Pas trop mal au crâne ?

— Un peu, sourit Paul, mais c'était une chouette soirée. Alors, qu'est-ce que vous complotez, tous les trois ?

PT lui expliqua qu'il avait l'intention de venger Rosie et de faire main basse sur l'argent de la pègre en une seule et même opération.

— Ça te dirait de nous accompagner ? ajouta-t-il.

Le regard de Paul se voila.

— Tuer Robert ne ramènera pas ma sœur à la vie, dit-il en se laissant tomber sur le canapé. Faites ce que vous voulez, mais je ne suis pas intéressé.

Marc hocha la tête.

— Tu as raison. Il vaut mieux que tu te reposes, après tout ce que tu as vécu.

— Henderson est toujours dans sa chambre avec Maxine. Nous ferions mieux de nous mettre en route avant son réveil.

— Où sont les autres ? demanda Paul.

— Joël et Samuel cuvent leur champagne, répondit Marc. Édith est partie pour le marché, car il paraît qu'il y a du pain disponible. Quant à Jade, elle est en route pour Beauvais.

Pendant que PT, Luc et Marc préparaient leurs affaires, Paul se rendit dans la cuisine puis coupa une tranche de pain noir qu'il tartina d'une substance gélatineuse que ses producteurs allemands qualifiaient abusivement de confiture.

Si l'essentiel des forces armées se concentrait sur la menace alliée, des détachements de la Gestapo continuaient à traquer les résistants. Henderson s'était assuré que son équipe disposait de suffisamment d'armes, de munitions, de grenades et d'explosifs pour répondre à cette menace. Cet arsenal se trouvait à la cave, sous une grille d'évacuation des eaux.

Conformément à la stratégie établie par PT, Paul serait le premier à se présenter aux éventuels postes de contrôle avec une énorme valise bourrée de vêtements. Avec un peu de chance, ses camarades, moins encombrés, pourraient franchir le barrage sans être inquiétés.

Les trois garçons parcoururent la rue menant au bord de la Seine, mais n'y trouvèrent aucun vélotaxi.

— C'est toujours la même chose quand on est chargé, grommela PT.

— Tu as dit que Robert s'était présenté au café en début d'après-midi. S'il agit ainsi quotidiennement, nous avons largement le temps de nous y rendre à pied.

Dès qu'ils eurent franchi la Seine, ils s'écartèrent de quelques mètres de façon à ne pas attirer l'attention, Luc marchant en tête et Marc fermant la marche. Si l'un d'eux était interpellé par une patrouille, ses coéquipiers pourraient lui venir en aide. Ils progressèrent aussi longtemps que possible à l'écart des voies principales. Le grondement de nombreux moteurs se faisait entendre dans le lointain, élément inhabituel en ces temps de pénurie.

À mi-chemin du café, Luc déboucha sur une large avenue qu'il était impossible de contourner. À son grand étonnement, il découvrit une colonne de véhicules allemands en mouvement. Trois Kübelwagen passèrent à sa hauteur, si pesamment chargés que leur pare-chocs arrière frôlait la chaussée. Des valises étaient entassées dans le coffre du premier. Le deuxième transportait des caisses de vin. Une grande toile de maître était posée sur la banquette arrière.

Luc traversa l'avenue derrière un Opel Blitz dans lequel des officiers de l'OT voyageaient assis sur leurs bagages. Au moment où il atteignit le trottoir opposé, une seconde vague composée de motos, de voitures et de camions déboula dans l'avenue.

Certain que Marc et PT ne pourraient le rejoindre avant le passage du convoi, Luc emprunta une rue parallèle et patienta près d'un parterre fleuri, devant une salle paroissiale. Un vieil homme armé d'un râteau y traçait des sillons. Il portait des lunettes dont l'un des verres était étoilé. Sa chemise était boutonnée de travers.

— Ça dure depuis longtemps, ce défilé ? demanda Luc.

— Depuis ce matin, ça n'arrête pas. Les Boches se carapotent. Certains provoquent des incidents sur leur passage, à ce qu'on dit. Ils brisent les vitrines et pillent les boutiques.

— Bon débarras. Mais si vous voulez mon avis, ce sont les gratte-papier qui se font la malle, pas les soldats.

L'homme esquissa un sourire narquois.

— Ils quittent la ville avant que la situation ne se corse.

Au passage du dernier véhicule de la colonne, Marc et PT traversèrent l'avenue à quelques secondes d'intervalle en faisant mine de ne pas se connaître, puis le trio reprit sa progression. Une dizaine de minutes plus tard, ils durent présenter leurs papiers d'identité à un barrage de police, mais les

fonctionnaires ne prirent pas la peine de fouiller leurs bagages.

Ils atteignirent leur destination peu avant midi. Compte tenu de son coup d'éclat de la veille, PT ne pouvait se montrer au Café des Sports. Il trouva une cachette dans une ruelle encombrée de gravats.

Luc se joignit à la trentaine d'individus qui patientaient devant le restaurant tout en surveillant le café d'un œil discret.

À en croire sa belle-mère, Robert fréquentait assidûment l'établissement, mais elle n'avait pas été très précise. Y venait-il tous les jours, à la même heure ? Se trouvait-il déjà à l'étage, avec les autres membres de la bande ? En province, avec son détachement de la Milice ? S'était-il mis au vert, convaincu que des résistants menaçaient sa famille ?

Comme PT l'avait fait la veille, Luc s'offrit une assiette de soupe sans quitter des yeux le repaire des criminels, quitta le restaurant puis rejoignit la cachette de PT. Marc reprit la surveillance et déjeuna à son tour. Au sortir du restaurant, il traversa la rue et jeta un bref coup d'œil à l'intérieur du Café des Sports. Il y repéra quatre hommes regroupés autour d'une table, dont l'homme à la barbe rousse dont PT avait partagé le signalement.

— La soupe est excellente, mais Robert manque à l'appel, dit-il à ses coéquipiers lorsqu'il les eut rejoints.

Luc consulta sa montre.

— Marc et moi ferons un passage toutes les demi-heures, à tour de rôle.

— J'ai peur que l'entrepôt ne soit fermé pour la journée, dit PT.

— Et si on raflait le fric immédiatement, quitte à revenir un autre jour pour liquider Robert ? suggéra Luc.

Marc secoua la tête.

— Si on les dépouille, ils renforceront leurs effectifs. Il ne sera plus question de remettre les pieds dans le quartier.

— Il doit bien y avoir un moyen de mettre la main sur ce salaud, dit Luc. Tu as dit que sa femme travaillait à l'usine. Il suffirait de la cuisiner à notre manière...

— Le problème, c'est que je ne sais pas où elle est employée, dit PT.

— Mais nous savons qu'il rend régulièrement visite à ses enfants, fit observer Luc.

— C'est plutôt vague, soupira Marc. Tous les jours ? Tous les trois jours ? Les nuits de pleine lune ?

— Évitions de nous éparpiller, dit fermement PT. Il faut nous en tenir à notre plan. Si nous voyons Robert, nous agissons comme prévu. Sinon, nous remettrons l'opération à demain, ou élaborerons une autre stratégie.

— Henderson va être furieux quand il saura que nous avons disparu toute la journée, soupira Luc. Il va nous serrer la vis, et nous n'aurons pas de seconde chance.

— Ce cher capitaine ! s'esclaffa PT. Il nous a lâché la bride, hier soir, mais je ne me fais pas d'illusions. On va se prendre un savon que nous ne sommes pas près d'oublier.

— Henderson *adore* Marc, sourit Luc, mais ce cinglé nous liquiderait sans ciller, toi et moi, si nous lui mettions des bâtons dans les roues.

Lorsque trente minutes se furent écoulées, Luc quitta sa cachette et passa devant le Café des Sports sans apercevoir leur cible.

Aux alentours de quinze heures, Marc put voir un groupe d'individus disputant une partie de belote. Parmi eux, il reconnut Pierre Robert.

— Il est arrivé ! s'exclama-t-il après avoir retrouvé ses complices. Et j'ai croisé plusieurs livreurs entre le café et l'entrepôt.

Les trois agents échangèrent un sourire entendu puis débballèrent leur équipement. Marc assembla son fusil de précision et le remit à PT. Luc tira de son sac un morceau de plastic de la taille d'une balle de ping-pong.

— Tout le monde est prêt ? demanda Marc.

PT ôta le cran de sûreté de son arme. Luc hocha la tête.

— L'heure est venue de venger Rosie et de nous remplir les poches, gronda-t-il.

Marc fut le premier à se mettre en mouvement. En se dirigeant vers l'entrepôt, il croisa une jeune fille chargée de deux paniers de légumes. Désireux de l'épargner, il ralentit l'allure et attendit qu'elle ait fait une vingtaine de pas avant de s'agenouiller près de la clôture. Il refit l'un de ses lacets, brisa un détonateur à retardement, l'enfonça dans la charge explosive puis colla le dispositif à la palissade.

Il se gratta le crâne, un signe établi par avance avec ses coéquipiers. Aussitôt, PT se posta à l'angle d'une rue voisine, fusil brandi, puis Luc entra dans le Café des Sports et se planta devant le comptoir. Les hommes qui disputaient la partie de cartes lui jetèrent un regard suspicieux.

— Deux cafés, s'il vous plaît, lança-t-il à l'adresse de la serveuse.

— Deux ? s'étonna la jeune femme.

Luc lui remit un billet de dix francs.

— J'attends un ami. Il sera là dans une minute.

Marc se présenta à l'entrée de l'établissement à l'instant où la serveuse se tournait vers le percolateur. Deux secondes plus tard, la charge placée contre la clôture explosa, y pratiquant une brèche d'un mètre de large. Aussitôt, Pierre Robert et ses complices bondirent de leurs chaises et se précipitèrent dans la rue, foulant les éclats de verre dont le trottoir était jonché.

À cinquante mètres de là, PT colla l'œil à la lunette de son fusil et balaya le groupe de malfrats à hauteur de tête. Robert se tourna dans sa direction une fraction de seconde avant qu'il n'enfonce la détente. La balle le frappa au-dessus du nez, et traversa son crâne de part en part, mouchetant de sang la vitrine du café.

Alors que passants et voyous cherchaient à se mettre à l'abri, PT abattit l'homme à la barbe rousse puis, estimant que ses ennemis devaient désormais l'avoir localisé, il passa la sangle du fusil sur son épaule et prit ses jambes à son cou.

À l'intérieur du café, ses camarades profitèrent de la confusion pour gravir quatre à quatre les marches menant à l'étage. Marc demeura sur le palier, arme au poing, prêt à repousser d'éventuels assaillants. Luc poussa la porte du bureau et trouva le vieux comptable à son poste de travail, devant son registre et ses liasses de billets. Il ouvrit sa valise et vida son contenu sur le sol.

— Mettez l'argent là-dedans, ordonna-t-il.

Au rez-de-chaussée, les gangsters qui s'étaient jetés à l'intérieur du café pour échapper au tireur embusqué avaient repris leurs esprits et compris qu'ils faisaient l'objet d'une audacieuse tentative de braquage. Par chance, la position de Marc, sur la plus haute marche d'un escalier extrêmement étroit, était inexpugnable. Il parvint sans difficulté à tenir en respect tous ceux qui tentèrent de l'en déloger.

Il y avait sur la table plus d'argent que la valise ne pouvait en contenir, mais Luc préféra abandonner plusieurs liasses plutôt que de perdre un temps précieux à les fourrer dans ses poches.

— Je suis prêt, cria-t-il avant d'ouvrir la fenêtre située derrière le bureau Louis XV.

À cet instant, un homme au visage tuméfié poussa la porte des toilettes donnant sur le palier, les bretelles sur les cuisses et le pantalon tenu d'une main. C'était le chef du gang, l'individu élégant que Marc avait frappé avec le briquet à socle de marbre.

— On ne peut pas être tranquille deux minutes ? gronda-t-il. Qu'est-ce que c'était que ce bordel ?

Lorsqu'il découvrit Marc planté sur le palier, son visage trahit une profonde surprise.

Pris de court, Marc lui lâcha une balle dans la cuisse. Lorsque l'homme s'affaissa, il l'envoya rouler dans l'escalier d'un coup de genou dans le dos.

— Magne-toi, il faut qu'on se tire, lança Luc.

Marc déboula dans le bureau et claqua la porte du talon. Le comptable demeurait parfaitement immobile, les mains en évidence au-dessus de la tête. Luc enjamba la fenêtre et se laissa tomber trois mètres plus bas, dans l'allée qui longeait l'arrière du bâtiment. Marc lui lança la valise avant de le rejoindre.

Après un sprint d'une cinquantaine de mètres, ils débouchèrent dans la rue, à proximité de l'entrepôt. Dès qu'ils furent réunis, les trois agents empruntèrent une artère étroite et pentue, puis tournèrent à droite dans une allée bordée de pavillons. Lorsqu'ils eurent parcouru cinq cents mètres, constatant qu'ils n'avaient pas été pris en chasse, ils s'autorisèrent une brève halte puis Luc, traînant sa lourde valise, rejoignit le boulevard le plus proche afin de héler un vélotaxi. PT s'accroupit afin de démonter son fusil à lunette.

— On se retrouve à l'appartement, chuchota Marc.

Sur ces mots, il gagna au pas de course la rue la plus passante du quartier et se perdit dans la foule.

CHAPITRE VINGT-HUIT

À son grand étonnement, PT trouva une station de métro ouverte. Les Parisiens s'étant habitués à la fermeture du réseau, il voyagea dans un wagon presque vide. Les rames qui circulaient vers le centre-ville étaient bondées de fantassins allemands en tenue de combat.

Seul Marc regagna Saint-Cloud à pied. Le pont principal ayant été réservé à la circulation des véhicules militaires qui quittaient la capitale, il dut effectuer un large détour pour rejoindre l'appartement.

S'attendant à essayer une mémorable remontée de bretelles, il ôta discrètement ses chaussures dans le vestibule.

Il eut la surprise de trouver Maxine installée dans le canapé du salon. En règle générale, par mesure de sécurité, elle s'attardait rarement dans la planque. Luc et PT étaient assis dans le sofa qui lui faisait face. La valise qui contenait l'argent de la pègre trônait sur la table basse.

— Assieds-toi, ordonna fermement la jeune femme.

Henderson, Paul et Édith, muets comme des carpes, étaient plantés devant la porte de la cuisine. Marc s'assit entre ses deux complices. Après cette rude journée, il se serait damné pour un verre d'eau fraîche et un gant de toilette humide pour s'éponger le front.

— J'ai appris que Pierre Robert et l'un de ses complices avaient été tués, dit Maxine. Un troisième homme est gravement blessé.

— Comment avez-vous été informée ? demanda Marc.

— Le réseau Lacoste a des yeux et des oreilles dans toute la ville. Sachez que mes hommes surveillent les activités des anciens miliciens. Si vous aviez pris la peine de me questionner, je vous aurais communiqué la nouvelle adresse de Robert. Et si j'avais su que vous comptiez l'exécuter, je m'y serais opposée. Sa petite amie appartient à la Résistance. Elle l'espionnait pour notre compte.

Les trois garçons étaient estomaqués.

— On... on ne pouvait pas savoir, bredouilla Marc.

— Évidemment ! s'emporta Maxine. Vous avez agi sans en référer à vos supérieurs ! Par chance, Robert n'avait pratiquement plus aucun rôle dans la Milice. La plupart de ses membres se sont débandés quand ils ont réalisé qu'ils avaient misé sur le mauvais cheval. Mais cela n'explique pas votre comportement. Paris appartient au réseau Lacoste. Aucune opération de

résistance ne peut se dérouler sans mon accord. Si mon organisation a pu échapper à la Gestapo, c'est grâce à des règles strictes et aux châtiments exemplaires infligés à ceux qui les violent.

Maxine marqua une pause, laissant cette menace planer sur la tête des trois agents.

— Cette fois, et cette fois seulement, je passerai l'éponge, lâcha-t-elle enfin. Et je vous remercie du fond du cœur pour cette généreuse contribution à notre cause. Paul, approche.

Le garçon, qui avait menti à Henderson au sujet des intentions de ses camarades, n'en menait pas large. Maxine ouvrit la valise et en sortit une liasse de billets de vingt francs.

— Ta sœur est une héroïne de la Résistance. Lorsque la guerre sera terminée, tu lui offriras des funérailles et une sépulture dignes de son sacrifice.

Les larmes aux yeux, Paul prit l'argent et le fourra dans ses poches.

— À présent, vous voudrez bien m'excuser, mais j'ai d'autres affaires à régler, conclut Maxine en s'emparant de la valise.

Elle déposa un baiser sur la joue d'Henderson puis lança :

— On se retrouve au cinéma, Charles.

Dès qu'elle eut quitté l'appartement, Marc se tourna vers le capitaine.

— Où trouverez-vous une salle de cinéma ouverte ? s'étonna-t-il.

— Et disposant de l'électricité ? ajouta PT.

Henderson émit un grognement.

— S'il est une leçon que vous devriez retenir après cette petite mésaventure, c'est que Maxine obtient toujours ce qu'elle veut. Et vous, alors que vous aviez ma confiance, vous m'avez fait passer à ses yeux pour un amateur incapable d'être obéi de ses propres troupes.

— On ne voulait pas vous causer d'ennuis, dit PT. Mais je ne regrette pas d'avoir vengé Rosie, et c'est pour cette raison que je ne vous présenterai pas d'excuses.

Pendant quelques secondes, les agents redoutèrent qu'Henderson ne s'abandonne à l'une de ses colères homériques. Pourtant, ce dernier s'exprima d'une voix posée.

— Après tout ce que nous avons traversé, j'admets qu'il m'arrive d'oublier votre âge. J'effectuais des missions de renseignement quand vous portiez encore des langes.



Deux heures plus tard, Henderson, Marc, Luc, Paul et PT enfourchèrent leurs vélos et rejoignirent le Quartier latin, au centre de Paris, connu pour ses salles de cinéma. Leurs exploitants avaient longtemps poursuivi leurs activités grâce à des lampes à pétrole et des projecteurs modifiés fonctionnant à l'aide de batteries.

Cependant, à l'approche des armées alliées, les autorités, qui redoutaient que tout rassemblement public ne tourne à l'émeute antiallemande, avaient ordonné leur fermeture. En dépit de ces dispositions, et des prix exorbitants pratiqués dans les cafés et restaurants du quartier, des centaines de badauds s'y promenaient en ce début de soirée. Le capitaine et ses agents attachèrent leurs bicyclettes à une bouche de métro, s'engagèrent dans une petite rue débouchant sur le carrefour de l'Odéon puis se dirigèrent vers une salle de cinéma spécialisée dans la projection de films d'actualité. Trouvant la grille de l'établissement fermée par un cadenas, ils empruntèrent l'escalier menant à la sortie de secours puis poussèrent la porte laissée entrouverte.

La pièce étroite éclairée par des lampes à huile de paraffine comptait cinquante rangées de fauteuils. Au premier rang avaient pris place Maxine et le colonel Hawk, l'officier de liaison de l'armée américaine. D'autres individus occupaient les trois premiers rangs. Parmi eux, Henderson reconnut plusieurs lieutenants du réseau Lacoste et quelques membres influents d'autres groupes de la Résistance.

— Maxine a une mission spéciale pour vous quatre, lança-t-il à l'adresse de ses agents. Vous êtes attendus dans la salle de projection.

— Pour quoi faire ? demanda Marc.

— Pour une fois, faites ce que je vous demande sans poser de questions, s'agaça le capitaine.

Après avoir remonté la travée jusqu'au fond de la salle, les quatre coéquipiers franchirent une petite porte, gravirent une volée de marches et découvrirent une pièce confinée disposant d'une lucarne dominant la salle de cinéma et d'un accès au bureau de la direction. Une jeune fille se tenait près du projecteur relié à des batteries de voiture et à deux vélos d'appartement équipés de dynamos. Une puissante odeur de sueur flottait dans l'air.

— En selle, dit l'adolescente. Selon le colonel, le film dure une demi-heure. Pédaler à deux pendant trente minutes fabrique assez d'électricité pour faire fonctionner le projecteur pendant dix minutes. Mais vous pourrez vous relayer, bien entendu.

Les agents ne cachèrent pas leur consternation.

— J'ai déjà marché vingt kilomètres, aujourd'hui, gémit Luc.

Paul haussa les épaules.

— Essaie de voir le bon côté des choses. Au moins, Maxine ne nous a pas fait fusiller.

La projectionniste désigna un voltmètre posé sur le sol.

— L'aiguille ne doit jamais atteindre la zone rouge, expliqua-t-elle. Sans quoi, les fusibles sauteront.

Marc et PT enfourchèrent les vélos, dont les plateaux offraient une telle résistance qu'ils durent se mettre en danseuse pour donner les premiers coups de pédale.

— Ah, c'est autre chose qu'une balade dans la campagne, n'est-ce pas ? sourit la jeune fille.

— Je ne te le fais pas dire, soupira Marc en balançant sa tête de droite à gauche.

Tandis que ses camarades suaient sang et eau, Paul se hissa sur la pointe des pieds, jeta un œil à la lucarne et vit un groupe d'individus s'engouffrer dans la salle de cinéma. Aussitôt, des éclats de voix se firent entendre. Visiblement contrariée, Maxine, soutenue par ses gardes du corps, leur ordonna de s'installer au fond de la pièce.

Dix minutes plus tard, à bout de forces, PT et Marc descendirent des bicyclettes. Ce dernier ôta sa chemise dégoulinante de sueur puis hocha la tête en direction de Luc et de Paul.

— À votre tour, les gars, sourit-il.

De faible constitution, Paul, qui souffrait des conséquences de huit semaines de cachot et de ses excès de la veille, se montra incapable d'actionner les pédales.

— Si tu me forces à faire tout le boulot, je te garantis que tu le regretteras, grogna Luc.

La projectionniste prit Paul en pitié.

— Je peux te remplacer, si c'est absolument nécessaire.

PT, le plus âgé des agents, se refusait à voir une fille accomplir la tâche confiée à son camarade. Après avoir bu un demi-litre d'eau fraîche au goulot d'une bouteille, il se remit en selle. Paul se sentait à la fois humilié et soulagé.

— Henderson ne devait pas avoir toute sa tête quand il t'a demandé de nous accompagner, après tout ce que tu as subi, dit PT. Sors d'ici, choisis-toi un fauteuil et profite du film.

Lorsque Paul gagna la salle de cinéma, le colonel finissait son discours d'introduction.

— ... car mon rôle consiste à assurer la coordination entre le commandement allié et la Résistance parisienne. Vous avez tous prouvé votre valeur, mais je souhaite avant tout limiter les pertes en vies humaines. Au cours des dernières semaines, des groupes issus de forces de police, des cheminots et des sympathisants communistes ont tenté de soulever les populations civiles contre l'occupant. Depuis que les Allemands ont décidé d'évacuer leur personnel administratif, l'hostilité des Parisiens n'a cessé de croître.

Le colonel marqua une pause avant de poursuivre son exposé.

— Comme vous le savez, au début du mois, un soulèvement comparable s'est produit à Varsovie, à l'approche des troupes soviétiques. Mais les résistants polonais ont agi avec précipitation. Les Russes ayant été ponctuellement repoussés, les nazis ont exercé des représailles épouvantables. Des rues entières ont été dynamitées, des milliers d'habitants raflés puis massacrés. Les partisans qui avaient trouvé refuge dans les égouts ont été liquidés au lance-flammes. Les survivants ont été pendus, ou ligotés à l'avant des véhicules pour faire office de boucliers humains. Dès que le projecteur sera en état de marche, vous découvrirez des images tournées à Varsovie par

un journaliste suisse. Je vous avertis qu'elles sont extrêmement choquantes, et j'espère qu'elles vous dissuaderont de vous lancer dans une action anticipée.

Un représentant des résistants favorables aux thèses communistes bondit aussitôt de son siège.

— Des renforts allemands filent vers Paris. Si nous n'agissons pas dans les plus brefs délais, les ponts et les principaux monuments seront dynamités, et nous devons nous battre dans des ruines.

— La Résistance polonaise était à bout de forces, lança un homme assis dans un angle obscur de la salle.

— Colonel ! s'exclama un autre individu. Est-il exact que les troupes américaines s'apprêtent à contourner Paris pour fondre sur la Normandie ?

— Je ne connais pas tous les détails du plan, répondit le colonel.

— Alors qu'est-ce que vous foutez ici ?

— J'essaye de me faire une idée précise de la situation.

Henderson se leva afin de prendre la défense de l'officier.

— L'objectif des Alliés reste la prise de Berlin et la mise hors d'état de nuire des gouvernants nazis. J'admets que l'idée de laisser la population parisienne en état de siège n'a rien de réjouissant, mais les Alliés n'ont pas le temps de reconquérir une ville aussi vaste rue par rue.

— Est-ce la position officielle du commandement britannique ?

— Bien sûr que non, répliqua Henderson. Je ne fais que constater une évidence. Nos troupes mettraient des semaines à libérer Paris, et le temps nous est compté.

— Ainsi, vous êtes prêts à laisser ses habitants mourir de faim et subir les atrocités nazies ?

Au grand déplaisir de Hawk et de Henderson, des applaudissements et des éclats de voix saluèrent ce plaidoyer.

— Je ne regarderai pas Paris partir en fumée sans réagir, s'exclama une résistante.

Sentant l'assistance lui échapper, le colonel bégaya :

— Avant que vous ne vous prononciez, je... je voudrais que vous... euh... regardiez ce film tourné à Varsovie. Je vous en *supplie*. Si vous vous soulevez trop tôt, des milliers d'innocents perdront la vie.

— Non, non, non ! répliqua la femme en piétinant furieusement la moquette. Vos armées se trouvent à moins de vingt-cinq kilomètres. Si l'état-major nous abandonne, c'est nous qui nous chargerons de libérer Paris !

Tandis qu'elle se dirigeait d'un pas martial vers la sortie de secours, un concert de hurlements enthousiastes se fit entendre. Plusieurs adjoints de Maxine se joignirent à ce chœur.

— Qui m'aime me suive ! brailla la résistante. Je préfère mourir de faim, être écrasée sous les bombes ou être fusillée par les Boches. Comme les héros de Stalingrad !

Maxine se leva d'un bond et saisit la femme par la taille.

— Non ! lança-t-elle. Vous allez m'écouter, à présent. La Résistance ne

se soulèvera pas avant que le commandement allié ne l'y autorise. Vous semblez oublier que nous ne disposons pas d'armes lourdes. Si nous tentons de leur résister, les Allemands nous tailleront en pièces.

— Maxine, nous te respectons et avons, jusqu'à ce jour, scrupuleusement respecté tes ordres. Mais cette fois, tu te trompes. Il est grand temps de sortir de l'ombre et de nous battre. Mes camarades partagent mon point de vue : tu es devenue un pion aux mains des gouvernants et des militaires.

Accablée par ce discours, Maxine ne fit rien pour retenir la jeune femme. Une dizaine de partisans lui emboîtèrent le pas.

Consterné par ces défections, un représentant de la préfecture de police parisienne prit la parole.

— Nous partageons votre vision des choses, Maxine, dit-il. Mais je crains que la situation ne soit en train de nous échapper. Von Choltitz, un fanatique entièrement dévoué à Hitler, vient d'être nommé gouverneur de Paris. Il a reçu l'ordre de neutraliser les fonctionnaires de police, que les autorités allemandes ne jugent plus dignes de confiance. Nous sommes censés nous présenter devant son état-major, ce soir même, mais mes hommes ne sont pas disposés à restituer leurs armes. Une majorité de nos effectifs est décidée à se mettre en grève, tout comme les cheminots de la SNCF. Et d'autres administrations pourraient s'associer au mouvement.

— Et vous ne pouvez rien faire pour les en dissuader ? s'affola Hawk.

— La décision finale sera soumise à un vote. Mais nos gars sont remontés comme des pendules. Je serais étonné de les voir se prononcer contre l'insurrection.

Maxine, Henderson et Hawk s'isolèrent dans un angle de la salle. À l'exception de la projectionniste et des agents, il ne restait plus dans la salle que cinq lieutenants du réseau Lacoste, dont deux avaient chaleureusement applaudi les résistants qui avaient quitté les lieux.

Maxine s'adressa à ces derniers soutiens.

— Si je vous donnais un ordre, maintenant, aurais-je une chance d'être obéie ? demanda-t-elle.

À sa grande surprise, les hommes hochèrent la tête.

— Sans vous, sans votre soutien, tous les résistants de Paris auraient été éliminés, dit l'un d'eux.

— Je n'ai jamais cessé de mettre les patriotes en garde contre les conséquences d'un soulèvement, mais il est clair que je ne peux plus m'y opposer. En conséquence, je vous autorise à y prendre part, et à adopter toutes les mesures nécessaires pour éviter le bain de sang.

— Maxine ! s'étrangla Hawk. Mesurez-vous vraiment la gravité de cette décision ?

— Contentez-vous d'adresser un message au commandement allié. Dites-leur ce qui se trame et suppliez-les de ne pas contourner Paris.

Paul, qui avait assisté à toute la scène, gravit hâtivement les marches

menant à la cabine de projection.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, lança-t-il à l'adresse de ses camarades juchés sur les vélos. La bonne, c'est que vous pouvez arrêter de pédaler. Je crois que le film ne sera pas projeté, faute de public.

— Tu te fous de nous ? haleta PT.

— Et la mauvaise nouvelle ? demanda Marc.

— La Résistance va partir en guerre contre les Boches, ici, en plein Paris, répondit Paul.

CHAPITRE VINGT-NEUF

JEUDI 17 AOÛT – SAMEDI 19 AOÛT 1944

Le jeudi venu, Henderson ordonna à ses agents de demeurer à l'écart du centre de la capitale. Ils se réunirent sur le toit de l'immeuble et tâchèrent de se faire une idée des événements en scrutant Paris à l'aide d'une paire de jumelles. Ils aperçurent plusieurs colonnes de fumée et entendirent une série d'explosions lointaines, mais ne purent que spéculer sur leur origine.

Les résistants s'étaient-ils soulevés ? L'occupant avait-il décidé de livrer la ville aux flammes avant de fuir devant l'avance des Alliés ? Un voisin dont l'un des amis vivait sur l'île de la Cité informa Henderson que les policiers, refusant de se laisser désarmer, occupaient la préfecture. Les cheminots avaient quitté leur poste de travail, et plusieurs patrouilles allemandes étaient tombées dans des embuscades dressées par les partisans.

À sept heures du soir, le speaker de Radio Londres confirma que la plupart des fonctionnaires s'étaient mis en grève et que les troupes ennemies étaient prises pour cibles par des tireurs isolés. Selon des sources bien informées, les Alliés se trouvaient à moins de quinze kilomètres de la capitale.

Au crépuscule, le vent porta jusqu'à Saint-Cloud l'écho de rafales d'armes légères, puis une colonne de véhicules allemands franchit le pont qui enjambait la Seine, au bas de la rue où vivaient les membres de CHERUB. Henderson se réjouit de n'entendre ni tirs nourris ni pièces d'artillerie, preuve que nazis et partisans avaient évité l'affrontement direct. Aucun des occupants de l'appartement ne put trouver le sommeil. Ils passèrent la nuit dans le salon, à jouer aux cartes et à évoquer un futur incertain.

Le vendredi matin, des échanges de tirs plus nourris se firent entendre. Luc demanda l'autorisation de se rendre à Paris afin de *dégommer des Boches* au fusil à lunette.

— Si c'est ce que tu souhaites, libre à toi, grogna Henderson. Mais sache que tu ne feras plus partie de l'équipe.

Luc, qui n'avait d'autre famille que CHERUB, préféra rester auprès de ses camarades.

— Alors on va passer la journée à bronzer sur le toit pendant que les patriotes se soulèvent ? demanda-t-il.

— Il faut une semaine pour faire un fantassin, dit Henderson. Vous, je

vous ai entraînés pendant quatre ans. Je préfère attendre une occasion précise plutôt que de vous lancer dans la mêlée, au risque de prendre une balle perdue.

S'ils jugeaient les arguments de leur chef convaincants, les agents n'en éprouvaient pas moins une profonde frustration. Après tous les actes héroïques qu'ils avaient accomplis, demeurer à l'écart des combats en ce jour historique était difficile à avaler.

Paul tua le temps en réalisant des dessins de la capitale depuis le toit de l'immeuble. Étendu à ses côtés, PT s'offrit un long bain de soleil. Luc rendit visite à Laure au deuxième étage. Édith s'isola dans sa chambre pour lire un roman. Accablés d'ennui, Joël, Samuel et Marc quittèrent l'appartement puis descendirent la rue menant au bord de la Seine. C'est là que les enfants du quartier se retrouvaient, sous l'œil attentif de grands-mères postées aux balcons des immeubles voisins.

Les plus jeunes jouaient à chat ou à saute-mouton. Les garçons les plus âgés roulaient des mécaniques devant les filles assises sur le trottoir.

Les trois agents se joignirent à un groupe d'adolescents qui disputaient une partie de football au milieu de la chaussée. Samuel se trouvait à une dizaine de mètres du but matérialisé par deux seaux rouillés lorsque son adversaire direct se tordit la cheville et s'étala de tout son long sur le pavé. Il adressa une passe en profondeur à l'un de ses coéquipiers qui filait seul en pointe.

Ce dernier effectua un contrôle parfait, mais il écrasa sa frappe, si bien que le gardien parvint à repousser le ballon.

Le voyant filer dans sa direction, Marc tendit la jambe au petit bonheur la chance. À sa grande surprise, il réalisa une reprise de volée parfaite. La balle emprunta une trajectoire légèrement incurvée et fila au-dessus de l'épaule gauche du gardien.

Marc leva les bras en signe de triomphe. Ses coéquipiers saluèrent son exploit par un tonnerre d'applaudissements puis lui lancèrent de grandes claques dans le dos.

— C'est pas juste, geignit l'un de ses adversaires, un enfant âgé d'une dizaine d'années. Tu es trop vieux pour jouer avec nous.

— C'est ça, répliqua l'intéressé. Pourquoi ne pas aller te plaindre à ta mère ? Je te signale que vous avez deux joueurs plus grands que moi.

Ayant essuyé une volée de bois vert de la part de ses camarades, le gardien de but quitta son poste et exigea d'être remplacé. Nul ne se portant volontaire, il revint se placer entre les seaux, la mine sombre et la tête basse.

La partie était sur le point de reprendre lorsque des coups de klaxon attirèrent leur attention. Une Peugeot 202 déboula d'une rue adjacente. Son moteur avait des ratés, signe qu'il roulait avec du carburant de mauvaise qualité acheté au marché noir.

Le véhicule s'immobilisa devant la mairie, puis six jeunes hommes s'en extirpèrent au prix de diverses contorsions. Deux d'entre eux tenaient un

revolver, mais leurs quatre complices brandissaient des haches d'incendie et des outils de jardinage. À en juger par leur jeune âge et leurs cheveux en bataille, ils venaient de sortir de la clandestinité.

L'apparition de ces partisans originaires de Saint-Cloud souleva l'enthousiasme général. Les filles les couvrirent de baisers. Deux petits garçons, reconnaissant leur grand frère, se jetèrent au cou de l'un des résistants.

C'était une scène joyeuse et émouvante, mais Joël, Marc et Samuel estimaient que l'arrivée en ville des résistants manquait singulièrement de discrétion.

— À la mairie ! lança le jeune homme qui commandait le détachement.

Une foule d'une trentaine de gamins se rassembla pour assister à la prise de l'édifice, mais le héros du jour le trouva bouclé à double tour. Il consulta les horaires d'ouverture affichés sur la porte et réalisa que les services municipaux fermaient à treize heures le vendredi.

Il tambourina longuement, puis donna un inoffensif coup d'épaule contre la porte.

— Vous ne pouvez pas tirer dans la serrure ? suggéra un enfant.

— Nous n'avons presque plus de balles, répondit le résistant, et nous en aurons besoin pour nous défendre contre les Boches.

L'un des maquisards brisa une vitre et aida un garçon d'une dizaine d'années à se glisser à l'intérieur du bâtiment. Lorsque l'enfant ouvrit la porte de l'intérieur, la petite foule rassemblée sur le parvis exprima bruyamment sa joie.

Les six partisans s'engouffrèrent dans la mairie. Quelques minutes plus tard, ils apparurent au balcon du premier étage et y déployèrent un vieux drapeau tricolore orné d'une croix de Lorraine sous les acclamations des petits patriotes en délire.

— Vive la France ! Vive la Résistance !

Plusieurs enfants, qui s'étaient déjà rués dans le bâtiment, piétinaient rageusement un portrait du maréchal Pétain décroché d'un mur de la salle des mariages.

L'air anxieux, Marc se tourna vers ses deux camarades.

— Il suffirait d'un seul obus d'artillerie tiré depuis l'autre rive de la Seine pour tuer tous ceux qui se trouvent là-dedans.

Soudain, une vieille dame fendit l'assistance et se planta sous le balcon.

— Yves ! lança-t-elle. Arrête de faire l'imbécile et range-moi ce drapeau immédiatement !

L'intéressé lui adressa un signe de la main.

— Bonjour madame, sourit-il. Puis-je vous rappeler que vous n'êtes plus ma maîtresse d'école depuis quelques années ?

— Il ne s'agit pas d'un jeu, mon garçon ! Vous devez tous sortir d'ici avant que les Allemands ne découvrent ce que vous avez fait.

— Ceux-là, je les attends de pied ferme ! s'exclama Yves en bombant le

torse.

Marc secoua la tête avec tristesse.

— Une bataille gagnée d'avance, avec deux revolvers de la Grande Guerre et une poignée de munitions, murmura-t-il à l'adresse de ses coéquipiers.

À cet instant, il remarqua les deux fils de Laure perdus dans la foule.

— Vous deux, rentrez immédiatement à la maison, ordonna-t-il.

Le plus grand des garçons secoua énergiquement la tête.

— Maman nous a autorisés à jouer ici jusqu'à ce qu'elle vienne nous chercher. Sauf si les Allemands débarquent.

Joël désigna le drapeau à croix de Lorraine.

— Quand ils apprendront que ces couleurs flottent sur la mairie, ils seront ici en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Alors filez, avant que je ne vous colle mon pied aux fesses.

Alertés par le joyeux chahut qui régnait aux abords de la mairie, plusieurs occupants du voisinage rejoignirent le parvis. Des enfants jouaient au trampoline sur les sièges de la Peugeot. L'un d'eux actionna frénétiquement le klaxon.

— Bande d'idiots ! gronda un homme en débardeur blanc. Faites moins de bruit ! Qu'est-ce que vous cherchez ? À attirer les Allemands ?

— Retirez ce drapeau, j'ai dit ! répéta l'ancienne institutrice.

— Nous sommes prêts à mourir pour notre pays ! claironna un jeune partisan. Nous n'avons peur de rien !

Marc se tourna vers Joël et Samuel.

— Faites ce que vous voulez mais moi, je n'ai aucune intention de moisir ici.

Joël découvrit les fils de Laure embusqués à l'angle d'une porte cochère.

— Qu'est-ce que je vous ai dit, vous deux ? hurla-t-il avant de les saisir par le poignet puis de les tirer d'autorité vers la rue menant à l'appartement.

— Bon sang, quel désordre, soupira Samuel. Si tous les résistants de Paris se montrent aussi imprudents, la fête risque de tourner au bain de sang...



Le samedi matin, les combats de rue s'étaient étendus à la banlieue parisienne. Depuis le toit de l'immeuble, les agents de CHERUB voyaient les drapeaux français fleurir aux fenêtres et entendaient crépiter les armes à feu. Édith et Henderson s'aventurèrent hors de l'appartement afin de se faire une idée précise de la situation. Ils constatèrent que les six adolescents qui avaient investi la mairie avaient été remplacés par des maquisards plus aguerris et plusieurs doyens de la ville.

En tant que militaire, Henderson ne voyait pas l'intérêt de risquer sa vie à défendre un bâtiment de faible intérêt stratégique. Cependant, il régnait sur le parvis une atmosphère si festive qu'il ne put s'empêcher de ressentir un

profond sentiment de sympathie à l'égard des patriotes et des jeunes partisans qui célébraient la libération imminente de leur territoire. Il admirait la foi qui les habitait, l'intrépidité dont ils faisaient preuve en se réunissant sous leurs couleurs, prêts à affronter un ennemi infiniment plus nombreux et mieux armé.

Alors qu'il s'apprêtait à regagner l'appartement, il entendit des grondements de moteur provenant du pont qui enjambait la Seine.

Durant les quatre ans de pénurie de carburant qui avaient frappé la France, les résistants avaient clandestinement entretenu leurs voitures en prévision de ces jours historiques. Deux tractions avant débouchèrent sur la place de la mairie. Lorsqu'il aperçut le drapeau exposé sur le balcon du bâtiment, l'un des chauffeurs lança plusieurs coups de klaxon. Quelques minutes plus tard, l'ambiance changea radicalement lorsqu'un petit garçon affolé et hors d'haleine se présenta sur le parvis et avertit l'assistance qu'un char allemand venait de franchir le pont et se dirigeait vers la mairie.

Les filles et les enfants les plus jeunes s'éparpillèrent sur-le-champ. Les adultes se retranchèrent dans l'édifice. Henderson et Édith s'abritèrent derrière un muret.

— Je doute que l'équipage gâche ses précieux obus pour faucher quelques civils inoffensifs, dit le capitaine.

Le blindé déboucha à l'angle d'une rue, roula au pas jusqu'au parvis et orienta son canon vers la mairie. L'un des maquisards postés sur le toit lança une pierre et manqua sa cible de plusieurs mètres, mais ses camarades l'imitèrent, si bien que l'un des projectiles frappa l'avant du panzer sans occasionner le moindre dégât. À la surprise générale, ce dernier fit marche arrière sans ouvrir le feu.

— Je te l'avais bien dit, claironna Henderson.

Édith éclata de rire.

— Je trouve que vous suez beaucoup, pour quelqu'un qui ne craint rien, gloussa-t-elle.

— Il fait une chaleur épouvantable, sourit le capitaine avant de se redresser et de se remettre en chemin.

Édith ne reprit la parole que lorsqu'ils approchèrent de l'appartement.

— Si les Allemands passent à l'attaque, allons-nous vraiment les laisser massacrer tout le monde sans réagir ?

Henderson préféra rester évasif.

— Et si nous nous contentions de croiser les doigts en espérant que nous n'aurons pas à nous poser la question ?



Le bulletin radio de dix-neuf heures annonça que les troupes alliées ne se trouvaient plus qu'à douze kilomètres de Paris. Selon le speaker, d'importants renforts allemands étaient en route pour la capitale, et des combats de grande

ampleur étaient à craindre dans les jours suivants.

L'électricité fut rétablie à huit heures moins dix afin que les Parisiens puissent écouter Radio Paris, une station aux mains de l'occupant. Dans le plus pur style collaborationniste, un homme à la voix nasillarde débita un rapport enthousiaste annonçant l'arrivée par train de troupes d'infanterie, de chars et de pièces d'artillerie chargés de défendre la capitale, une annonce invraisemblable compte tenu de l'état du réseau ferré continuellement pilonné par l'aviation et saboté par les partisans.

Puis le speaker, qui depuis trois jours n'avait pas évoqué une seule fois le soulèvement de la Résistance, lâcha une phrase intrigante :

« Le gouverneur de Paris a généreusement proposé un cessez-le-feu aux fauteurs de troubles qui sèment le désordre dans Paris. S'ils cessent leurs activités avant minuit, aucune mesure de représailles ne sera exercée à leur encontre. »

Henderson et ses agents étaient rassemblés dans le salon lorsque la radio cessa d'émettre et que tout le quartier fut de nouveau plongé dans l'obscurité.

— Pourquoi les Allemands proposent-ils un cessez-le-feu ? s'étonna Édith.

Henderson gratta une allumette et enflamma la mèche d'une lampe à pétrole.

— C'est vrai ça, renchérit Marc. Quel est leur intérêt ?

— Maxine est-elle au courant ? ajouta PT.

— Je suis sans nouvelles d'elle depuis que nous avons quitté le cinéma, mercredi soir, répondit le capitaine. Je suppose qu'elle est très occupée, et qu'elle estime qu'elle n'a pas besoin de nos services. Cela n'a rien d'étonnant. Mon petit doigt m'a dit qu'elle n'a guère apprécié votre opération meurtrière contre Pierre Robert.

Paul semblait plongé dans ses pensées.

— Je crois que ce cessez-le-feu est dans l'intérêt des deux parties. Les Allemands sont désorganisés par les embuscades, et les partisans redoutent les armes lourdes.

Marc hocha la tête.

— Et vu que les Alliés sont sur le point d'atteindre Paris, les Boches souhaitent se concentrer sur de véritables objectifs militaires, sans être freinés par d'imprévisibles poches de résistance.

— Si elle est signée, cette trêve ne durera pas longtemps, déclara Henderson. Mais nous commençons à manquer de vivres, et la situation pourrait nous faciliter la tâche. Marc, te sens-tu capable de te rendre à Beauvais à vélo, dès demain matin, pour une opération de ravitaillement en compagnie de deux de tes camarades ?

À cet instant, un tir d'artillerie se fit entendre à l'ouest.

— Les explosions ne se sont pas beaucoup rapprochées, depuis hier, soupira Marc.

— Les Alliés progressent lentement afin de ne pas briser leurs lignes de ravitaillement. Ils disposent de troupes et de véhicules en grand nombre, mais la nourriture et le carburant doivent traverser la Manche avant d’être acheminés depuis la Normandie.

— Et les chars sont plutôt gourmands, ajouta Paul.

— Mais revenons-en à nos problèmes domestiques, dit Marc. Si les résistants acceptent la proposition des Allemands, nous nous mettrons en route dès demain matin.

CHAPITRE TRENTE

LUNDI 21 AOÛT 1944

Lorsque Marc ouvrit l'œil, il entendit des bruits de pas aux quatre coins de l'appartement. Il eut toutes les peines du monde à étendre ses jambes raidies par les cent cinquante kilomètres parcourus la veille. Le souvenir de Jade, qu'il n'avait pu serrer dans ses bras que quelques instants, occupait tout son esprit. Accablé par la chaleur, il fut incapable de se rendormir et préféra quitter ses draps trempés de sueur. Il prit soin de ne pas réveiller Paul en enjambant son matelas posé sur le sol. Au moment où il retrouva Édith, Luc et Henderson dans la cuisine, des détonations sourdes se firent entendre.

— Salut, lança-t-il en s'emparant d'un œuf dur à la coquille encore tiède. Ce boucan vient du centre de Paris, je me trompe ?

— Le cessez-le-feu a laissé un peu de répit aux deux camps, répondit Henderson, mais apparemment, les Allemands ont sorti la grosse artillerie.

— Des nouvelles de Maxine ? demanda Marc.

— Aucune. J'imagine qu'elle a du pain sur la planche.

— Moi, je crois qu'elle nous a oubliés, dit Édith. Sinon, c'est qu'elle a été arrêtée.

— Ce ne sont là que de vaines conjectures, grommela le capitaine.

En vérité, son visage exprimait une profonde inquiétude. Des cris retentirent dans la rue. Édith quitta la cuisine, traversa le salon et se posta sur le balcon. Au même instant, une explosion ébranla l'immeuble.

— Je crois que les Boches tirent sur la mairie, s'étrangla-t-elle.

Le temps que Marc, Luc et Henderson la rejoignent, un nuage de fumée blanche balaya la façade de l'immeuble. L'écho d'une voix amplifiée par un mégaphone parvint à leurs oreilles. Elle était trop distante pour qu'ils puissent saisir toute la teneur de cette annonce, mais il apparaissait que les Allemands avaient lâché des tirs de semonce puis accordé quelques minutes aux résistants retranchés dans la mairie pour se constituer prisonniers.

Édith se tourna vers son chef.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Plongé dans ses pensées, Henderson regagna le salon.

— Il est clair que Maxine n'a pas besoin de nous et que nous sommes libres d'agir à notre guise. Cependant, nous devons nous faire une idée plus

précise de la situation avant d'envisager une intervention. Suivez-moi.

Tandis que le reste de l'équipe se lançait dans la cage d'escalier, Marc enfila ses chaussures à la hâte. Devant le bâtiment, ils retrouvèrent Luc, qui était descendu chez Laure au petit matin et s'était aventuré dans le quartier dès qu'il avait entendu les détonations.

— J'ai croisé une femme qui remontait la rue, haleta-t-il. Elle dit qu'un camion allemand plein de soldats se trouve à proximité de la mairie et qu'un blindé est stationné près du pont.

— Nom d'un chien, jura Henderson. Elle a précisé de quel type de blindé il s'agit ?

Luc secoua la tête.

— Très bien. Marc, Luc...

Une seconde détonation retentit. De leur position, les membres de l'équipe n'apercevaient ni le pont ni le bâtiment municipal, mais ils entendirent le fracas caractéristique d'un mur s'effondrant sur ses fondations.

— Marc, Luc, allez chercher vos fusils de précision, trouvez-vous un poste d'observation et voyez ce que vous pouvez faire pour les assiégés. Les autres, suivez-moi, mais tâchons de nous faire discrets.

Une annonce au mégaphone parvint à leurs oreilles.

— Rendez-vous immédiatement ou nous rasons la mairie.

Marc et Luc descendirent quatre à quatre les marches menant à la cave puis récupérèrent armes et munitions.

— Il faut que nous nous postions sur l'un des balcons d'où les grands-mères surveillent les gamins, dit Luc.

Lorsque les deux tireurs d'élite eurent sprinté à travers la fumée sur une soixantaine de mètres, ils entendirent deux coups de revolver tirés depuis la mairie. Ils s'engouffrèrent dans le dernier immeuble de la rue, grimpèrent au deuxième étage puis frappèrent à la porte d'un appartement.

Une vieille dame apparut dans l'entrebâillement.

— Nous devons accéder à votre balcon, dit fermement Luc.

Constatant que la femme n'était guère disposée à les laisser passer, il donna un coup d'épaule dans le battant puis l'écarta de son passage.

— De quel droit osez-vous me bousculer ? s'indigna la propriétaire des lieux. Vous vous trouvez dans une propriété privée !

— Fermez-la, ou je vous brise le dentier, répliqua Luc.

Marc adressa à la femme un sourire coupable.

— Enfermez-vous dans votre chambre. Il ne vous arrivera rien, pourvu que vous suiviez nos consignes.

Le balcon offrait une vue imprenable sur la mairie et ses environs. Malgré toutes ses menaces, le chef du détachement allemand n'avait pas ordonné à ses troupes de prendre d'assaut le bâtiment municipal, une manœuvre exigeant une longue progression à découvert sur la route où s'était disputée la rencontre de football.

Un nouvel obus frappa la façade de l'édifice. Il aurait suffi de deux

charges de 88 mm pour l'abattre, mais le blindé, d'un modèle ancien, n'était équipé que d'un canon de 20 mm.

Pour l'heure, la situation semblait bloquée. Les Allemands qui avaient débarqué du camion se tenaient à couvert derrière un muret, à quelques dizaines de mètres de leur objectif. En toute logique, les deux agents estimèrent que les maquisards pris au piège s'étaient retranchés dans les pièces situées à l'arrière du bâtiment.

— Tu n'aurais pas une idée brillante ? ironisa Marc.

— Les fantassins vont sans doute avancer en se servant du char comme d'un bouclier, répondit Luc. Ils pourraient aussi débarquer en force à bord du camion. C'est plus risqué, mais si la manœuvre est exécutée rapidement, ils ne se trouveront à découvert que quelques secondes. À moins qu'ils n'attendent qu'un blindé plus lourd ne détruise la baraque.

— La garnison de Paris dispose-t-elle seulement de tels panzers ? Si c'est le cas, je n'en ai jamais vu.

— Formidable ! s'exclama Luc, qui venait de coller l'œil à la lunette de son fusil.

— Qu'est-ce que tu as vu ? demanda Marc.

— De cette position, on peut tirer à travers la bâche et le plancher du camion.

— Quel intérêt ?

— Peux-tu me dire ce qui se trouve juste sous la cabine ?

— Oh, je vois, lâcha Marc. Le réservoir.

Luc hocha la tête.

— Avec un peu de chance, les survivants s'éparpillèrent après l'explosion, et nous pourrions les liquider tranquillement. À toi l'honneur, tu es le meilleur tireur de l'équipe.

Tandis que son camarade surveillait l'intérieur de l'appartement, Marc s'allongea à plat ventre puis visa la cabine du camion.

— Distance trois cent vingt mètres, murmura-t-il à sa seule intention en respirant à un rythme lent et régulier afin de ralentir son rythme cardiaque. Vent fort provenant de la droite.

Dans des circonstances normales, Marc aurait pu atteindre une noix à cette distance, mais il devait deviner la position du réservoir et ne savait pas quelle influence aurait la bâche sur la trajectoire de la balle.

— Qui ne tente rien n'a rien, dit-il. Prépare-toi à dégommer les fuyards.

Marc était sur le point de faire feu lorsqu'un troisième obus lâché contre le fronton pulvérisa la grande porte, endommagea l'escalier d'honneur et souffla toutes les vitres de la mairie.

— On dirait qu'ils s'apprêtent à donner l'assaut, dit-il.

Soudain, il vit une tête casquée dépasser du muret où étaient regroupés les fantassins. Le soldat s'efforçait de garder la tête basse, mais il lui fallait demeurer quelques secondes jambes fléchies pendant que l'un de ses camarades sanglait sur son dos un cylindre de métal.

— Lance-flammes, annonça Marc.

Il bloqua sa respiration, fit feu sur le dispositif une fraction de seconde avant que le soldat ne se mette à couvert et logea une balle au sommet du cylindre. Une seconde plus tard, un éclair bleu en jaillit, puis les vêtements de l'homme s'embrasèrent. Lorsque ses frères d'armes se précipitèrent à son secours, Luc les abattit méthodiquement.

Puis Marc tira en direction du camion. Une étincelle mit le feu à la réserve de carburant, et la bâche s'embrasa, contraignant ses occupants à évacuer le véhicule. Le commandant de l'unité braillait des ordres confus, ordonnant à ses troupes de se replier et à l'équipage du blindé de poursuivre sa progression.

Les survivants accroupis derrière le muret ignoraient où était posté le tireur qui faisait des ravages dans leurs rangs, mais le chef de char, qui avait assisté à la fusillade, ordonna à son tireur d'orienter la tourelle en direction du balcon.

— On se tire ! cria Marc.

Les deux agents se précipitèrent à l'intérieur de l'appartement puis plongèrent sur le tapis une seconde avant qu'une grêle de verre et de morceaux de maçonnerie ne balaye le salon de la vieille dame. Une salve d'obus de 20 mm cribla le mur du fond, ouvrant de larges brèches sur la cuisine des voisins.

— Bande de petits salopards ! hurla la maîtresse de maison, penchée à la porte de sa chambre en brandissant un poing osseux. Vous avez attiré le malheur sur cette maison, où je vivais en paix depuis trente ans !

Tandis que Luc et Marc gravissaient les marches menant à l'étage supérieur afin de trouver un nouveau poste de tir, Henderson et ses coéquipiers tâchèrent d'exploiter le chaos qui régnait aux abords de la mairie.

Le blindé progressait désormais au pas. Il percuta la carcasse embrasée du camion, poursuivit sa course jusqu'au parvis puis s'immobilisa, six fantassins regroupés contre l'un de ses flancs. Le tireur braqua le canon vers le drapeau français et lâcha plusieurs obus.

Anticipant la manœuvre des Allemands, Henderson avait ordonné à Joël et Samuel de prendre le tank à revers. Ces derniers avaient contourné la place en empruntant les rues adjacentes, s'étaient embusqués derrière une palissade et avaient attendu que le blindé passe à leur hauteur pour jaillir de leur cachette et ouvrir le feu avec leurs mitraillettes Sten. Ces armes n'étaient pas très précises, mais les deux frères, qui se trouvaient à une dizaine de mètres de leurs cibles, ne pouvaient pas les manquer.

Alors que les soldats qui composaient l'escorte du panzer étaient taillés en pièces, les obus continuèrent à pleuvoir sur le bâtiment municipal. Un pan entier de la façade dégringola dans une cascade de briques et de plâtre.

Une jeune femme tenant son bébé dans les bras accueillit Luc et Marc sur le palier du quatrième étage.

— Entrez, dit-elle en désignant la porte de son appartement. Je vous ai

vus tirer sur ces salopards. Ils ont tué mon mari. Je vais me réfugier chez un voisin pendant que vous leur réglez leur compte.

Mais lorsqu'ils atteignirent le balcon, les deux agents trouvèrent le parvis jonché de soldats allemands. Les rares survivants avaient pris leurs jambes à leur cou, dévalé la rue menant à la Seine et trouvé refuge sur la rive opposée. Le tank, qui s'était engagé sur le grand escalier de la mairie, fonça droit dans la façade.

Ironie du sort, les parois affaiblies par les tirs d'obus cédèrent sous ce formidable coup de bélier. Une montagne de gravats lui barrant désormais la route, le pilote du char actionna la marche arrière, mais le blindé se trouvant engagé sur les marches à un angle inhabituel, ses chenilles ne remplissaient plus leur office.

PT sprinta vers le panzer et plaça un pain de plastic équipé d'un détonateur à retard de trente secondes sur le garde-boue qui enveloppait la chenille gauche.

Tandis que le pilote alternait vainement marche avant et marche arrière, Henderson courut se poster derrière le bâtiment.

— Tirez-vous ! lança-t-il à l'adresse des maquisards. Ça va péter !

Plusieurs partisans piégés au deuxième étage enjambèrent une fenêtre et se jetèrent dans un arbre touffu. Quelques secondes avant l'explosion de la charge, le blindé parvint enfin à se dégager. Alors qu'il reculait sur le parvis, le bâtiment s'effondra, soulevant un nuage de poussière opaque, si bien qu'Henderson et ses agents furent bientôt incapables de respirer et de voir quoi que ce soit.

Perchés au quatrième étage, Luc et Marc bénéficiaient d'une vue imprenable. L'explosion souleva l'arrière du char et pulvérisa sa chenille droite. Le blindage demeura intact, mais l'onde de choc endommagea gravement le moteur et le système d'échappement.

En quelques secondes, une fumée noire envahit la cabine. À bout de souffle, les membres d'équipage durent se résoudre à ouvrir l'écotille et la trappe d'évacuation d'urgence.

— Ne tirez pas ! hurla l'un des tankistes en surgissant au sommet de la tourelle, les mains placées en évidence au-dessus de la tête.

Sans l'ombre d'une hésitation, Luc lui tira une balle en plein front.

— Eh, il avait l'intention de se rendre ! s'étrangla Marc.

Son camarade éclata d'un rire sans joie.

— Au cas où ça t'aurait échappé, la Résistance n'a pas les moyens de loger et de nourrir des prisonniers.

Les deux Allemands qui avaient emprunté la trappe de secours furent sauvagement battus par les maquisards, traînés jusqu'au pont puis jetés à l'eau.

Alors que la poussière continuait à tournoyer sur le parvis, des civils aux mines inquiètes quittèrent leurs cachettes pour inspecter le panzer et les ruines de la mairie. Henderson, Joël, Samuel, Édith et PT tentèrent de quitter

discrètement les lieux, mais leur coup d'éclat n'était pas passé inaperçu, et leurs armes étaient trop imposantes pour être dissimulées.

Fusils en bandoulière, Luc et Marc quittèrent le bâtiment d'où ils avaient assisté à la destruction du panzer. Aussitôt, ils se trouvèrent entourés d'une foule d'adolescentes éperdues de reconnaissance. Marc, qui ne pensait qu'à Jade, n'en avait cure, mais Luc ne savait plus où donner de la tête.

— Eh, vous ! lança un résistant à l'adresse d'Henderson. Qui êtes-vous ?

Le capitaine fit la sourde oreille et continua à marcher droit devant lui. En quelques secondes, constatant qu'une demi-douzaine de partisans lui avaient emboîté le pas, il dut se résoudre à faire halte.

— Je m'appelle Charles, annonça-t-il.

— Vous et vos hommes nous avez sauvé la vie, Charles, dit l'un de ses admirateurs.

— Avez-vous des pertes à déplorer ?

— L'un des nôtres a eu peur de sauter par la fenêtre. Il a péri sous les décombres.

— Je suis navré, lâcha Henderson.

Son interlocuteur observa une pause puis déclara :

— Vous êtes un soldat de métier, n'est-ce pas ?

Henderson hocha la tête.

— Nous avons besoin d'un officier de commandement pour combattre les Allemands, poursuivit le partisan.

— Votre nom ?

— Jean-Claude, répondit le jeune homme.

— Très bien, Jean-Claude, sourit Henderson, je veux que vous rentriez chez vous. Rassurez votre famille. Rasez-vous et prenez un bain. Ensuite, il ne vous restera plus qu'à prier pour que les troupes alliées atteignent la capitale avant les renforts allemands.

Le résistant fronça les sourcils.

— Nous sommes prêts à donner notre vie pour la libération de Paris, insista-t-il.

Malgré leur naïveté, Henderson admirait le courage de ces jeunes gens décidés à repousser l'armée allemande à l'aide de revolvers rouillés et d'un très faible nombre de munitions. Il s'accorda quelques secondes de réflexion puis déclara :

— Tout bien pesé, je crois qu'il est de mon devoir de tout mettre en œuvre pour éviter que vous ne mouriez en héros.

CHAPITRE TRENTE ET UN

— Vous êtes couverts de poussière, dit Paul lorsque les membres du commando rejoignirent l'appartement. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Marc posa son fusil sur le canapé et se rendit dans la cuisine pour se nettoyer le visage.

— Ne me dis pas que tu n'as rien entendu ? Bon sang, tu es toujours en pyjama... Tu... tu viens de te réveiller, c'est ça ?

— Cet aller-retour à Beauvais m'a éreinté, plaida Paul, provoquant l'hilarité de son camarade. À vrai dire, j'ai rêvé que j'étais piégé sous un raid aérien.

— T'inquiète, grogna Luc tandis que quelques résistants, dont Jean-Claude, investissaient à leur tour le salon. Nous nous sommes très bien passés de tes services.

Tandis que Paul regagnait sa chambre, Henderson se planta au centre de la pièce puis se tourna vers Jean-Claude.

— Alors, quels sont vos objectifs ?

— Nous souhaitons défendre notre quartier, annonça-t-il en bombant le torse.

Le capitaine secoua la tête.

— Le défendre contre qui ? Contre quoi ? La mairie a été attaquée parce qu'un drapeau français flottait à son balcon, et qu'il était visible depuis l'autre berge de la Seine. Vous auriez tout aussi bien pu vous promener au milieu de la rue avec une cible accrochée autour du cou.

— Dans ce cas, que suggérez-vous ? demanda Jean-Claude, visiblement agacé d'être ainsi tourné en ridicule.

— Vous devez penser à la manière d'un toréador. Votre ennemi est rapide et puissant. Votre seule arme, c'est l'esquive. De quels effectifs disposez-vous ?

— Nous sommes dix. Je crois aussi pouvoir compter sur les vieux qui se sont joints à nous lors de l'occupation de la mairie.

— Et pour les armes ?

— Quatre revolvers et deux fusils, mais nous manquons de munitions.

— Et pour les vivres ?

— Presque rien. Mais nous avons une voiture.

— Ni explosifs ni grenades ?

Jean-Claude secoua la tête.

— La situation n'est pas très brillante, conclut Henderson. Mais le panzer n'a pas explosé, et il doit encore être bourré de carburant. Nous allons siphonner ses réservoirs, rassembler autant de bouteilles vides que possible puis confectionner des grenades incendiaires. Et nous trouverons dans n'importe quelle pharmacie de quoi augmenter leur efficacité.

— Voulez-vous que je leur montre comment on s'y prend ? demanda Marc.

— Avant tout, il faut récupérer l'essence. Le quartier court d'importants risques de représailles. Placez des postes d'observation aux alentours du pont. Si l'ennemi se manifeste, n'engagez pas le combat. La dernière escarmouche nous a coûté la moitié de nos munitions.

— Et que ferons-nous quand nous aurons les grenades incendiaires ? demanda Jean-Claude.

— Si vous tenez absolument à combattre les Allemands, il serait suicidaire de se lancer dans un combat classique, de raisonner en termes de positions et de ligne de front. Vous vous attaquerez à des cibles isolées et n'essaierez pas de conserver le contrôle du terrain. Le pont qui enjambe la Seine est un point de passage obligatoire pour les véhicules ennemis circulant dans les environs. Nous devons déterminer des lieux propices aux embuscades. Nos tireurs élimineront les chauffeurs. Si nous pouvons nous procurer des cordes de piano, nous les tendrons en travers de la chaussée pour décapiter les motocyclistes. Les grenades incendiaires sont extrêmement efficaces contre les camions bâchés. Avec un peu de chance, nous pourrions y saisir des armes et des munitions.

Une heure durant, le quartier fut la proie d'une agitation fiévreuse. Marc s'aventura dans la cabine du char, étudia la jauge de carburant et constata que les réservoirs contenaient cent vingt-cinq litres de diesel. N'ayant pu trouver de tube en caoutchouc, il dut se glisser dans le compartiment moteur et débrancher le tuyau d'alimentation. Tandis que les enfants du voisinage frappaient à toutes les portes pour récupérer des bouteilles vides, il remplit d'innombrables casseroles qu'il aligna devant la trappe de secours avec l'aide de deux garçons âgés d'une dizaine d'années, puis transporta son butin jusqu'à la chaîne de production artisanale installée devant une maisonnette, à proximité de la Seine. Là, Samuel et Joël surveillèrent le travail de l'équipe chargée de la préparation des cocktails Molotov. Un pharmacien à la retraite leur procura une petite quantité de sucre et d'acide sulfurique qui, à en croire Henderson, devait transformer l'essence en une substance explosive et visqueuse. Enfin, deux jeunes femmes découpèrent les morceaux de chiffon qui faisaient office de mèches.

Si l'arrivée des maquisards avait semé l'effroi dans la petite ville de banlieue, le projet d'Henderson avait rassemblé ses habitants. Alors qu'il parcourait les rues situées près du pont pour déterminer les positions les plus propices à une opération de guérilla, les habitants lui adressaient des

encouragements chaleureux et lui offraient de la nourriture. Il en profita pour enrôler une poignée d'adultes et d'adolescents prêts à faire le coup de poing contre l'ennemi.

Peu de véhicules franchissaient la Seine, et rien n'indiquait que les Allemands s'apprêtaient à contre-attaquer. À l'évidence, échaudés par l'attaque dont leur détachement avait été l'objet, ils avaient choisi d'emprunter un autre pont.

Aux alentours de midi, les résistants de Saint-Cloud se trouvèrent en possession de cent quatre-vingt-dix grenades incendiaires. Henderson avait localisé quatre points stratégiques et avait placé en chacun de ces sites une équipe composée de six partisans, maquisards et adolescents. Si une unité allemande s'aventurait dans le quartier, le capitaine et ses snipers leur prêteraient assistance.

Les partisans embusqués étaient censés se faire discrets, mais l'ambiance était électrique. Gagnées par la ferveur patriotique, les femmes avaient formé une véritable chaîne humaine afin de leur procurer boissons et nourriture. Les plus jeunes, eux, s'étaient postés au pied des immeubles afin de ne rien rater de l'affrontement annoncé.

Au cours de l'après-midi, de nombreux Parisiens traversèrent la Seine pour jouir du spectacle du char abandonné sur le parvis de la mairie. Nombre d'entre eux se firent photographier devant l'épave, puis un jeune homme peignit les lettres FFI sur le blindage.

Henderson voyait tout cela d'un mauvais œil. Ces « touristes » risquaient d'attirer l'attention, et il redoutait que Saint-Cloud ne soit la cible de tirs d'artillerie depuis une position retranchée, de l'autre côté de la Seine.

Quelques visiteurs distribuèrent les derniers journaux clandestins. D'ordinaire, ces publications reflétaient l'opinion personnelle de leurs auteurs, mais les éditions les plus récentes exprimaient une opinion commune. À quelques mots près, les articles figurant en première page étaient identiques.

DRESSEZ LES BARRICADES !

L'heure est venue du soulèvement si longtemps attendu. Les troupes allemandes, jadis si fières, tremblent sous le feu des patriotes. Elles cavalent comme des rats dans les rues de Paris. À présent, il nous faut reconquérir notre capitale. Il est de notre devoir de dresser les barricades afin de piéger la vermine nazie. Descellez les pavés ! Sacrifiez vos meubles ! Levez-vous pour défendre votre ville et votre patrie !

Ceci est un ordre des FFI. Français, Parisiens, faites votre devoir !

— D'où sortent-ils, ces FFI ? demanda Marc. Qui sont leurs chefs ?

Henderson esquissa un sourire.

— Les Forces françaises de l'intérieur se sont constituées au début de l'année de façon à rassembler divers réseaux de résistance, des gaullistes aux communistes. Le peuple est favorable à cette union sacrée. Ses troupes sont nombreuses, organisées et dotées d'une véritable chaîne de commandement.

Elles ont mené des opérations très efficaces lors de la préparation du Débarquement. Apparemment, elles font désormais face à l'ennemi en plein cœur de Paris.

— Alors, allons-nous dresser des barricades, comme ses chefs le suggèrent ? demanda Édith.

Henderson haussa les épaules.

— Je n'en vois pas vraiment l'utilité d'un point de vue stratégique. Bien sûr, ce serait un moyen de ralentir les unités dépêchées pour venger les soldats que nous avons éliminés ce matin, mais elles ne tiendront pas longtemps.

— Des barricades placées à des endroits stratégiques pourraient au moins canaliser les véhicules vers les positions de notre choix, suggéra Marc.

Au même instant, des habitants postés aux fenêtres des immeubles avoisinants indiquèrent que des barrages routiers étaient érigés de l'autre côté du fleuve. Bientôt, nombre d'entre eux, enthousiasmés par ce spectacle, décidèrent d'adopter la même stratégie. En tant que chef officieux de la Résistance de Saint-Cloud, Henderson se trouvait dans une situation délicate. Les individus qu'il s'était juré de défendre étaient fermement décidés à dresser des barricades. Cet engouement était le fruit de déclarations martiales, mais aussi de l'inquiétude des habitants redoutant d'être attaqués par une unité allemande sans avoir pris la moindre disposition pour freiner leur progression.

Par souci de diplomatie, le capitaine ordonna l'érection d'une barricade dans l'artère reliant les ruines de la mairie aux berges de la Seine. Ce barrage offrirait à Luc et Marc un poste d'observation et de tir idéal.

Henderson autorisa également la construction d'obstacles de moindre importance en haut de la rue où vivait le commando, ainsi que dans les voies adjacentes. Ce dispositif freinerait l'avancée des troupes allemandes, les contraindrait à démolir ces obstacles ou à emprunter un parcours prédéfini le long duquel étaient embusqués les partisans.

Sitôt cet ordre donné, une quarantaine d'adultes et une centaine d'enfants se mirent à l'ouvrage. Ils sortirent des caves charrettes à bras, pelles et pioches. Les pavés furent descellés jusqu'au dernier. Les plus âgés travaillèrent en équipe, traînant poutres et blocs de maçonnerie dénichés dans les décombres du bâtiment municipal à l'aide de cordes. C'était une tâche éreintante et dangereuse à laquelle plusieurs volontaires durent renoncer, victimes de blessures.

Paul, qui n'était pas taillé pour les travaux manuels, dénicha de la peinture et des seaux de sable destinés à la lutte anti-incendie. Il traça des bandes jaunes sur les récipients et confectionna deux pancartes portant l'inscription *Danger – Mines* en allemand et en français.

Lorsque la barricade principale fut achevée, tous les insurgés se séparèrent afin d'édifier des barrages de moindre importance. Paul installa ses fausses mines devant l'obstacle et les relia à l'aide de câbles électriques trouvés dans les décombres de la mairie, simulant ainsi une ingénieuse chaîne

d'explosifs.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Au coucher du soleil, l'enthousiasme patriotique qui avait animé les habitants de Saint-Cloud tout au long de la journée céda la place à l'anxiété. À en croire les détonations qui se faisaient entendre, les barricades édifiées dans les rues de Paris n'avaient guère changé la donne. Si aucun véhicule allemand n'avait été aperçu par les guetteurs postés près du pont, chacun redoutait une contre-attaque imminente.

L'appartement où vivaient les équipiers d'Henderson faisait désormais office de quartier général de la Résistance locale. Les canapés avaient été poussés contre les murs. La table de la cuisine trônait au centre du salon. Une carte y avait été déployée.

À dix-neuf heures, agents et partisans se rassemblèrent devant le poste de TSF afin d'écouter le bulletin de Radio Londres. Le speaker annonça d'une voix blanche que les forces françaises et américaines avaient atteint la Seine à hauteur de Fontainebleau. Au centre de Paris, les insurgés essuyaient des représailles de plus en plus brutales.

— Fontainebleau se trouve au sud-est, annonça Laure, l'amie de Luc. Je crois que les Alliés ont l'intention de contourner Paris.

Accablée par cette nouvelle, l'assemblée observa quelques secondes de silence. Le moral au plus bas, les résistants quittèrent l'appartement. Henderson chargea Marc et Samuel d'inspecter les sites d'observation. Parvenus au premier d'entre eux, ils constatèrent que trois des individus chargés de la surveillance, vaincus par la faim, la lassitude ou l'anxiété, avaient quitté les lieux. Ayant trouvé les autres équipes dans un semblable état de déliquescence, ils coururent informer leur chef. Henderson réduisit la taille des unités et autorisa les hommes les plus démoralisés à regagner leur foyer, pourvu qu'ils retrouvent leur poste dès le lendemain matin. Enfin, il plaça chaque groupe sous la houlette de l'un de ses agents.

À deux heures trente du matin, Marc, perché sur le toit d'un immeuble, entendit un bruit de moteur provenant de la rive opposée de la Seine. Quelques secondes plus tard, il reconnut les phares et la calandre d'un Opel Blitz qui se dirigeait vers le pont. Il secoua l'épaule de PT, qui somnolait à ses côtés.

— Le spectacle va commencer, dit-il. Réveille les autres.

Outre les deux agents, quatre résistants formaient l'escouade de

surveillance. Marc épaula son fusil à lunette. Ses camarades se partagèrent les bouteilles d'essence et s'armèrent de briquets-tempête.

Lorsque le camion eut franchi le pont et se fut engagé dans la côte menant à la mairie, ils embrasèrent les mèches de bombes incendiaires. Soudain, le camion ralentit puis s'immobilisa à une quinzaine de mètres du point d'embuscade.

— Je ne comprends pas, dit Marc. Tu penses qu'il a pu nous voir ?

Trois résistants parvinrent à neutraliser leurs cocktails Molotov, mais le quatrième, un garçon âgé de quinze ans, perdit les pédales et lança sa bouteille sur la chaussée, devant le véhicule. Le chauffeur, qui avait fait halte pour étudier sa carte routière, engagea la marche arrière à l'instant où il vit un rideau de flammes s'élever devant son capot. Marc lui logea une balle en plein cœur. Privé de conducteur, le véhicule s'ébranla lentement vers la Seine.

— Ne le détruisez pas, cria PT. Il est peut-être bourré de vivres ou de munitions.

Constatant que le camion prenait de la vitesse, Marc prit pour cible l'un des pneus avant. Le Blitz obliqua sur la gauche puis termina sa course contre la grille d'un jardin public.

PT se laissa glisser le long d'une gouttière puis approcha prudemment de l'arrière du véhicule. Il dégaina un pistolet automatique, souleva la bâche puis inspecta le chargement à l'aide d'une lampe torche. Il trouva plusieurs cylindres gris-vert alignés sur des râteliers, puis découvrit un individu efflanqué recroquevillé contre la paroi du fond.

— Explosifs très puissants ! cria l'inconnu avec un accent que PT fut incapable d'identifier. Si vous tirez, nous mourir tous les deux.

— Descendez. Et pas de gestes brusques. Gardez les mains au-dessus de la tête.

Lorsque les autres membres de l'équipe furent descendus du toit, Marc inspecta la cabine. À sa grande surprise, il découvrit que le chauffeur portait un uniforme d'officier de la SS. Dans la poche intérieure de sa veste, il trouva une carte indiquant son appartenance à une unité baptisée *équipe de démolition spéciale*.

— Je ne sais pas à quoi nous avons affaire, lança-t-il à l'adresse de PT, mais ça m'a l'air important.

Dès qu'il eut mis pied à terre, le prisonnier se frappa la poitrine en gémissant :

— Pas allemand. Polonais. Osttruppen !

PT resta frappé par son extrême maigreur.

— Qu'est-ce que c'est que ces cylindres ? demanda-t-il.

— Torpilles.

Marc se tourna vers le plus jeune membre de l'escouade.

— Cours chercher Henderson, ordonna-t-il.

PT lança au Polonais un regard menaçant.

— Ces trucs ne ressemblent pas à des torpilles. D'où viennent ces

charges ?

— Billancourt.

— Il dit la vérité, dit l'un des résistants. Il y avait bien une usine de torpilles à Billancourt, pas très loin d'ici, mais tous les ouvriers ont été licenciés il y a quelques mois. Je connais un type qui travaillait là-bas. Il paraît que l'entrepôt était plein à craquer, mais que les Boches n'avaient presque plus de sous-marins.

Le Polonais hocha énergiquement la tête.

— Torpilles démontées. Les Allemands prendre explosifs pour démolir Paris.

Sidéré, PT jeta un nouveau coup d'œil au chargement.

— Bon sang, si on avait foutu le feu au camion, ces bombes auraient rasé la moitié du quartier.

Marc affichait une moue suspicieuse.

— Selon vous, lança-t-il à l'adresse du prisonnier, les Allemands ont confié ce chargement aux seuls soins d'un officier et d'un Osttruppen ?

L'homme secoua la tête.

— Nous, pneu crevé. Autres camions partis devant. Nous, trompé de chemin.

— En effet, si vous comptiez vous rendre à Paris, vous avez carrément pris la direction opposée. Combien de véhicules comptait votre convoi ?

Le Polonais haussa les épaules.

— Quinze. Vingt.

Marc effectua un bref calcul mental. Si son interlocuteur disait vrai, jusqu'à six cents bombes étaient en route vers Paris. Placées en des points stratégiques, elles pourraient provoquer des dégâts infiniment supérieurs à un traditionnel bombardement aérien.

Lacets défaits et chemise ouverte, Henderson dévala la rue. Avant guerre, il avait dirigé une unité de renseignement de la Royal Navy spécialisée dans le recueil d'informations liées aux technologies d'armement naval.

— Des charges de deux cents kilos, dit-il après avoir étudié le chargement. Elles sont un peu différentes du dernier modèle que j'ai pu observer, mais je suppose que leurs effets n'en sont pas moins dévastateurs.

Sur ces mots, à la surprise générale, il s'adressa au Polonais dans sa langue natale.

— Quand les camions ont-ils quitté la fabrique ?

Le visage de l'homme s'illumina.

— Vous êtes Polonais ?

— Non, juste doué pour les langues. Maintenant, répondez à ma question.

— Ils se sont mis en route il y a plus d'une heure.

Henderson se tourna vers Marc et s'exprima en français.

— Je veux que tu contactes le réseau Lacoste au Molitor 54 93. Tu utiliseras le téléphone de l'appartement du troisième étage. Il est peut-être

déjà trop tard, mais les patriotes doivent se passer le mot : tout camion transportant des cylindres bleus, toute équipe de démolition surprise à les manipuler doivent être immédiatement signalés.

Lorsque Marc se fut élancé vers la planque, Henderson désigna le chargement et s'adressa au Polonais.

— Je ne comprends pas à quoi sert ce truc.

— Quel truc ?

Lorsque son prisonnier tourna la tête, le capitaine passa un bras autour de son cou et serra de toutes ses forces.

— Eh, il nous a dit tout ce que nous voulions savoir ! s'indigna PT.

— Justement, répliqua Henderson lorsque sa victime s'effondra à ses pieds. Les Osttruppen sont des traîtres à leur patrie. Ils ont prêté allégeance à Hitler pour sauver leur peau. J'aurais peut-être agi comme eux si je m'étais trouvé à leur place, mais on ne peut pas faire confiance à ceux qui ont pris l'habitude de changer de camp.

— Ce gars crevait la dalle ! C'était un squelette ambulante. Il n'était pas une menace.

— Ne t'avise plus jamais de contester l'une de mes décisions en public ! hurla le capitaine.

Il marqua une pause puis se radoucit.

— Quoi qu'il en soit, ce qui est fait est fait. Il est inutile de s'apitoyer sur le sort de ce Polak. Pour l'heure, nous devons trouver un moyen d'utiliser efficacement les explosifs qui viennent de nous tomber tout cuits entre les pattes.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

MARDI 22 ET MERCREDI 23 AOÛT 1944

— Tous à couvert ! cria Samuel en gravissant la côte, une dizaine d'enfants et de résistants armés sur les talons.

Trois panzers venaient de s'engager sur le pont. Lorsque le convoi eut franchi la Seine, les trois chars s'immobilisèrent à une quinzaine de mètres de la barricade, formant une redoutable ligne de feu.

— Des panzers IV, murmura Samuel, à l'abri d'une porte cochère, en découvrant les énormes canons conçus pour cracher des obus de 75 mm.

Dans un nuage de fumée noire, les véhicules se remirent en route, accélérèrent progressivement le long de la berge, puis s'engagèrent dans la rue où le camion d'explosifs avait été saisi durant la nuit. Dès qu'ils s'estimèrent hors de danger, les partisans quittèrent leurs cachettes et rejoignirent la barricade.

— Leurs canons sont énormes ! s'étrangla un garçon aux traits anxieux en serrant la main de son grand-père. Tu penses que les renforts allemands sont arrivés ?

Le vieil homme haussa les épaules. Les résistants observaient un silence tendu. Ils étaient suspendus aux lèvres de Samuel, comme s'ils s'attendaient à l'entendre formuler quelque stratégie lumineuse.

— Quoi qu'il arrive, n'engagez pas le combat, dit-il.

— Ça a l'air plus calme du côté de Paris, dit le garçon. On n'entend plus beaucoup de tirs... Peut-être les Boches ont-ils écrasé la Résistance, là-bas. Et s'ils avaient reçu l'ordre de nettoyer la banlieue dans la foulée ?

— C'est plutôt bon signe, au contraire, fit observer une jeune femme. Peut-être battent-ils en retraite devant les Alliés ?

— Les Américains ne viendront pas, dit l'homme entre deux âges qui se tenait à ses côtés. Sors-toi cette idée de la tête, ma mignonne. À l'heure qu'il est, ils doivent déjà avoir contourné Paris.

— Je ne suis pas votre *mignonne*, vieux schnock !

À cet instant, Paul, courant à perdre haleine, dévala la rue où était dressée la barricade.

— Samuel, haleta-t-il. Henderson a quelque chose à nous dire. Nous devons retourner immédiatement à la planque.

Deux minutes plus tard, l'équipe se retrouva à huis clos dans l'appartement du quatrième étage.

— Vous avez vu les canons dont sont équipés les panzers ? demanda Samuel. J'ai failli tourner de l'œil quand je me suis retrouvé dans l'axe de leurs tourelles.

— Votre attention, s'il vous plaît, lança Henderson. Tôt ce matin, je suis enfin parvenu à établir le contact avec une branche du réseau Lacoste. La situation à Paris reste tendue, mais la Résistance contrôle une grande partie du centre et plusieurs bâtiments stratégiques en dépit de la pression allemande.

— Les Boches ont reçu des renforts ? demanda Paul.

— Pas que je sache. Aucun mouvement de troupes sur les routes, et les voies ferrées sont toutes neutralisées. On m'a informé que plusieurs véhicules transportant des torpilles ont été pris d'assaut et détruits. Les patriotes recherchent activement le reste du convoi. Il semblerait que les véhicules non blindés rencontrent de plus en plus de difficultés à circuler en raison des nombreux tireurs embusqués.

— On dirait que ces salauds sont en train de perdre la partie, dit Samuel.

— La situation pourrait être pire, mais les nôtres ne peuvent rien contre les panzers, surtout lorsqu'ils se retrouvent piégés dans des bâtiments. Ils ont subi des pertes considérables, et j'entends bien mettre un terme à ce massacre. Nous allons utiliser les torpilles pour réduire cette menace.

— On aurait dû faire sauter le pont, insista Samuel.

— Cette stratégie serait efficace si l'ennemi battait en retraite. Si nous détruisons les ponts et que les renforts allemands atteignent Paris, nous risquons de provoquer une situation de siège. La plupart des blindés qui ne sont pas engagés dans les combats sont stationnés de l'autre côté de la Seine, dans le bois de Boulogne, sous des bâches de camouflage. Compte tenu de la situation, les Boches ne peuvent plus acheminer carburant et pièces de rechange. C'est pourquoi nous allons prendre pour cible leur dépôt d'essence et leur hangar d'entretien.

— Qui ça, nous ? demanda Édith.

— Il s'agira d'une opération éclair. Nous infiltrerons les installations, nous placerons les charges puis nous quitterons immédiatement les lieux. J'opérerai avec Marc, car il parle parfaitement allemand. Nous n'aurons besoin que de la moitié des explosifs. Nous garderons le reste pour une autre occasion. En mon absence, vous obéirez aux ordres de PT. Luc et Joël commanderont les hommes postés aux sites d'embuscade. Paul, Samuel et Édith veilleront sur l'organisation des barricades. Des questions ?

— Et si vous vous faites sauter avec les torpilles ? demanda Luc.

— Si je ne réapparaîs pas, vous contacterez le réseau Lacoste et prendrez vos ordres auprès de ses chefs.

Au volant du camion au pare-brise étoilé, Henderson portait l'uniforme SS du chauffeur que Marc avait abattu. Assis à ses côtés, ce dernier, incapable d'enfiler l'étroite veste du Polonais, avait revêtu une simple combinaison de mécanicien dénichée à l'arrière du véhicule.

— Nous voilà tous les deux, comme au début de la guerre, dit-il.

Il faisait allusion à leur rencontre à Paris, quelques semaines après l'invasion nazie, alors qu'il n'était qu'un orphelin de douze ans. Au fil du temps, ils avaient noué une relation étroite, et le capitaine était devenu la figure paternelle dont il avait toujours manqué.

Mais Marc avait grandi. À ses yeux, Henderson, avec toutes ses failles et ses faiblesses, avait beaucoup perdu de son prestige. Jade occupait entièrement son cœur et son esprit.

Après avoir franchi la Seine, ils trouvèrent les rues désertes. Redoutant d'être pris pour cible depuis les toits et les balcons, ils croisèrent de frêles barricades qu'une bourrasque aurait pu renverser. Les hommes qui les avaient érigées avaient quitté leur poste.

Henderson eut beau rouler à tombeau ouvert, trois balles atteignirent la carrosserie de l'Opel au passage d'un large carrefour.

— Bon sang, s'étrangla-t-il. Si l'un de ces pruneaux touche une torpille...

Marc aperçut un motocycliste allemand étendu sur le trottoir, à plusieurs mètres de son véhicule accidenté. De sa mallette ouverte s'échappaient des documents qui tourbillonnaient dans le vent. Son visage violacé était couvert de mouches.

Après avoir parcouru trois kilomètres, le camion atteignit l'orée du bois de Boulogne. Henderson s'arrêta devant un barrage constitué de sacs de sable et de plaques de désensablage.

— Unité de démolition spéciale, dit le capitaine en présentant à la sentinelle la carte trouvée sur le SS.

L'air suspicieux, l'homme inspecta le document qu'Henderson avait habilement contrefait, substituant sa photo d'identité à celle de sa victime.

— Je transporte des explosifs particuliers. Comme il est trop dangereux de circuler en ville avec ce chargement, j'ai reçu l'ordre de le transférer dans un engin blindé.

Le garde contourna prudemment le camion et jeta un œil à la cargaison.

— Jamais vu des trucs pareils, dit-il après avoir inspecté les cylindres.

Alors que deux panzers de taille modeste quittaient le parc de stationnement, Henderson adopta le ton froid et cassant propre aux SS, l'élite autoproclamée du régime nazi.

— Ne me faites pas perdre mon temps, soldat. Je suis pressé. Un char m'attend au dépôt de carburant.

L'homme haussa les épaules.

— On ne m'informe jamais de rien. Veuillez m'excuser, Hauptsturmführer, vos documents sont en règle. Roulez tout droit sur six cents

mètres puis prenez à gauche au croisement, juste après les deux arbres déracinés. Le dépôt et le hangar d'entretien se trouveront droit devant vous.

Dès qu'ils eurent franchi le barrage, Marc et Henderson échangèrent un sourire complice. Sur les pelouses à l'abri des francs-tireurs, des soldats allemands jouaient au football ou se faisaient dorer au soleil. Tandis que le camion roulait au pas, Marc quitta la cabine puis grimpa à l'arrière. Là, il entreprit d'équiper douze des cylindres explosifs.

Le hangar et l'installation de ravitaillement ne faisant l'objet d'aucune mesure de surveillance particulière, Henderson put se ranger en toute impunité devant une halle d'une cinquantaine de mètres de long dont le toit métallique percé de trous de rouille était couvert d'un filet de camouflage. Des équipes de techniciens travaillaient dans l'ombre à la réparation de panzers d'ancienne génération.

— Une vingtaine de chars se trouvent dans le rayon d'action de nos bombes, constata Henderson.

Marc lui remit deux câbles.

— Tout est branché, dit-il.

Henderson en enfonça les extrémités dénudées dans un minuteur de cuisine bricolé pour l'occasion.

— Je vais le régler sur huit minutes, annonça-t-il.

— Seulement ? s'étonna Marc. Êtes-vous certain que nous aurons le temps de quitter la zone ?

— J'ai modifié le plan, annonça Henderson. Nous allons nous offrir un bain de soleil et profiter du spectacle.

Sur ces mots, il creva l'un des pneus arrière à l'aide de son couteau de chasse afin de s'assurer que nul ne déplacerait le camion. Enfin, les deux équipiers s'éloignèrent du hangar d'un pas vif. Dès qu'ils se trouvèrent à hauteur des deux arbres déracinés, Henderson déboutonna le col de sa chemise, traversa la route et se dirigea vers une pelouse où plusieurs équipages de char disputaient une partie de football.

— Vous croyez que nous nous trouvons à distance de sécurité ?

— Largement, répondit le capitaine en jetant un œil à sa montre. Dans quatre minutes et cinquante secondes, je te conseille de garder la bouche ouverte si tu ne veux pas y laisser tes tympans.

Ils s'installèrent à l'ombre d'un chêne. Marc libéra son torse et ses bras de sa combinaison et en noua les manches autour de sa taille. Henderson s'étendit dans l'herbe, la tête posée sur sa veste roulée en boule.

— Quand les bombes... commença-t-il avant de s'interrompre lorsqu'un ballon heurta le tronc du chêne.

De l'intérieur du pied, Marc effectua une passe en direction d'un Allemand efflanqué qui le remercia d'un geste vague de la main.

— Quand les bombes exploseront, reprit Henderson, tout le monde plongera à plat ventre, par réflexe. Ensuite, ils se précipiteront vers le hangar, pour constater l'ampleur des dégâts. À ce moment-là, nous nous fauflerons

entre les arbres et nous découperons la clôture de fil de fer barbelé pour quitter le périmètre.

Marc demeura pensif.

— Il y aura beaucoup de victimes ?

— Ne t'inquiète pas pour ça. Pense à toutes les vies épargnées par la destruction de ces blindés.

— Vous savez, je ne sais même plus combien de personnes j'ai liquidées, dit Marc sur un ton grave. Comment avons-nous pu devenir aussi insensibles ?

— C'est la guerre, petit, répondit Henderson. Les gens font leur boulot. Les enjeux sont importants. Ils n'ont pas le loisir de se poser de questions.

— Pourvu que tout ça se termine au plus vite.

— Ton vœu sera bientôt exaucé, et tu as encore toute la vie devant toi. Dès qu'on en aura fini, je te supplie de ne pas la gâcher en te retournant vers le passé.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

MERCREDI 23 ET JEUDI 24 AOÛT 1944

Marc ne ferma pas l'œil de la nuit. Il ne pouvait chasser de son esprit les scènes d'horreur dont il avait été témoin, ces hommes épouvantés à peine plus âgés que lui courant porter secours à leurs camarades éparpillés aux quatre coins du hangar.

Il était troublé par la facilité avec laquelle cette opération avait été conduite. Les explosifs leur étaient tombés tout cuits entre les mains. Ils étaient entrés dans le dépôt comme dans un moulin. Ils en étaient sortis sans croiser un ennemi puis, s'étant débarrassés de leurs effets militaires, avaient rejoint Saint-Cloud comme d'innocents promeneurs.

Il pensa à Jade et sentit la peur lui serrer les entrailles. Alliés et Allemands avaient-ils livré bataille aux alentours de la ferme ? Se retrouverait-il piégé dans Paris assiégé ? Reverrait-il jamais celle qu'il aimait ?

Ses bagages étaient alignés sur le sol de la chambre. S'il empruntait l'une des bicyclettes remisées dans la cour, il serait auprès de Jade au lever du jour. Et si les choses tournaient mal, au moins mourraient-ils l'un près de l'autre. Mais il répugnait à trahir ses équipiers.

— Ça va, mon pote ? chuchota Paul, étendu sur son matelas.

— Très bien. Je te remercie.

— Je t'ai entendu renifler. Tu es enrhumé ?

— Non. Je suis simplement écœuré par tout ça. Les fusils à lunette, le plastic, les grenades, les bouteilles incendiaires, les camions, les cadavres. Et Henderson.

Paul n'en croyait pas ses oreilles. Il s'assit sur le lit de Marc et posa une main sur son épaule.

— Mais tu as toujours été son préféré, dit-il.

Gagné par un profond sentiment de culpabilité, Marc fondit en larmes.

— J'ai honte de pleurer devant toi, sanglota-t-il, alors que tu as tout perdu. Ta mère, ton père... Rosie.

— Arrête, voyons. Toi, tu n'as jamais eu de famille. Ta situation n'est pas plus enviable que la mienne. Chaque jour, le même souvenir me revient. Rosie et moi sommes tout petits. Nous jouons dans la baignoire. Assise près

de nous, ma mère rit aux éclats. Aujourd'hui, cette image est douloureuse, mais au moins, ce moment, je suis heureux de l'avoir vécu.

— Je veux me fabriquer de nouveaux souvenirs avec Jade, et oublier toutes ces horreurs, dit Marc.



Le jeudi, dès l'aube, Marc, d'humeur sombre, quitta l'appartement pour inspecter les barricades. Il y trouva les résistants dans un état d'extrême tension. Les uns craignaient de mourir de faim, soumis à un interminable siège par des chars allemands massés aux portes de Paris ; les autres redoutaient d'essayer une attaque éclair menée par des troupes d'assaut.

Peu après le lever du jour, une série de détonations retentit sur l'autre rive de la Seine, du côté de Boulogne. Une femme qui passait le plus clair de son temps à distribuer des publications clandestines sur le pont vint le trouver en larmes, accompagnée d'un groupe de civils transportant divers effets de première nécessité.

Quatre-vingts soldats allemands avaient péri lors de l'explosion du hangar. Quelques heures plus tard, des colonnes de chars avaient investi les rues de Boulogne, rasant des maisons, incendiant des bâtiments à l'aide de lance-flammes et fusillant sur place tous ceux qui tentaient de prendre la fuite.

Un épais nuage de fumée flottait au-dessus de la Seine. La plupart des résistants de Saint-Cloud savaient qu'Henderson avait saisi un important stock d'explosifs et était responsable de la destruction de panzers stationnés dans le bois de Boulogne. Outre la tristesse qu'ils éprouvaient à l'égard des malheureux qui avaient péri sur la rive opposée du fleuve, l'idée que les Allemands découvrent la vérité et exercent de sanglantes représailles à leur rencontre les plongeait dans un abîme de terreur. En conséquence, ils prirent leur chef en grippe aussi vite qu'ils l'avaient adopté. Dès lors, ils abandonnèrent les barricades et les sites d'embuscade.

En désespoir de cause, Henderson convoqua ses agents à l'appartement.

— Nous n'avons plus de véhicules, exception faite des bicyclettes. Nous manquons d'armes et de munitions. Pour ne rien arranger, la moitié des habitants savent où je me cache. Les Allemands se trouvent en situation de faiblesse, mais si un mouchard les informe, je serai immédiatement arrêté.

— Dans le meilleur des cas, ajouta Luc.

— En effet. Si nous voulons nous tirer proprement de ce guêpier, nous devons faire place nette et rejoindre Beauvais au plus vite. Là-bas, nous trouverons de quoi nous nourrir, et nous tâcherons de récupérer le matériel abandonné dans les bois lors de notre départ précipité. Si notre radio n'est pas endommagée, nous contacterons le quartier général de CHERUB.

— Euh... hésita Joël. Pardonnez-moi, monsieur, mais nous avons abandonné les maquisards de Beauvais sous une pluie d'obus. Je doute que Jean et ses hommes nous accueillent à bras ouverts.

— Nos retrouvailles risquent d'être délicates, j'en conviens. Mais il y a de la place pour tout le monde, dans cette forêt, et nous y serons plus en sécurité que dans cette ville.

Édith se tourna vers Marc.

— Toi qui es retourné à Beauvais, quelle est la situation ?

— La Milice continue à écumer les bois. Jean ne pense qu'à sauver la vie de ses gars. À ma connaissance, il a réussi à éviter tout nouvel accrochage.

L'idée de devoir quitter Laure mettait Luc au supplice, mais il n'en laissa rien paraître.

— Quand partons-nous ? demanda-t-il.

— Nous attendrons que la nuit tombe, répondit Henderson. Nous formerons trois groupes.

Marc hocha la tête.

— Tout le monde nous connaît, ici. Il s'agit d'être discret.

— Nous allons nous déplacer en plein couvre-feu ? s'inquiéta Paul.

— Quel couvre-feu ? sourit Marc. Les Allemands ont la pétouche. La nuit, il n'est plus question pour eux de tenir des check-points à découvert.

Henderson s'accorda un moment de réflexion.

— Ne dites à personne que nous sommes sur le départ. D'ici là, nous encouragerons les habitants à tenir les barricades, comme si nous avions l'intention de demeurer à leurs côtés.

Henderson chargea Luc et Édith d'effectuer une tournée des barricades et d'entretenir le moral des troupes. Ils les trouvèrent désertes. Les habitants de Saint-Cloud se terraient à leur domicile. Même les maquisards les plus endurcis s'étaient volatilisés.

Peu après deux heures de l'après-midi, un convoi allemand quitta Paris en empruntant le pont. Vingt panzers firent route vers l'ouest, suivis d'une colonne d'autochenilles, de pièces d'artillerie motorisées et d'innombrables camions bourrés de soldats.

Jean-Claude se présenta à la porte de l'appartement aux alentours de dix-neuf heures. Il y trouva l'équipe d'Henderson en pleins préparatifs de départ.

À l'exception de Luc, qui profitait de ses derniers instants en compagnie de Laure, tous les occupants de la planque se réunirent autour du poste à galène. À en croire le speaker, les troupes britanniques avaient atteint Rouen, mais les Américains n'avaient pas quitté Fontainebleau. La situation de Paris ne fut même pas évoquée.

— Je regrette que vous quittiez Saint-Cloud, dit Jean-Claude. Je ne sais pas si je saurai organiser efficacement les troupes en votre absence.

— Ne dis rien à personne avant que nous ayons fichu le camp, annonça Henderson en s'emparant de la clé posée sur le buffet. Ensuite, l'appartement sera à ta disposition.

— Et la radio ? ajouta Jean-Claude.

— Elle fait partie des meubles. Elle restera ici.

À l'instant où le jeune résistant glissait la clé dans sa poche, un avion de

reconnaissance américain survola l'immeuble à basse altitude.

— Nom de Dieu, s'étrangla Paul, il a failli arracher les tuiles du toit.

Marc et Édith se penchèrent à la fenêtre et virent l'appareil obliquer vers la Seine puis mettre le cap sur le centre de la capitale.

— Au revoir, Paris, murmura Édith. Je reviendrai te voir, si les Boches ne te réduisent pas en cendres.



À une heure et quart du matin, Marc, Édith et Joël enfourchèrent leurs bicyclettes. Marc portait un pistolet automatique et un couteau glissé dans la ceinture de son pantalon. Son sac à dos contenait quelques vêtements et un fusil de précision en pièces détachées.

Connaissant parfaitement les routes menant à Beauvais, il roulait en tête du trio. Conformément au plan établi, Paul et Samuel devaient quitter la planque vingt minutes plus tard, précédant Henderson, Luc et PT d'une demi-heure.

Marc était impatient de retrouver Jade, mais il se sentit gagné par la nostalgie, comme chaque fois qu'il quittait un lieu où il avait séjourné. Une pluie fine et tiède rendait la chaussée glissante. Il dut mettre pied à terre pour franchir la barricade établie au sommet de la colline, au point le plus élevé de Saint-Cloud. Après s'être assuré qu'Édith et Joël ne s'étaient pas laissés distancer, il obliqua vers la gauche et se lança dans la pente qui filait vers le nord. Chahuté par les pavés mal ajustés, le visage baigné de pluie, il éprouvait un sentiment de liberté mêlé d'une joie enfantine qu'il n'avait pas connu depuis plusieurs années.

Au bas de la pente, la rue décrivait une courbe vers la droite. Ayant pris trop de vitesse, il dut serrer les pinces de frein de toutes ses forces pour s'y engager. Alors, il vit un véhicule déboucher d'une artère perpendiculaire, à moins de vingt mètres de sa position. Il roulait pleins phares, au mépris des règles imposées par l'occupant. C'était une petite voiture découverte qu'il mit quelques secondes à identifier : une Jeep, semblable à celle que les équipages de l'US Air Force utilisaient pour sillonner les routes aux alentours du quartier général de CHERUB.

Mais qu'est-ce qu'elle fichait là ?

Il porta une main à son front pour se protéger de l'éclat des phares. L'homme de grande taille qui occupait le siège passager portait une paire de jumelles autour du cou. Édith dépassa Marc et se porta à la rencontre des inconnus.

— Vous êtes américains ? s'exclama-t-elle, tout sourire. Mickey Mouse ? Laurel et Hardy ? Buster Keaton ?

Tandis qu'Édith, qui ne parlait pas un mot d'anglais, en était réduite à brailler des noms de héros de cinéma, Marc s'adressa aux Américains dans leur langue natale.

— Vous avez besoin d'aide, messieurs ?

Stupéfait, l'officier marqua un temps d'arrêt puis demanda :

— Dans quel état est le pont situé derrière la colline ?

— Intact, répondit Marc.

— Et les *Krauts* ?

— Il n'y en a pas dans le quartier. Pour rejoindre Paris, traversez Billancourt après avoir franchi le pont, puis suivez les quais en direction de l'est.

L'homme adressa à Marc un salut réglementaire.

— Si j'étais vous, je descendrais de vélo. D'ici quelques minutes, de nombreux véhicules circuleront dans les parages.

Le chauffeur de la Jeep porta à sa bouche le micro de la radio de bord.

— Éclaireur six à commandement. Pont quarante-quatre franchissable. Je répète, pont quarante-quatre franchissable. Terminé.

Sur ces mots, il enfonça la pédale d'accélérateur, puis le véhicule disparut à l'angle de la rue.

Marc, Édith et Joël échangèrent un sourire inquiet.

— On continue comme prévu ? demanda ce dernier.

— Dans cette obscurité, avec un convoi en route dans notre direction ? dit Marc. Il faut qu'on fasse demi-tour et qu'on prévienne les autres.

Jusqu'alors, conscients que le trajet jusqu'à Beauvais durerait au moins cinq heures, les trois agents avaient économisé leurs forces. Ils firent demi-tour, sprintèrent jusqu'à l'immeuble puis gravirent les marches quatre à quatre. Ils croisèrent Paul et Samuel sur le palier du deuxième étage.

— Changement de programme, haleta Joël.

Édith grimpa jusqu'au quatrième et déboula dans l'appartement.

— Les Américains ! s'exclama-t-elle, ivre de joie. Ils sont de l'autre côté de la colline.

Henderson, qui était étendu sur le canapé, se dressa comme un ressort.

— Attends une seconde. Dis-moi *exactement* ce que tu as vu.

— Les Américains ! répéta Édith en frappant dans ses mains comme une possédée.

Dernier à rejoindre la planque, Marc présenta des explications plus détaillées. Soudain, un grondement se fit entendre à l'extérieur. Les chenilles d'un char, sans aucun doute, mais elles produisaient un son plus aigu que celles des panzers auxquels les membres de l'équipe étaient habitués. De même, le régime du moteur à essence était plus rapide que celui des diesels allemands.

— Bon, maintenant, je vous crois, dit Paul en se précipitant vers le balcon.

La plupart des habitants se tenaient à leur fenêtre.

— Ils sont là ! cria Paul. Nous sommes sauvés !

Luc regagna l'appartement à l'instant où apparut le char Sherman qui ouvrait le convoi. À l'instant où il démolissait la dernière barricade afin

d'ouvrir une voie directe vers le pont, une escadrille de chasseurs britanniques survola le quartier et se dirigea vers le centre de Paris.

Tandis que les premiers véhicules traversaient la Seine, une marée de jeeps, de blindés et de camions déferla dans les rues du quartier. Les civils laissèrent éclater leur joie sans retenue.

— Vive les Américains ! clamaient-ils, toutes classes et générations confondues.

Stupéfaits, ils entendirent leurs libérateurs répliquer dans leur langue natale :

— On n'est pas des Ricains, lança un tankiste. Nous sommes français ! Deuxième division blindée du général Leclerc !

Même en plein jour, on s'y serait trompé : les soldats de l'Armée française de la Libération circulaient dans des véhicules américains frappés d'un discret drapeau tricolore et portaient des uniformes de l'US Army. Seuls leurs coiffes, leurs grades et leurs insignes trahissaient leur appartenance à la deuxième division blindée.

Lorsque la cloche de l'église la plus proche se mit à sonner, les habitants de Saint-Cloud investirent la chaussée. Luc dévala les marches jusqu'à l'appartement de Laure. Il la serra dans ses bras, hissa l'un de ses garçons sur ses épaules puis prit le second par la main.

Un joyeux chaos régnait dans la rue. Des jeunes filles en chemise de nuit s'accrochaient aux ridelles des camions pour embrasser leurs libérateurs.

— Y a-t-il un téléphone en état de marche dans le coin ? lança un tankiste du haut de sa tourelle.

— Oui, mon téléphone fonctionne, répondit la voisine du troisième, qui possédait le seul combiné de l'immeuble.

— Appelez ma mère. Gobelins 09 81. Dites-lui que je serai à la maison pour le petit déjeuner.

Désormais, toutes les cloches de la ville et des communes avoisinantes carillonnaient à la volée. Un jeune homme installa un gramophone devant sa fenêtre, puis on entendit les premières notes de *La Marseillaise*.

Henderson franchit la porte de l'immeuble en brandissant sa dernière bouteille de champagne. Les voisins, qui l'avaient depuis la veille évité comme la peste, lui témoignèrent chaleureusement leur gratitude. Après s'être offert deux longues rasades, il la remit à un soldat assis à l'arrière d'un camion, sans espoir de la récupérer.

— J'ai appelé votre mère, dit la voisine du troisième au jeune tankiste, tandis que le convoi s'ébranlait. Elle a dit qu'elle était impatiente de vous revoir, et qu'elle vous aimait beaucoup !

Juchée sur la tourelle d'un Sherman en mouvement, Édith agitait un drapeau français.

— Eh, où est-ce que tu vas, comme ça ? gronda Henderson.

— À Berlin ! hurla-t-elle avant d'éclater de rire et de sauter du véhicule.

Paul observait la scène en silence. Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils sont ici, dit-il en se tournant vers Marc. J'aurais tellement voulu que Rosie voie ça...

— T'inquiète, elle est aux premières loges, lança son camarade en pointant un doigt vers le ciel étoilé. Et je te parie qu'elle n'est pas déçue du spectacle.

ÉPILOGUE

PARIS

Dans leur plan initial, les stratèges alliés avaient prévu de contourner la capitale, mais le soulèvement des Parisiens et l'opiniâtreté des autorités de la France libre les avaient conduits à changer leur fusil d'épaule. Les troupes françaises et américaines rencontrèrent peu de résistance lorsqu'elles atteignirent les faubourgs de Paris aux premières heures du 24 août 1944. Cloués sur place par la pénurie de carburant et le réseau ferré gravement endommagé, les renforts allemands ne purent intervenir. La plupart des troupes alliées quittèrent la ville quarante-huit heures plus tard et entamèrent leur avancée vers Berlin, un périple émaillé d'affrontements infiniment plus sanglants.

Des explosifs avaient bel et bien été placés dans les monuments les plus célèbres, du Louvre au Palais-Bourbon en passant par la tour Eiffel. Cependant, le gouverneur de la ville, le général von Choltitz, ne transmit jamais l'ordre de mise à feu aux équipes de démolition.

Certains le considèrent aujourd'hui comme le nazi qui a sauvé Paris. D'autres estiment qu'il était tout simplement impatient de se rendre aux Alliés afin de sauver sa peau.

À la mi-septembre, l'ensemble du territoire français se trouva libéré.

Les organisations de la Résistance se débandèrent ou se transformèrent en partis politiques. Le Maquis sortit du bois. La Milice et les collaborateurs subirent une justice brutale et expéditive.

À la fin de l'été 1944, la guerre était gagnée et, de l'avis général, ne durerait pas plus de quelques mois. Hélas, les combats se durcirent à mesure que les Alliés fondaient sur le territoire du Reich. Un million de victimes devaient encore périr avant qu'Hitler ne se grille la cervelle dans son bunker berlinois, le 30 avril 1945.

CHERUB

L'unité de recherche et d'espionnage B de Charles Henderson n'était que l'un des innombrables services de renseignement mis en place par les Britanniques au cours de la Seconde Guerre mondiale. Dès la fin des hostilités en Europe, les chefs des départements les plus importants – le MI5 et le MI6 – mirent tout en œuvre pour dissoudre leurs rivaux.

CHERUB ferma officiellement ses portes le 1^{er} octobre 1944. L'école et

ses équipements furent placés sous la garde de l'armée britannique. Les documents relatifs à l'organisation furent détruits, y compris les dossiers des vingt garçons et de la jeune fille qui avaient mené des opérations capitales en France occupée. La population ne sut jamais rien des activités de CHERUB au cours de la Seconde Guerre mondiale. En dépit des sacrifices consentis, ses cadres et ses agents ne reçurent ni médaille, ni pension, ni reconnaissance officielle pour service rendu.

Cependant, tandis que la tension grandissait entre les deux nouvelles superpuissances – les États-Unis et l'Union soviétique –, un rapport ultrasecret évoquant les succès de CHERUB lors de ce conflit attira l'attention des pontes du renseignement britannique. Le gouvernement décida de ressusciter l'organisation en juillet 1945. Nommé à sa tête, **CHARLES HENDERSON** s'adjoignit les services d'**EILEEN MCAFFERTY** et d'**ELIZABETH DEVERE**, connue aussi sous le nom de Boo.

Aujourd'hui, le campus de CHERUB héberge, instruit et entraîne plus de deux cents agents triés sur le volet.

PT BIVOTT

Dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, PT Bivott retrouva son travail sur les navires de croisière en Méditerranée. En 1949, il fut arrêté dans le sud de l'Italie et extradé vers les États-Unis. Il faisait alors l'objet d'un mandat d'arrêt international lié à un meurtre commis en décembre 1938¹.

Considérant que PT n'avait que treize ans au moment des faits, le juge choisit de lui infliger une peine avec sursis pourvu qu'il signe un engagement de trois ans dans l'US Navy.

Sa carrière militaire fut émaillée de nombreuses comparutions devant les conseils disciplinaires en raison de son goût pour la bagarre et de sa propension à organiser des jeux d'argent illégaux.

La guerre de Corée prolongea *de facto* son contrat jusqu'en 1953. Il participa à des actions commando couronnées de succès et reçut de nombreuses décorations. Cependant, son dossier disciplinaire ne lui permit pas de monter en grade.

Libéré des obligations militaires, il fut contacté par Eileen McAfferty et rejoignit le nouveau CHERUB, alors en pleine expansion, au début de l'année 1954. Recruté au rang d'instructeur, il gravit progressivement les échelons et atteignit le poste de directeur adjoint avant de prendre sa retraite en 1985.

Il mourut en 2002 à l'âge de soixante-dix-sept ans. Marié deux fois, il laissa une fille et deux fils.

PAUL CLARKE

De retour en Grande-Bretagne peu après la libération de Paris, il intégra un prestigieux pensionnat grâce à la petite fortune héritée de ses parents, puis décrocha un diplôme d'histoire de l'art à l'Université de Cambridge. La précision de son trait lui permit d'effectuer ses deux années de service militaire au département de cartographie de l'armée britannique.

Il épousa **ÉDITH MERCIER** à l'été 1951. L'année suivante, cette

dernière donna le jour à des jumelles. Ils eurent trois autres enfants avant leur divorce en 1978.

Paul essaya vainement de se faire connaître en tant qu'illustrateur et artiste peintre. Confronté à des difficultés financières, il accepta un emploi dans une petite galerie londonienne. Se découvrant le sens des affaires, il se fit marchand d'art et récolta bientôt assez d'argent pour ouvrir sa propre galerie. Pionnier du commerce de l'art contemporain, il devint rapidement une figure importante du milieu de la peinture. Il ouvrit des succursales à Paris, New York et Los Angeles, et devint une sommité au Royaume-Uni et aux États-Unis. Il est l'auteur de deux ouvrages incontournables étudiés dans les universités du monde entier.

L'explosion du marché de l'art contemporain dans les années 1980 lui permit d'accumuler une fortune estimée à plus de 650 millions de livres sterling.

Chaque été, il retournait à Beauvais pour rendre visite à son vieil ami **MARC KILGOUR** et se recueillir sur la tombe de sa sœur **ROSIE**. Il mourut en 2011, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Lui survécurent son ex-femme Édith, leurs trois filles, leurs deux fils et leurs onze petits-enfants.

CHARLES HENDERSON

Henderson demeure une figure controversée du renseignement britannique. Sa carrière après guerre fut assombrie par une enquête concernant l'utilisation illégale d'armes chimiques lors de l'attaque d'un laboratoire souterrain où une équipe de scientifiques étudiait le système de navigation des fusées V1².

Menacé par la justice militaire et confronté à une épouse souffrant de sévères problèmes psychiatriques, Henderson céda définitivement à son penchant pour l'alcool. Incapable d'assumer ses fonctions, il délégua l'essentiel de ses responsabilités à son adjointe Eileen McAfferty.

À la mi-1946, lors d'une énième dispute, Charles Henderson fut abattu par sa femme. Cette dernière mit fin à ses jours deux ans plus tard, alors qu'elle était toujours dans l'attente de son procès.

Henderson n'avait plus de famille connue au moment de sa mort, et ses beaux-frères ne manifestèrent aucun intérêt pour le petit Terence, alors âgé de cinq ans. L'enfant fut recueilli par Eileen McAfferty et prit le nom de famille de sa mère adoptive.

TERENCE MCAFFERTY, mieux connu sous le nom de Mac, rejoignit les rangs de **CHERUB** en 1950. Après une carrière dans le monde des affaires, il rejoignit le campus en 1983. Il remplit les fonctions de directeur de 1993 à 2006, année de son départ en retraite.

LUC MAYEFSKI

Après le démantèlement du premier **CHERUB**, Eileen McAfferty remua ciel et terre pour offrir à Luc une éducation convenable. Après une longue série d'échecs, il réussit l'examen d'entrée d'un pensionnat britannique. Il en fut

exclu quelques semaines plus tard en raison de violences physiques et psychologiques exercées sur de jeunes camarades et d'un coup de tête porté à son professeur d'éducation physique.

Livré à lui-même, sans emploi ni logement, Luc dut survivre tant bien que mal dans les rues de Londres. Il trouva bientôt du travail en tant que collecteur de dettes au service d'un groupe d'usuriers.

Les bombardements allemands ayant provoqué une grave crise du logement, le gouvernement avait ordonné un gel des loyers. Il se mit au service de propriétaires souhaitant expulser les locataires protégés par cette loi. Quelques années plus tard, ses économies lui permirent d'abandonner ce travail d'homme de main et de développer sa propre activité dans le domaine de l'immobilier.

Se trouvant à la tête d'une entreprise prospère, il fit tout son possible pour faire oublier son passé de gros bras et se présenter comme un respectable magnat. Tous ses efforts furent réduits à néant lorsqu'un journal fit paraître un article le présentant comme « l'homme d'affaires le plus corrompu d'Angleterre ». La justice ayant pris le relais des médias, il écopa d'une peine de cinq ans de prison pour violences, fraude à l'assurance et complicité d'incendie volontaire. Durant son incarcération, sa société fut gérée par un comptable véreux qui détourna la quasi-totalité de sa trésorerie. Luc fut relâché en 1968. Il se déclara en faillite deux mois plus tard.

Ruiné et discrédité, il quitta l'Angleterre pour l'Espagne et entama une nouvelle carrière dans l'immobilier. Au début des années 1980, il vivait une existence paisible dans une vaste villa, au bord de la mer, avec sa compagne et leurs deux filles.

En juin 1984, alertés par des cris, les voisins alertèrent les autorités. Après avoir trouvé l'amie de Luc sauvagement battue, les motards de la police se lancèrent à ses trousses. Dans la course-poursuite qui s'ensuivit, il perdit le contrôle de son véhicule et percuta un camion circulant en sens inverse.

Il n'avait que cinquante-cinq ans. Il laissa deux filles, ainsi qu'un fils issu d'une précédente liaison.

MARC KILGOUR

Deux jours après la libération de Paris, Marc retrouva **JADE** à la ferme des Morel. Tous deux âgés de seize ans, ils se marièrent le jour de Noël 1944. Leur premier enfant naquit trois mois plus tard.

Les deux frères aînés de Jade regagnèrent Beauvais après quatre années passées en camp de prisonniers. Leur état de santé ne leur permettant pas de reprendre une activité professionnelle, le jeune couple se chargea de la remise en état de la ferme. En tant que soutien de famille et exploitant agricole, Marc fut exempté du service national.

Marc et Jade attendirent six années la naissance de leur deuxième enfant. Cinq autres héritiers naquirent au cours de la décennie qui suivit. Ils doublèrent la superficie de leurs terres en rachetant une à une les petites fermes avoisinantes. La famille Kilgour mena dès lors une tranquille existence

rurale.

Si Marc demeurait secrètement troublé par les actes de violence qu'il avait accomplis durant la guerre, il se refusa toujours à évoquer ce passé. La soif d'aventure qu'il avait éprouvée dans son enfance disparut à jamais. Il devint un notable du Beauvaisis, protecteur et généreux donateur de l'orphelinat où il avait grandi.

Il se fit élire maire et demeura populaire tout au long de son mandat. À la surprise générale, il n'en sollicita pas le renouvellement. Ses électeurs estimèrent qu'il était tout simplement trop honnête et trop bienveillant pour le monde politique.

Jade Kilgour mourut en 2009, deux semaines après leur soixante-cinquième anniversaire de mariage. Aujourd'hui, en décembre 2012, Marc Kilgour, quatre-vingt-cinq ans, jouit encore d'une parfaite santé. Il a pris sa retraite et confié la bonne marche de l'exploitation familiale à Rosie, sa fille aînée.

AUTRES PERSONNALITÉS DE L'UNITÉ DE CHARLES HENDERSON

Les instructeurs **KEITA** et **FARES** reprirent leur poste sur des cargos reliant l'Afrique du Nord au Moyen-Orient.

L'assistante Elizabeth DeVere (Boo) travailla au campus jusqu'à sa retraite, en 1987. Elle est morte en février 2012 entourée de ses trois enfants.

MAXINE CLERC épousa un politicien français dont elle eut deux enfants. Elle rédigea une autobiographie à succès relatant l'histoire du réseau Lacoste. Elle n'y fit aucune mention de Charles Henderson et de ses agents. Le livre fut adapté sur grand écran par un réalisateur français et fit l'objet d'un téléfilm produit par la BBC. La France, le Royaume-Uni et Israël lui décernèrent les plus hautes distinctions. Elle mourut en 2006 âgée de quatre-vingt-onze ans.

MARCEL LECOMTE fut le seul à reprendre du service au sein du CHERUB d'après-guerre. Il prit sa retraite après plusieurs missions couronnées de succès avant d'entamer une brève carrière de pilote. Enfin, il ouvrit un garage automobile à proximité du campus.

Des années durant, il répara et entretint les véhicules employés lors des missions par les agents de CHERUB. Aujourd'hui, en décembre 2012, il vit toujours dans les environs. Malgré ses soixante-dix-huit ans, il n'hésite jamais à donner un coup de main lorsque l'atelier de réparation du campus est à court de main-d'œuvre.

TRISTAN LECOMTE a étudié l'architecture et épaulé Paul Clarke dans sa galerie londonienne. Il est aujourd'hui à la tête de la commission chargée de la mise en place d'un musée où sera exposée la collection de son défunt ami.

Après la mort de Charles Henderson, Eileen McAfferty occupa les fonctions de directrice de CHERUB pendant vingt et un ans. Elle se maria à plus de soixante ans et succomba à une brève maladie en 1985.

L'assistante **JOYCE SLATER** travailla pour CHERUB pendant plus de deux décennies. Elle dut quitter ses fonctions au sein de cette organisation secrète lorsqu'elle devint une célèbre figure du combat en faveur des personnes handicapées. Elle prit la tête d'une importante organisation non gouvernementale et conseilla régulièrement le gouvernement au cours des années 1970 et 1980. Elle est membre de la Chambre des Lords depuis 1988.

L'instructeur **TAKADA** a travaillé sur le campus jusqu'à son départ en retraite dans les années 1970. Sa fille l'a remplacé à ce poste. Elle est toujours en fonction.

À la Libération, **JOËL ET SAMUEL VAUCLIN** choisirent de demeurer en France. Le premier devint boucher, le second chauffagiste. Joël est mort en 2004. Samuel coule une retraite paisible au Portugal.

La vedette rapide allemande rebaptisée *Madeline II* fut l'une des rares embarcations de ce type à survivre à la guerre. Elle demeura en service dans la marine britannique jusqu'à ce qu'il fût impossible de se procurer des pièces de rechange. Rénovée dans sa configuration d'origine, elle est désormais exposée au Royal Navy Museum de Portsmouth.

L'orphelinat de Beauvais abrite aujourd'hui une crèche et une école primaire. Deux des cinq orphelins kidnappés par le 108^e bataillon de panzers ne furent jamais retrouvés. Sur les lieux, un monument célèbre la mémoire des cinq enfants et des deux religieuses qui périrent lors de ces tragiques événements.

1. Voir *Henderson's Boys : Le jour de l'Aigle*.

2. Voir *Henderson's Boys : Tireurs d'élite*.